



GEORGE R.R.
MARTIN
LE TRÔNE
DE FER
L'INTÉGRALE 5

GAME OF THRONES

LA SÉRIE ÉVÉNEMENT AUX USA DIFFUSÉE PAR HBO

Pygmalion

GAME OF THRONES

LA SÉRIE ÉVÉNEMENT ISSUE DES LIVRES
A SONG OF ICE AND FIRE DE GEORGE R.R. MARTIN

GEORGE R.R.
MARTIN
LE TRÔNE
DE FER
L'INTÉGRALE 5

Le volume 5 de l'intégrale du *Trône de fer* clôt provisoirement un chapitre important de cette saga désormais célèbre dans le monde entier grâce à la magnifique série télévisée qui a battu des records historiques d'audience.

George R.R. Martin, scénariste et producteur au cinéma et à la télévision de nombreux films et feuilletons, est également l'auteur chevronné de cinq romans à succès. Le premier tome de la série Le Trône de fer (Game of Thrones), accueilli avec enthousiasme par la presse unanime aux États-Unis, a obtenu en 1997 le prestigieux prix Locus.

Traduit de l'américain par Patrick Marcel.

Pygmalion 

LE TRÔNE
DE FER

DU MÊME AUTEUR

Le Trône de Fer

1. Le Trône de Fer
2. Le Donjon rouge
3. La Bataille des rois
4. L'Ombre maléfique
5. L'Invincible Forteresse
6. Les Brigands
7. L'Épée de feu
8. Les Noces pourpres
9. La Loi du régicide
10. Le Chaos
11. Les Sables de Dorne
12. Un festin pour les corbeaux
13. Le Bûcher d'un roi
14. Les Dragons de Meereen
15. Une danse avec les dragons

90 ans avant le Trône de fer

Le Chevalier errant
L'Épée lige
L'Œuf de dragon

GEORGE R.R. MARTIN

LE TRÔNE DE FER

L'intégrale 5

roman

Traduit de l'américain par Patrick Marcel

Pygmalion 

Titre original :
A SONG OF ICE AND FIRE, BOOK FIVE
A DANCE WITH DRAGONS

Cet ouvrage a paru en langue française
sous les titres suivants :
Le Bûcher d'un roi, Paris, 2012
Les Dragons de Meereen, Paris, 2012
Une danse avec les dragons, Paris, 2013
réunis ici en un seul volume sous le titre :
Le Trône de fer, l'intégrale 5

Texte intégral

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard-et-Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2011, by George R.R. Martin.

© 2014, Pygmalion, département de Flammarion, pour la présente édition.

ISBN 978-2-7564-1593-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce volume est pour mes fans

*pour Lodey, Trebla, Stego, Pod,
Caress, Yags, X-Ray et Mr. X,
Kate, Chataya, Mormont, Mich,
Jamie, Vanessa, Ro,
pour Stubby, Louise, Agravaïne,
Wert, Malt, Jo,
Mouse, Telisiane, Blackfyre,
Bronn Stone, Coyote's Daughter
et le reste des cinglés et des folles furieuses de
la Confrérie sans Bannières*

*pour les sorciers de mon site web
Elio et Linda, seigneurs de Westeros,
Winter et Fabio de WIC,
et Gibbs de Dragonstone, à l'origine de tout*

*pour les hommes et les femmes d'Asshai en Espagne
qui nous ont chanté un ours et une gente damoiselle
et les fabuleux fans d'Italie
qui m'ont tant donné de vin*

*pour mes lecteurs en Finlande, Allemagne,
Brésil, Portugal, France et Pays-Bas
et tous les autres pays lointains
où vous attendiez cette danse*

*et pour tous les amis et les fans
qu'il me reste encore à rencontrer*

Merci de votre patience

Une argutie sur la chronologie

Du temps a passé entre les tomes, je sais. Aussi n'est-il peut-être pas superflu de rappeler certaines choses.

Le livre que vous tenez entre les mains marque le début du cinquième volume de l'intégrale du *Trône de Fer*. Toutefois, ce volume ne succède pas au précédent dans un sens traditionnel : il se déroule plutôt simultanément à lui.

Ces deux volumes reprennent l'intrigue immédiatement après les événements du troisième volume de l'intégrale. Alors que le quatrième se concentrait sur les événements de Port-Réal et de ses environs, sur les îles de Fer et à Dorne, celui-ci nous entraîne au Nord, à Châteaunoir et au Mur (et au-delà), et traverse le détroit jusqu'à Pentos et la baie des Serfs, pour reprendre l'histoire de Tyrion Lannister, de Jon Snow, de Daenerys Targaryen et de tous les autres personnages que vous n'avez pas vus dans le volume précédent. Davantage que consécutifs, les deux volumes sont parallèles... Divisés géographiquement, plutôt que chronologiquement.

Mais dans certaines limites.

Ce cinquième volume sera plus long que le précédent, et couvrira une période plus étendue. Dans la deuxième moitié du livre, vous remarquerez le retour des points de vue de certains personnages du tome 4. Et cela signifie exactement ce que vous supposez : la narration a dépassé le cadre du quatrième opus et les deux courants ont fusionné de nouveau.

La prochaine étape parlera des Vents de l'Hiver. Là, j'espère, tout le monde grelottera de nouveau de concert.

George R.R. Martin
Avril 2011

La liste complète des personnages se trouve en fin d'ouvrage.

PROLOGUE

L'odeur de l'homme empuantissait la nuit.

Le zoman s'arrêta sous un arbre et flaira, sa fourrure gris-brun toute mouchetée d'ombre. Un soupir de vent résineux lui apporta les relents de l'homme, par-dessus des fumets plus ténus qui disaient le renard et le lièvre, le phoque et le cerf, et même le loup. C'étaient aussi des odeurs d'homme, le zoman le savait ; la rancissure de vieilles toisons, mortes et sauvagines, presque noyées sous le remugle plus fort de la fumée, du sang et de la putréfaction. Seul l'homme dépouillait les autres bêtes de leurs peaux pour se couvrir de cuir et de fourrure.

Différant en cela des loups, les zomans ne craignent pas l'homme. La haine et la faim se nouèrent dans son ventre et il poussa un grondement sourd, pour appeler son frère borgne, sa sœur menue et rusée. Tandis qu'il s'élançait entre les arbres, ses compagnons de meute suivirent avec ardeur dans ses traces. Eux aussi avaient capté l'odeur. Dans sa course, il voyait également par leurs yeux, et il s'aperçut en tête. Le souffle de la meute s'échappait de leurs longues mâchoires grises en bouffées chaudes et blanches. Entre leurs pattes, la glace avait pris, dure comme pierre, mais la chasse était lancée, la proie au-devant. *De la chair*, songea le zoman, *de la viande*.

Isolé, l'homme était une créature faible. Grand et robuste, avec de bons yeux perçants, mais dur d'oreille et sourd aux effluves. Le daim, l'orignac et même le lièvre étaient plus prompts, les ours et les sangliers plus féroces au combat. Mais en meute, les hommes devenaient dangereux. Tandis que les

loups avançaient sur leur proie, le zoman entendit vagir un petit, craquer la carapace de neige tombée la veille sous de balourdes pattes d'hommes, s'entrechoquer les peaux-dures et les longues griffes grises qu'ils portaient.

Des épées, chuchota une voix en lui, *des piques*.

Aux arbres avaient poussé des crocs de glace, en rictus sur les branches brunes et nues. Le borgne coupa au plus court en crevant les taillis, faisant jaillir la neige. Ses frères de meute le suivirent. Au faite d'une colline, puis au bas de la pente suivante, jusqu'à ce que le bois s'ouvre devant eux et que les hommes soient là. Il y avait une femelle. Le ballot enveloppé de fourrures qu'elle serrait contre elle était son petit. *Garde-la pour la fin*, souffla la voix, *le danger vient des mâles*. Ils rugissaient entre eux à la mode des hommes, mais le zoman sentait leur terreur. L'un d'eux avait un croc de bois aussi haut que lui. Il le projeta, mais sa main tremblait et le croc passa en hauteur.

Puis la meute fut sur eux.

Le frère borgne culbuta le lanceur à la renverse dans un monticule de neige et lui arracha la gorge pendant que sa proie se débattait. Sa sœur se glissa dans le dos de l'autre mâle et l'attaqua par-derrière. Ce qui laissa au mâle la femelle et son petit.

Elle portait un croc, elle aussi, minuscule et fait d'os, mais le laissa choir quand les dents du zoman se refermèrent sur sa jambe. En tombant, elle enveloppa de ses deux bras son petit gueulard. Sous ses fourrures, la femelle n'avait que la peau sur les os, mais ses mamelles étaient gorgées de lait. La meilleure viande se trouvait sur le jeune. Le loup réserva les morceaux les plus savoureux pour son frère. Tout autour des dépouilles, la neige gelée vira au rose et au rouge tandis que la meute se remplissait la panse.

À des lieues de là, dans l'unique pièce d'une hutte en torchis avec un toit de chaume, un trou pour la fumée et un sol de terre battue, Varamyr frissonna, toussa et se lécha les babines. Il avait les yeux rouges, les lèvres gercées, la gorge sèche et assoiffée, mais un goût de sang et de graisse lui emplissait la bouche, alors même que son ventre dilaté réclamait à manger. *De la chair d'enfant*, songea-t-il en se souvenant de Cabosse. *De la chair humaine*. Était-il si bas tombé qu'il avait faim de chair humaine ? Il entendait presque Haggon gronder : « Les hommes peuvent consommer la viande des bêtes et les bêtes celle des hommes, mais l'homme qui se repaît de chair humaine est une abomination. »

Prologue

Une abomination. Ce mot avait toujours eu la faveur d'Haggon. *Abomination, abomination, abomination.* Manger de la chair humaine était une abomination ; copuler sous forme de loup avec un loup, une abomination ; et s'emparer du corps d'un autre homme, la pire des abominations. Haggon était un faible, que son propre pouvoir effrayait. *Il a crevé seul, tout chialant, lorsque je lui ai arraché sa Seconde Vie.* Varamyr lui avait dévoré le cœur. *Il m'a enseigné tant et plus de choses, et le goût de la chair humaine aura été ce que j'ai appris de lui en dernier.*

Mais cela s'était passé en tant que loup. Jamais il n'avait mangé de chair humaine avec des dents d'homme. Néanmoins, il ne voulait pas priver la meute d'un festin. Faméliques et glacés, les loups avaient autant besoin de subsistance que lui, et leur proie... *Deux hommes et une femme, un bébé dans les bras, fuyant de la défaite vers la mort. De toute façon, ils n'auraient pas tardé à périr, de froid ou de faim. Cela valait mieux ainsi. Un acte de miséricorde.*

« Une miséricorde », prononça-t-il à voix haute. Il avait la gorge irritée, mais c'était bon d'entendre une voix humaine, fût-ce la sienne. L'atmosphère suintait le moisi et l'humide, le sol était dur et gelé, et son feu dégageait plus de fumée que de chaleur. Il s'approcha des flammes autant qu'il osa, toussant et grelottant tour à tour, son flanc l'élançant à l'endroit où sa blessure s'était rouverte. Le sang avait poissé ses chausses jusqu'au genou et séché en formant une croûte brune et rigide.

Cirse l'avait mis en garde : cela risquait d'arriver. « J'ai r'cousu de mon mieux, avait-elle dit, mais t'as besoin de te r'poser et d'laisser guérir, ou la chair s' déchirera d'nouveau. »

Cirse avait été la dernière de ses compagnons, une piqueuse coriace comme une vieille racine, mouchetée de verrues, recuite par le vent et toute ridée. Les autres les avaient quittés en cours de route. Un par un, ils avaient dérivé en arrière-garde ou forcé la marche en tête, vers leurs anciens villages, la Laitreuse, Durlieu ou une mort solitaire dans la forêt – Varamyr n'en savait rien, et n'en avait cure. *J'aurais dû m'emparer de l'un d'eux quand j'en avais la possibilité. Un des jumeaux, le gaillard défiguré ou le jeune rousseau.* Mais il avait eu peur. L'un des autres aurait pu comprendre ce qui se produisait. Là, ils se seraient retournés contre lui, pour le tuer. Les paroles d'Haggon le hantaient. Et l'occasion était passée.

Après la bataille, ils avaient été des milliers à s'égailler dans la forêt, affamés, terrifiés, pour fuir le carnage qui s'était abattu

sur eux, au Mur. Certains parlaient de regagner les foyers qu'ils avaient abandonnés, d'autres de lancer un deuxième assaut contre la porte ; la plupart, désemparés, ne savaient où aller ni que faire. Ils avaient échappé aux corbacs tout de noir vêtus et aux chevaliers d'acier gris, mais désormais de plus impitoyables ennemis les traquaient. Chaque jour égrenait davantage de corps au long des pistes. Certains crevaient d'inanition, d'autres de froid, d'autres encore de maladie. D'aucuns étaient tués par leurs anciens compagnons d'armes, du temps où ils marchaient vers le sud avec Mance Rayder, le Roi-d'au-delà-du-Mur.

Mance est tombé, se répétaient les rescapés avec des accents désespérés, *Mance est pris*, *Mance est mort*. « Harma est occise et Mance captif, l'reste a déguerpi en nous laissant », avait affirmé Cirse, tout en recousant sa plaie. « Tormund, l'Chassieux, Sixpeaux, tous de hardis pillards. Où y sont, à présent ? »

Elle ne me reconnaît pas, comprit alors Varamyr, *et comment le pourrait-elle ?* Sans ses bêtes, il n'avait rien d'un grand homme. *J'étais Varamyr Sixpeaux, qui a rompu le pain avec Mance Rayder*. Il s'était octroyé ce nom de Varamyr à l'âge de dix ans. *Un nom digne d'un lord, un nom fait pour les chansons, un nom puissant, et terrible*. Et pourtant, face aux corbacs, il avait détalé comme un lièvre affolé. Le terrible seigneur Varamyr avait tourné pleutre, mais il n'aurait pas supporté qu'elle le sache, aussi avait-il conté à la piqueuse qu'il s'appelait Haggon. Par la suite, il se demanda pourquoi ce nom, ce nom-là, lui était venu aux lèvres, entre tous ceux qu'il aurait pu choisir. *J'ai dévoré son cœur et bu son sang, et toujours il me hante*.

Un jour, durant leur fuite, un cavalier arriva au galop à travers bois sur un cheval blanc étique, criant à tous de se diriger vers la Laitouse, car le Chassieux assemblait des guerriers pour franchir le pont des Crânes et s'emparer de Tour Ombreuse. Beaucoup le suivirent ; plus encore n'en firent rien. Plus tard, un guerrier sombre, de fourrure et d'ambre, passa de feu de camp en feu de camp, pour presser tous les survivants de prendre la route du nord afin de se réfugier dans la vallée des Thenns. Pourquoi pensait-il qu'ils seraient en sécurité là-bas alors que les Thenns eux-mêmes avaient fui les lieux ? Varamyr ne l'apprit jamais, mais des centaines s'en furent avec le guerrier. D'autres centaines partirent avec la sorcière des bois, qui avait eu la vision d'une flotte de navires venus transporter le peuple libre vers le sud. « Nous devons chercher la mer », cria la Mère Taupe, et ses fidèles obliquèrent vers l'est.

Varamyr aurait pu faire partie du nombre, si seulement il avait été plus fort. Mais la mer était grise, glacée et lointaine, et jamais il ne vivrait assez longtemps pour la voir, il le savait. Neuf fois il avait péri ; il agonisait, et son trépas marquerait sa fin véritable. *Un manteau d'écureuil, se souvint-il, il m'a poignardé pour un manteau d'écureuil.*

La propriétaire était morte, la nuque enfoncée et réduite en une bouillie rouge cloutée de petites éclisses d'os, mais son manteau paraissait chaud et épais. Il neigeait, Varamyr avait perdu ses propres affaires au Mur. Ses pelisses de nuit et ses dessous en laine, ses bottes en toison de mouton et ses gants doublés de fourrure, ses provisions d'hydromel et la nourriture qu'il avait mise de côté, les poignées de cheveux qu'il avait prises aux femmes avec lesquelles il couchait, et même les torques de bras en or que lui avait donnés Mance, tout cela était égaré, dispersé derrière lui. *J'ai brûlé, je suis mort, et puis j'ai couru, à moitié fou de douleur et de terreur.* Ce souvenir le mortifiait encore, mais il n'avait pas été le seul. D'autres aussi avaient fui, par cent, par mille. *La bataille était perdue. Les chevaliers avaient surgi, invincibles sous leur acier, tuant tous ceux qui restaient combattre. Il fallait courir ou périr.*

On ne distançait pas si aisément la mort, toutefois. Et ainsi, quand Varamyr tomba sur la dépouille dans les bois, il se mit à genoux pour la délester du manteau et n'aperçut pas le gamin jusqu'à ce que celui-ci bondisse de sa cachette pour planter dans son flanc le long couteau en os et arracher le manteau à ses doigts serrés. « Sa mère », lui expliqua Cirse par la suite, une fois le garçonnet enfui. « C'était l'manteau de sa mère, et quand y t'a vu le voler...

— Elle était morte », protesta Varamyr, grimaçant tandis que l'aiguille d'os lui perçait la chair. « On lui avait défoncé le crâne. Sans doute un corbac.

— Un corbac, non. Des Pieds Cornés. J'ai tout vu. » Elle tira sur l'aiguille pour clore la plaie à son flanc. « Des sauvages, et y' reste qui, maint'nant pour les mater ? » *Personne. Si Mance est mort, le peuple libre est condamné.* Les Thenns, les géants et les Pieds Cornés, les troglodytes avec leurs dents limées et les hommes de la côte occidentale avec leurs chariots en os... Tous perdus, eux aussi. Même les corbacs. Ils l'ignoraient peut-être encore, mais ces carognes en manteau noir allaient périr avec le reste. L'ennemi arrivait.

La voix rauque d'Haggon résonna sous son crâne. *De mille morts tu mourras, petit, et à chacune tu souffriras... Mais quand viendra ta mort véritable, tu vivras de nouveau. La Seconde Vie est plus simple, plus douce, dit-on.*

Varamyr Sixpeaux ne tarderait plus à juger de la vérité de cette affirmation. Il respirait sa mort véritable dans la fumée âcre en suspension dans les airs, la percevait sous ses doigts quand il glissait la main sous ses vêtements pour tâter sa blessure. Mais un frisson l'avait envahi, aussi, jusque dans sa moelle. Cette fois-ci, ce serait au tour du froid de le tuer.

La dernière fois, il avait péri par le feu. *J'ai brûlé.* Tout d'abord, dans sa confusion, il avait cru qu'un archer sur le Mur l'avait percé d'une flèche enflammée... Mais le brasier avait ardé *en lui*, en le consumant. Et la douleur...

Varamyr avait connu neuf trépas, auparavant. Une fois, d'un coup de lance ; une autre, les crocs d'un ours plantés dans sa gorge, et une autre aussi, dans un épanchement de sang, en mettant bas un chiot mort-né. Il avait péri pour la première fois à l'âge de six ans seulement, quand la hache de son père lui avait enfoncé le crâne. Même cela ne l'avait pas torturé autant que ce feu dans les tripes qui crépitait sur son envergure *pour le dévorer.* Lorsqu'il avait tenté de fuir à tire-d'aile, sa terreur avait attisé les flammes et redoublé leur ardeur. Un moment, il planait au-dessus du Mur, épiant de ses yeux d'aigle les mouvements des hommes en contrebas. Puis les flammes avaient réduit son cœur en charbon noir, expulsé dans sa propre peau son esprit hurlant et, durant un court instant, il avait totalement perdu la raison. Ce souvenir suffisait encore à lui donner des frissons.

C'est alors qu'il remarqua que le feu s'était éteint dans l'âtre.

Ne restait qu'un amas gris et noir de bois calciné, avec quelques braises qui rutilaient dans les cendres. *Il y a encore de la fumée, il n'est besoin que de bois.* Serrant les dents contre la douleur, Varamyr avait rampé jusqu'au tas de branches brisées assemblé par Cirse avant de partir à la chasse, et il jeta des cotrets sur les cendres. « Prends, croassa-t-il. *Brûle.* » Il souffla sur les charbons ardents et adressa une prière muette aux dieux sans nom du bois, de la colline et de la prairie.

Les dieux ne répondirent pas. Au bout d'un moment, la fumée cessa également de monter. Déjà, le froid envahissait la petite cahute. Varamyr n'avait ni silex, ni amadou, ni fagotin. Jamais il ne rallumerait le feu, pas tout seul. « Cirse », appela-t-il, la voix enrouée et empreinte de douleur. « *Cirse !* »

Elle avait le menton pointu et le nez plat et, sur une joue, un poireau où poussaient quatre crins noirs. Des traits durs et laids, et pourtant il aurait donné cher pour l'apercevoir à la porte de la cabane. *J'aurais dû la prendre avant qu'elle s'en aille.* Depuis combien de temps était-elle partie ? Deux jours ? Trois ? Varamyr ne se rappelait pas bien. La cabane était plongée dans le noir, et il entrait et sortait du sommeil sans en avoir conscience, sans jamais savoir vraiment si régnait dehors le jour ou la nuit. « Attends, lui avait-elle dit. J' vais revenir avec d'quoi manger. » Et donc, il avait attendu, l'imbécile, en rêvant d'Haggon, de Cabosse et de tous les méfaits qu'il avait commis au cours de sa vie, mais les jours et les nuits avaient passé et Cirse n'était pas revenue. *Elle ne reviendra pas.* Varamyr se demanda s'il s'était trahi. Pouvait-elle deviner ses pensées rien qu'en le regardant, avait-il marmonné dans ses rêves de fièvre ?

Abomination, entendit-il Haggon répéter. On aurait cru qu'il se trouvait ici, dans la pièce. « C'est rien qu'une piqueuse avec une sale gueule, lui répliqua Varamyr. Je suis un grand homme. Je suis Varamyr le zoman, le change-peau, il est pas juste qu'elle vive et que je meure. » Nul ne répondit. Il n'y avait personne. Cirse était loin. Elle l'avait abandonné, comme tous les autres.

Jusqu'à sa propre mère, qui l'avait abandonné. *Elle a pleuré pour Cabosse, mais pour moi, jamais.* Le matin où son père l'avait tiré du lit pour le livrer à Haggon, elle n'avait même pas voulu le regarder. Il avait hurlé et flanqué des coups de pied tandis qu'on le traînait dans les bois, avant que son père lui colle une mornifle en lui ordonnant de se taire. « Ta place est parmi ceux de ta race », voilà tout ce qu'il avait déclaré en le jetant aux pieds d'Haggon.

Il avait pas tort, songea Varamyr, en grelottant. *Haggon m'a enseigné tant de choses. Il m'a appris à chasser et à pêcher, à dépouiller une carcasse et à ôter les arêtes d'un poisson, à m'orienter dans les bois. Et il m'a enseigné les voies du zoman et les secrets du change-peau, et pourtant mon don surpassait le sien.*

Des années plus tard, il avait cherché à retrouver ses parents, pour leur apprendre que leur Bosse était devenu le grand Varamyr Sixpeaux, mais tous deux étaient morts et incinérés. *Partis dans les arbres et les rivières, partis dans les rochers et la terre. Partis en cendres et en poussière.* Voilà ce qu'avait raconté la sorcière des bois à sa mère, le jour où Cabosse était mort. Bosse ne voulait pas devenir une motte de terre. Le gamin avait rêvé

d'un jour où les bardes chanteraient sa geste et de jolies donzelles le couvriraient de baisers. *Quand je serai grand, je serai Roi-d'au-delà-du-Mur*, s'était-il juré. Il n'y avait jamais réussi, mais il s'en était approché. Les hommes craignaient le nom de Varamyr Sixpeaux. Il partait à la bataille, juché sur une ourse des neiges haute de treize pieds, tenait sous son joug trois loups et un lynx-de-fumée, et siégeait à la main droite de Mance Rayder. *C'est Mance qui m'a conduit à ma situation actuelle. Je n'aurais pas dû l'écouter. J'aurais dû me glisser à l'intérieur de mon ourse et le déchiquter.*

Avant Mance, Varamyr Sixpeaux avait été peu ou prou un lord. Il vivait seul, avec des bêtes comme cour, dans une demeure de mousse, de boue et de rondins taillés, qui avait jadis appartenu à Haggon. Une douzaine de villages lui rendaient un hommage de pain, de sel et de cidre, lui offrant les fruits de leurs vergers et les légumes de leurs jardins. La viande, il se la procurait lui-même. Chaque fois qu'il désirait une femme, il envoyait son lynx-de-fumée la traquer, et la jouvencelle sur laquelle il avait jeté son dévolu, quelle qu'elle soit, suivait humblement la bête jusqu'à sa couche. D'aucunes venaient en pleurs, certes, mais elles venaient quand même. Varamyr leur octroyait sa semence, prélevait une poignée de cheveux pour conserver un souvenir d'elles et les renvoyait. De temps en temps, un héros de village, épieu en main, se présentait pour occire l'homme féral et sauver une sœur, une maîtresse ou une fille. Ceux-là, il les tuait, mais jamais il ne portait atteinte aux femmes. À certaines, il accordait même la bénédiction d'enfants. *Des avortons. De petits êtres rabougris, comme Bosse, et pas un qui porte le don.*

La peur le remit debout, tout chancelant. Se tenant le flanc pour réprimer l'effusion du sang de sa blessure, Varamyr tituba jusqu'à la porte et écarta la fourrure en lambeaux qui la masquait pour affronter un mur tout blanc. *De la neige.* Pas étonnant que l'intérieur soit si rempli d'ombre et de fumée. Les chutes de neige avaient enseveli la cabane.

Quand Varamyr pesa contre elle, la neige céda et croula, molle et humide encore. Au-dehors, la nuit avait une blancheur de mort ; de pâles nuages maigres dansaient autour d'une lune d'argent, sous le regard froid de mille étoiles. Il voyait d'autres cabanes enfouies bosseler les congères de neige et, au-delà, l'ombre pâle d'un barral en armure de glace. Au sud-ouest, les collines formaient un vaste désert blanc où rien ne bougeait,

hormis les bourrasques de neige. « Cirse, appela Varamyr d'une voix faible en se demandant jusqu'où elle avait pu aller. *Cirse. Femme. Où es-tu ?* »

Très loin, un loup hurla.

Un frisson traversa Varamyr. Il connaissait ce hurlement aussi bien que Bosse avait jadis connu la voix de sa mère. *Le borgne*. C'était le plus vieux de ses trois, le plus grand, le plus féroce. Chasseur était plus fin, plus vif, plus jeune, Matoise plus rusée, mais tous deux craignaient le borgne. Implacable, sauvage, le vieux loup ne connaissait pas la peur.

Varamyr avait perdu le contrôle de ses autres animaux dans les tourments de la mort de l'aigle. Son lynx-de-fumée avait détalé dans les bois tandis que son ourse des neiges retournait ses griffes contre ceux qui l'entouraient, taillant quatre hommes en pièces avant de tomber, percée d'une lance. Elle aurait tué Varamyr s'il s'était trouvé à sa portée. L'ourse le haïssait, avait enragé chaque fois qu'il revêtait sa peau ou grimpait sur son dos.

Ses loups, en revanche...

Mes frères. Ma meute. Par bien des nuits glacées, il avait dormi avec ses bêtes, leurs corps velus entassés autour de lui pour aider à lui tenir chaud. *Quand je mourrai, ils se repaîtront de ma chair, et ne laisseront que des os pour accueillir le dégel, le printemps venu.* Curieusement, cette pensée le reconfortait. Ses loups avaient souvent chassé pour lui dans leurs errances ; qu'il finisse par les nourrir ne semblait que justice. Autant entamer sa Seconde Vie en déchiquetant la chair morte et chaude de son propre cadavre.

Les chiens étaient les animaux les plus aisés avec lesquels fusionner ; ils vivaient dans une telle proximité des hommes qu'ils en étaient presque humains eux-mêmes. Se glisser dans une peau de chien se comparait à enfiler une vieille botte, au cuir assoupli par l'usage. Comme la botte était conformée afin de recevoir un pied, un chien l'était pour accepter le collier, fût-il invisible à l'œil humain. Les loups étaient plus ardues. L'homme pouvait devenir l'ami d'un loup, voire le briser, mais personne n'*apprivoisait* vraiment un loup. « Les loups et les femmes s'apparient pour la vie, répétait souvent Haggon. Si tu en possèdes un, c'est un mariage. À partir de ce jour, le loup fera partie de toi et tu feras partie de lui. Vous changerez tous deux. »

Mieux valait laisser de côté les autres animaux, avait assuré le chasseur. Les félins étaient arrogants et cruels, toujours prêts

à se rebeller. L'élan et le daim étaient des proies ; à force de trop endosser leurs peaux, même le plus brave devenait couard. Ours, sangliers, blaireaux et furets... Haggon n'en faisait pas grand cas. « Il y a des peaux qu'il ne faudrait jamais endosser, petit. Ce que tu deviendrais te plairait pas. » À l'entendre, les pires étaient les oiseaux. « Les hommes ont pas vocation à quitter le sol. Passe trop de temps dans les nuages et plus jamais tu voudras redescendre. Je connais des change-peaux qui ont essayé les faucons, les hiboux, les corbeaux. Même dans leur propre corps, ils restent assis, l'esprit dans la lune, les yeux levés vers ce foutu ciel. »

Néanmoins, tous les change-peaux ne partageaient pas cette opinion. Une fois, quand Bosse avait dix ans, Haggon l'avait emmené à une réunion de ceux-là. Les zomans, les frères des loups, formaient le plus gros de la compagnie, mais le petit garçon avait trouvé les autres plus étranges et plus fascinants. Borroq ressemblait tellement à son sanglier qu'il ne lui manquait plus que les défenses, Orell avait son aigle, Ronces son lynx-de-fumée (à l'instant où il les vit, Bosse voulut avoir un lynx-de-fumée à lui), et la femme chèvre, Grisella...

Toutefois, aucun d'eux n'était aussi puissant que Varamyr Sixpeaux, pas même Haggon, grand et sévère, avec ses mains dures comme pierre. Le chasseur avait crevé en pleurant après que Varamyr se fut accaparé Griserobe, en l'expulsant pour revendiquer l'animal. *Pas de Seconde Vie pour toi, vieil homme.* Il se faisait appeler Varamyr Troispeaux, à l'époque. Avec Griserobe, il en compta quatre, mais le vieux loup, faible et presque édenté, suivit bientôt Haggon dans la mort.

Varamyr pouvait s'emparer de toutes les bêtes qu'il voulait, les plier à sa volonté, faire sienne leur chair. Chien ou loup, ours ou blaireau...

Cirse, se dit-il.

Haggon aurait qualifié cela d'abomination, le plus noir de tous les péchés, mais Haggon était mort, dévoré et incinéré. Mance aussi l'aurait maudit, mais Mance avait été tué ou capturé. *Nul ne saura jamais. Je serai Cirse la piqueuse, et Varamyr Sixpeaux sera mort.* Son don périrait avec son corps, il s'y attendait. Il perdrait ses loups et finirait ses jours sous l'aspect d'une maigre femme couverte de verrues... Mais il vivrait. *Si elle revient. Si je suis encore assez fort pour la prendre.*

Une vague de vertige déferla sur Varamyr. Il se retrouva à genoux, les mains enfouies dans une congère. Il ramassa une

poignée de neige et s'en emplit la bouche, frictionnant sa barbe et ses lèvres gercées, suçant l'humidité. L'eau était si froide qu'il ne put l'avaler qu'à grand-peine, et il prit de nouveau conscience de la force de sa fièvre.

La neige fondue ne réussit qu'à exaspérer sa faim. Son estomac réclamait de la nourriture, pas de l'eau. La neige avait cessé de tomber, mais le vent se levait, chargeant l'air de cristaux de glace, lui battant le visage tandis qu'il s'évertuait à traverser les amas de neige, et que sa blessure au flanc béait et se refermait. Son souffle s'épanouissait en un nuage blanc irrégulier. En atteignant le barral, il trouva une branche morte, juste à la bonne taille pour servir de béquille. Lourdemment appuyé sur elle, il tituba en direction de la plus proche cahute. Dans leur fuite, les villageois avaient pu oublier quelque chose... Un sac de pommes, de la viande séchée, n'importe quoi qui le garderait en vie jusqu'au retour de Cirse.

Il y était presque arrivé quand sa béquille cassa sous son poids et que ses jambes se déroberent sous lui.

Combien de temps il resta là, gisant de tout son long tandis que son sang rougissait la neige, Varamyr n'aurait su le dire. *La neige va m'ensevelir*. Ce serait un trépas calme. *On raconte qu'on se sent tout chaud, vers la fin, chaud et somnolent*. Ce serait bon de connaître à nouveau la chaleur, mais l'idée qu'il ne verrait jamais les terres vertes, les terres tièdes au-delà du Mur que chantait Mance, le désolait. « Le monde au-delà du Mur n'est pas pour ceux de notre espèce, avait coutume de dire Haggon. Le peuple libre craint les change-peaux, mais ils nous honorent, également. Au sud du Mur, les agenouillés nous traquent et nous égorgent comme pourceaux. »

Tu m'avais mis en garde, songea Varamyr, mais c'est toi qui m'as montré Fort-Levant, également. Il ne devait pas avoir plus de dix ans. Haggon avait troqué une douzaine de colliers d'ambre et un traîneau de pelleteries entassées bien haut contre six outres de vin, un bloc de sel et une bouilloire en cuivre. Pour le commerce, Fort-Levant surpassait Châteaunoir ; c'était là qu'arrivaient les navires chargés de marchandises venues des terres fabuleuses par-delà la mer. Les corbacs connaissaient Haggon comme trappeur et ami de la Garde de Nuit, et ils accueillaient favorablement les nouvelles qu'il apportait de la vie au-delà du Mur. Certains le savaient aussi change-peau, mais nul ne parlait de cela. C'était là, à Fort-Levant, que le petit garçon qu'il avait été avait commencé à rêver du Sud chaud.

Varamyr sentait les flocons de neige fondre sur son front. *C'est pas aussi mauvais que de brûler. Que je dorme et que je ne m'éveille jamais, que j'entame ma Seconde Vie.* Ses loups étaient proches, à présent. Il percevait leur présence. Il laisserait derrière lui cette chair faible, ne ferait qu'un avec eux, chassant la nuit et hurlant à la lune. Le zoman deviendrait un véritable loup. *Mais lequel ?*

Pas Matoise. Haggon aurait qualifié cela d'abomination, mais Varamyr s'était souvent glissé dans sa peau tandis que le borgne la couvrait. Il ne voulait pas passer sa nouvelle vie en femelle, toutefois, pas s'il avait un autre choix. Chasseur lui conviendrait mieux, le plus jeune des mâles... Mais le borgne était plus grand, plus féroce, et c'était lui qui couvrait Matoise, chaque fois qu'elle était en chaleur.

« On assure que l'on oublie », lui avait enseigné Haggon, quelques semaines avant sa propre mort. « Quand périt la chair de l'homme, son esprit continue à vivre à l'intérieur de la bête, mais chaque jour ses souvenirs s'effacent, et l'animal devient un peu moins zoman, un peu plus loup, jusqu'à ce que ne reste plus rien de l'homme et que ne subsiste plus que la bête. »

Varamyr savait que c'était vrai. En s'emparant de l'aigle qui avait appartenu à Orell, il avait senti l'autre change-peau rager contre sa présence. Orell avait été tué par Jon Snow, ce traître de corbeau, et avait accumulé tant de haine envers celui qui lui avait ôté la vie que Varamyr l'avait à son tour ressentie contre le jeune zoman. Il avait perçu la nature réelle de Snow à l'instant où il avait vu le loup géant blanc qui chassait en silence à ses côtés. Un change-peau en reconnaît toujours un autre. *Mance aurait dû me laisser prendre le loup-garou. Voilà une Seconde Vie digne d'un roi.* Il en aurait été capable, il n'en doutait pas. Le don était fort en Snow, mais le jeune homme n'avait pas reçu de formation, toujours en lutte contre sa nature alors qu'il aurait dû s'en glorifier.

Varamyr voyait les yeux rouges des barrals le contempler sur le tronc blanc. *Les dieux me jaugent.* Un frisson le traversa. Il avait commis des actions mauvaises, terribles. Il avait volé, tué, violé. Il s'était repu de chair humaine et avait lapé le sang des mourants tandis qu'il giclait, rouge et chaud, de leur gorge lacérée. Il avait traqué ses ennemis à travers bois, s'abattant sur eux dans leur sommeil, leur arrachant à coups de griffes les entrailles du ventre pour les répandre sur le sol bourbeux. *Quel*

goût délicieux avait eu leur viande. « C'était la bête, pas moi, assura-t-il dans un chuchotement rauque. C'était le don que vous m'avez accordé. »

Les dieux ne répondirent pas. Son souffle était suspendu dans les airs, pâle et brumeux. Il sentait de la glace se former dans sa barbe. Varamyr Sixpeaux ferma les yeux.

Il fit un vieux rêve d'un taudis au bord de la mer, trois chiens qui geignaient, les larmes d'une femme.

Cabosse. Elle pleure Cabosse, mais moi, elle m'a jamais pleuré.

Bosse était né un mois avant l'échéance et il était si souvent malade que nul ne s'attendait à le voir survivre. Sa mère patienta, qu'il ait presque quatre ans pour lui donner un nom convenable, mais il était désormais trop tard. Tout le village avait pris l'habitude de l'appeler Bosse, du nom que lui avait donné sa sœur Méha lorsqu'il était encore dans le ventre de leur mère. Méha avait aussi attribué son nom à Cabosse, mais le petit frère de Bosse était né à l'heure due, fort, rougeaud et robuste, tétant avec avidité les mamelles de Mère. Elle voulait lui donner le même nom que Père. *Mais Cabosse est mort. Il est mort quand il avait deux ans et que j'en avais six, trois jours avant celui où il aurait reçu ce nom.*

« Ton petit est auprès des dieux, à présent, avait dit la sorcière des bois à sa mère en larmes. Il n'aura plus jamais mal, plus jamais faim, il ne pleurera plus jamais. Les dieux l'ont emporté dans la terre, dans les arbres. Les dieux sont tout autour de nous, dans les rochers et les rivières, dans les oiseaux et les animaux. Ton Cabosse est allé les rejoindre. Il sera le monde et tout ce qu'il contient. »

Les paroles de la vieille avaient frappé Bosse comme un coup de poignard. *Cabosse voit. Il me surveille. Il sait.* Bosse ne pouvait pas se cacher de lui, se glisser derrière les robes de sa mère, ni s'enfuir avec les chiens pour échapper à la fureur de son père. *Les chiens. Queue-coupée, Flaire, Grondeur. C'étaient de bons chiens. C'étaient mes amis.*

Quand son père avait retrouvé les chiens en train de renifler autour du corps de Cabosse, il n'avait aucun moyen de savoir lequel avait agi, aussi les avait-il tués tous trois avec sa hache. Ses mains tremblaient tant qu'il lui avait fallu deux coups pour réduire Flaire au silence, et quatre pour abattre Grondeur. L'odeur du sang poissait l'air et les chiens agonisants poussaient des plaintes épouvantables à entendre, et pourtant Queue-coupée avait quand même répondu à l'appel de Père. C'était le

plus vieux des chiens et son dressage avait primé sur sa terreur. Le temps que Bosse se glisse dans sa peau, il était trop tard.

Non, Père, je t'en prie, avait-il essayé de dire, mais les chiens ne parlent pas la langue des hommes, si bien que seul émergea un gémissement lamentable. La hache frappa le crâne du vieux chien en plein centre et, dans le taudis, le garçon poussa un hurlement. *C'était ainsi qu'ils avaient su.* Deux jours plus tard, son père l'avait entraîné dans les bois. Il avait apporté sa hache, aussi Bosse avait-il cru qu'il voulait l'abattre de la même façon que pour les chiens. Mais il l'avait donné à Haggon.

Varamyr s'éveilla subitement, violemment, tout le corps agité de spasmes. « Debout, s'égosillait une voix, debout, faut qu'on parte. Y sont des centaines. » La neige l'avait recouvert d'une dure couche blanche. *Si froide.* En essayant de bouger, il découvrit qu'il avait la main collée au sol par la glace. En se dégageant, il laissa un peu de peau derrière lui. « Debout, clama-t-elle de nouveau. *Y-z-arrivent.* »

Cirse lui était revenue. Elle le tenait par les épaules et le secouait, lui criant au visage. Varamyr sentait son souffle et sa chaleur, contre des joues engourdis par le froid. *Maintenant,* se dit-il, *agis maintenant, ou tu vas mourir.*

Il invoqua toutes les forces qu'il contenait encore, bondit hors de sa peau et se força en elle.

Cirse cambra l'échine en poussant un hurlement.

Abomination. Était-ce elle, lui ou Haggon ? Il ne le sut jamais. Sa vieille chair retomba dans l'amas de neige tandis que les doigts de Cirse se dénouaient. La piqueuse se tordit avec violence, en glapissant. Le lynx-de-fumée avait coutume de combattre sauvagement Varamyr, et l'ourse des neiges était une fois devenue à moitié folle, mordant les arbres, les rochers et les airs, mais ici, c'était pire. « Sors, sors ! » entendit-il sa propre bouche beugler. Le corps de la piqueuse oscilla, tomba pour se relever, ses mains battaient, ses jambes se détendaient dans un sens et dans l'autre, en une danse grotesque, tandis que leurs esprits se disputaient sa chair. Elle aspira une gorgée d'air glacé et Varamyr disposa d'un demi-battement de cœur pour en savourer le goût, et la force de ce corps jeune, avant qu'elle ne claque des mâchoires et ne lui inonde la bouche de sang. Elle leva les mains vers son visage. Il tenta de les rabaisser, mais les mains refusaient d'obéir et elle lui griffa les yeux. *Abomination,* se souvint-il, en se noyant dans le sang, la douleur et la folie. Lorsqu'il voulut crier, elle recracha leur langue.

Le monde blanc bascula et s'en fut. Un moment, il se crut à l'intérieur du barral. Par les yeux rouges sculptés, il contemplait au-dehors un agonisant qui tressautait faiblement sur le sol, et une folle, aveugle et sanglante, qui dansait sous la lune, en versant des pleurs de sang et lacérant ses vêtements. Puis ils disparurent tous deux et il s'éleva, il fondit, l'esprit porté par un vent froid. Il était dans la neige et les nuages, il était un moineau, un écureuil, un chêne. Un hibou cornu vola en silence entre les arbres, chassant un lièvre ; Varamyr se trouvait dans l'oiseau, dans le lièvre, dans les arbres. Dans les profondeurs, sous le sol gelé, les vers de terre creusaient en aveugles dans le noir et il était eux, également. *Je suis le bois, et tout ce qu'il contient*, exulta-t-il. Cent corbeaux prirent leur essor, croassant en le sentant passer. Un orignac brama, troublant les enfants accrochés à son dos. Un loup géant assoupi leva la tête pour grogner dans le vide. Avant que tous leurs cœurs aient pu battre de nouveau, il les avait tous dépassés, à la recherche des siens, du borgne, de Matoise et de Chasseur, de sa meute. Ses loups allaient le sauver, se dit-il.

Ce fut sa dernière pensée d'homme.

La mort véritable fut instantanée ; il ressentit brutalement le froid, comme s'il avait plongé dans les eaux gelées d'un lac pris par les glaces. Puis il se retrouva en train de filer au-dessus de neiges éclairées par la lune, ses frères de meute directement derrière lui. La moitié du monde était obscure. *Le borgne*, comprit-il. Il hurla, et Matoise et Chasseur lui firent écho.

En atteignant la crête, les loups s'arrêtèrent. *Cirse*, se souvint-il ; une partie de lui pleura ce qu'il avait perdu, et une autre ce qu'il avait fait. Au-dessous, le monde s'était changé en glace. Des doigts de givre gravissaient lentement le barral, convergeant les uns vers les autres. Le village vide ne l'était plus. Des ombres aux yeux bleus avançaient entre les monticules de neige. Certains portaient du brun, d'autres du noir et plusieurs allaient nus, leur chair devenue blanche comme neige. Un vent soupirait à travers les collines, lourd de leurs odeurs : chair morte, sang séché, peaux qui puaien le moisi, la pourriture et l'urine. Matoise gronda et découvrit ses crocs, sa fourrure se hérissant sur sa nuque. *Pas des hommes. Pas des proies. Pas ceux-là.*

Les choses en bas bougeaient, mais ne vivaient pas. Une par une, elles levèrent la tête vers les trois loups sur la colline. La

Le trône de fer

dernière à regarder fut la créature qui avait été Cirse. Elle portait de la laine, de la fourrure et du cuir et, par-dessus le tout, une cape de givre qui craquait quand elle remuait et scintillait au clair de lune. Des glaçons pâles et roses pendaient au bout de ses doigts, dix longs poignards de sang gelé. Et dans les creux où avaient logé ses yeux, tremblotait une pâle lueur bleue, parant ses traits ingrats d'une beauté étrange qu'ils n'avaient jamais connue durant sa vie.

Elle me voit.

TYRION

Il passa tout le détroit à boire.

Le navire était petit, et sa cabine plus encore, mais le capitaine refusa de le laisser monter sur le pont. Le plancher qui tanguait sous ses pieds lui soulevait le cœur et la mauvaise chère avait un goût pire encore en remontant. Mais quel besoin avait-il de bœuf salé, de fromage sec et de pain grouillant d'asticots, tant qu'il avait du vin pour se sustenter ? C'était un cru rouge et aigre, très fort. Parfois, Tyrion vomissait également sa boisson, mais les bouteilles ne manquaient pas.

« Le monde regorge de vin », marmonna-t-il dans la moiteur de sa cabine. Son père n'avait jamais aimé les ivrognes, mais quelle importance ? Son père était mort. Il l'avait tué. *Un carreau dans le ventre, messire, rien que pour vous. Si seulement j'étais plus habile avec une arbalète, je vous l'aurais planté dans cette queue avec laquelle vous m'avez fait, espèce d'ordure.*

Sous le pont n'existait ni la nuit ni le jour. Tyrion tenait le décompte du temps grâce aux allées et venues du garçon de cabine qui apportait les repas que le nain ne mangeait pas. Le garçon avait toujours avec lui une brosse et un balai, pour nettoyer. « C'est du vin de Dorne ? » s'était enquis Tyrion, une fois, en débouchant une outre. « Il me rappelle un serpent de ma connaissance. Un personnage plein d'esprit, jusqu'à ce qu'une montagne lui croule dessus. »

Le garçon de cabine n'avait rien répondu. Le drôle était assez laid ; quoique plus séduisant qu'un certain nain avec sa moitié de nez et sa cicatrice qui courait de l'œil au menton. « Je t'ai

offensé ? demanda Tyrion tandis que le garçon briqueait. As-tu reçu consigne de ne pas me parler ? Ou un nain aurait-il lutiné ta mère ? » Pas de réponse, là non plus. « Vers où naviguons-nous ? Dis-le-moi. » Jaime avait évoqué les Cités libres, mais sans jamais préciser laquelle. « Est-ce Braavos ? Tyrosh ? Myr ? » Tyrion aurait préféré aller à Dorne. *Myrcella est plus âgée que Tommen. Selon la loi de Dorne, le Trône de Fer lui revient. Je l'aiderai à faire valoir ses droits, comme me l'a suggéré le prince Oberyn.*

Mais Oberyn était mort, la tête réduite en débris sanguinolents par le poing en armure de ser Gregor Clegane. Et sans la Vipère Rouge pour l'aiguillonner, Doran Martell envisagerait-il seulement un plan aussi hasardeux ? *Il pourrait bien préférer me jeter aux fers, et me restituer à ma tendre sœur.* Le Mur serait probablement plus sûr. Mormont le Vieil Ours répétait que la Garde de Nuit avait besoin d'hommes comme Tyrion. *Mais il n'était pas impossible que Mormont ait rendu l'âme. Slynt doit occuper le poste de lord Commandant, à présent.* Ce fils de boucher ne risquait pas d'avoir oublié qui l'avait expédié au Mur. *Ai-je vraiment envie de passer le reste de mon existence à manger du bœuf salé et du gruau d'avoine en compagnie d'assassins et de voleurs ?* Non que le reste de son existence durerait très longtemps. Janos Slynt y veillerait.

Le garçon de cabine trempa sa brosse et continua à frotter mâlement. « As-tu jamais visité les maisons de plaisir de Lys ? voulut savoir le nain. Se pourrait-il que ce soit là que vont les putes ? » Tyrion ne semblait plus capable de retrouver le mot valyrien pour *pute* et, de toute façon, c'était trop tard. Le garçon jeta sa brosse dans le seau et prit congé.

Le vin m'a brouillé l'esprit. Il avait appris à lire le haut valyrien aux genoux de son mestre, mais ce qu'on parlait dans les neuf Cités libres... eh bien, c'était moins un dialecte que neuf dialectes en bonne voie de devenir des langues à part entière. Tyrion connaissait des bribes de braavien, avait de vagues notions de myrien. En tyroshi, il arriverait à maudire les dieux, traiter un homme de tricheur et commander une bière, grâce à une épée-louée qu'il avait autrefois connue au Roc. *Au moins, à Dorne, on parle la Langue Commune.* Comme sa cuisine et ses lois, le parler de Dorne s'épiçait des saveurs de la Rhoyme, mais on parvenait à le comprendre. *Dorne, oui, Dorne a ma faveur.* Il réintégra sa couchette, se raccrochant à cette idée comme un enfant à une poupée.

Le sommeil n'était jamais venu aisément à Tyrion Lannister et, à bord de ce navire, il visitait rarement le nain, mais, de temps en temps, celui-ci réussissait à boire assez de vin pour perdre un moment conscience. Au moins ne rêvait-il pas. Il avait assez rêvé pour une courte vie entière. *Et de tant de folies ! L'amour, la justice, l'amitié, la gloire. Autant rêver d'être grand.* Tout cela était hors d'atteinte, Tyrion le savait à présent. Mais il ne savait pas où vont les putes.

« Là où vont les putes », avait dit son père. *Ses dernières paroles, et quelles paroles !* L'arbalète avait *vrombi*, lord Tywin s'était rassis, et Tyrion Lannister s'était retrouvé en train de se dandiner dans le noir, Varys à ses côtés. Il avait dû redescendre le goulet, deux cent trente échelons jusqu'au lieu où des brandons orange couvaient dans la gueule d'un dragon de fer. Il n'en gardait nul souvenir. Rien que le son produit par l'arbalète, et le remugle des boyaux de son père qui se relâchaient. *Même en crevant, il a trouvé moyen de me chier dessus.*

Varys l'avait escorté au long des tunnels, mais ils n'avaient rien dit jusqu'au moment où ils avaient émergé près de la Néra, où Tyrion avait remporté une fameuse victoire et perdu un nez. Là, le nain s'était tourné vers l'eunuque pour annoncer : « J'ai tué mon père », sur le même ton qu'on emploierait à dire : « Je me suis cogné le pied. »

Le maître des chuchoteurs était vêtu en frère mendiant, dans une coule mitée de tissu brun dont le capuchon gardait dans l'ombre ses joues lisses et dodues et son crâne rond et chauve. « Vous n'auriez pas dû gravir cette échelle », lui reprocha-t-il.

« Là où vont les putes. » Tyrion avait averti son père de ne pas prononcer ce mot. *Si je n'avais pas décoché le vireton, il aurait vu que mes menaces étaient vides. Il m'aurait arraché l'arbalète des mains, comme il m'a jadis arraché Tysha des bras. Il se levait lorsque je l'ai tué.*

« J'ai également tué Shae, confessa-t-il à Varys.

— Vous saviez ce qu'elle était.

— Oui. Mais pas ce qu'il était, lui. »

Varys gloussa. « Et maintenant, vous savez. »

J'aurais également dû tuer l'eunuque. Un peu plus de sang sur les mains, quelle importance ? Il n'aurait su dire ce qui avait retenu son poignard. Pas la gratitude. Varys l'avait sauvé de l'épée du bourreau, mais uniquement sur l'ordre de Jaime. *Jaime... Non, mieux vaut ne pas penser à Jaime.*

Il se rabattit sur une nouvelle outre de vin qu'il biberonna comme un sein de femme. Le rouge aigre lui dégoulina sur le menton et détrempea sa tunique crasseuse, celle-là même qu'il portait dans sa cellule. Le pont tanguait sous ses pieds et, quand Tyrion chercha à se lever, le parquet s'exhaussa sur un côté et l'envoya durement valdinguer contre une cloison. *Une tempête*, comprit-il, *sinon je suis plus soûl que je ne pensais*. Il vomit le vin et y resta un moment vautré, à se demander si le navire allait sombrer. *Est-ce là ta vengeance, Père ? Le Père d'En-Haut t'a-t-Il fait Sa Main ?* « Voilà bien le salaire du tueur des siens », conclut-il tandis que la bourrasque mugissait au-dehors. Il ne semblait pas juste de noyer le garçon de cabine, le capitaine et tous les autres pour punir un de ses actes, mais depuis quand les dieux étaient-ils justes ? C'est à peu près à ce moment-là que les ténèbres l'engoulèrent.

Lorsqu'il recommença à bouger, sa tête lui parut près d'éclater et le navire décrivait des cercles vertigineux, bien que le capitaine insistât pour dire qu'ils étaient arrivés à bon port. Tyrion le pria de garder le silence et décocha de faibles coups de pied tandis qu'un énorme marin chauve l'emportait tout gigotant dans la cale où l'attendait un barricaut de vin, vide. C'était un petit fût, trapu et exigu, même pour un nain. Tyrion se pissa dessus au cours de la lutte – ce qui n'améliora nullement la situation. On l'enfonça tête la première dans le baril, les genoux remontés contre les oreilles. Le moignon de son nez le démangeait horriblement, mais ses bras étaient si étroitement coincés qu'il ne pouvait tendre la main pour le gratter. *Un palanquin digne d'un homme de ma stature*, songea-t-il pendant qu'on clouait le couvercle en place. Il entendit des clameurs tandis qu'on le hissait. Chaque cahot cognait son crâne contre le fond de la barrique. Le monde tourbillonna quand la futaille dévala une pente en roulant, puis elle s'arrêta avec un impact qui donna à Tyrion envie de hurler. Une autre barrique vint percuter la sienne, et il se mordit la langue.

Ce fut le plus long périple qu'il ait jamais effectué, même si sa durée n'avait pas dû dépasser la demi-heure. On le souleva et le déposa, le roula et l'empila, le bascula et le redressa pour le rouler à nouveau. À travers les douves de bois, il entendit crier des hommes et, une fois, hennir un cheval à proximité. Des crampes se mirent à saisir ses jambes torses, et ne tardèrent pas à le faire tant souffrir qu'il en oublia les coups de tambour sous son crâne.

Cela s'acheva comme cela avait commencé, avec un nouveau roulage qui lui donna le tournis, et d'autres cahots. Au-dehors, des voix inconnues parlaient une langue qu'il ne connaissait pas. Quelqu'un entreprit de marteler le sommet de la futaille et le couvercle céda soudain dans un craquement. La lumière déferla, ainsi que l'air frais. Tyrion avala avec avidité et essaya de se redresser, mais ne réussit qu'à renverser la barrique sur le flanc et à s'étaler sur un sol dur en terre battue.

Au-dessus de lui se tenait un homme grotesque d'embonpoint avec une barbe jaune en fourche, armé d'un maillet de bois et d'un ciseau de fer. Sa robe de chambre était assez immense pour servir de pavillon de tournoi, mais sa ceinture vaguement nouée s'était dé faite, exposant une énorme panse blanche et une paire de pesants tétins qui ballaient comme des sacs de lard couverts de crin jaune. Il rappela à Tyrion une vache de mer crevée qui s'était un jour échouée dans les grottes au-dessous de Castral Roc.

Le gros homme baissa les yeux et sourit. « Un nain soûl, dit-il dans la Langue Commune de Westeros.

— Une vache de mer en décomposition. » Tyrion avait du sang plein la bouche. Il le cracha aux pieds du pansu. Ils se trouvaient dans une longue cave obscure aux plafonds voûtés, aux murs de pierre plaqués de salpêtre. Des muïds de vin et de bière les entouraient, plus de boisson qu'il n'en fallait pour assurer à un nain assoiffé de tenir la nuit. *Ou toute une vie.*

« Vous êtes impertinent. Ça me plaît, chez un nain. » Lorsque le pansu s'esclaffa, ses chairs ballottèrent avec tant de vigueur que Tyrion craignit de le voir tomber et l'écraser. « Vous avez faim, mon petit ami ? Vous êtes fatigué ?

— Assoiffé. » Tyrion se mit à genoux tant bien que mal. « Et crasseux. »

Le pansu renifla. « En premier lieu un bain, tout à fait. Ensuite, à manger, et un lit moelleux, non ? Mes serviteurs vont y veiller. » Son hôte rangea son maillet et son burin. « Ma maison est la vôtre. Tout ami de mon ami au-delà de la mer est un ami d'Illyrio Mopatis, oui. »

Et tout ami de Varys l'Araignée est un personnage auquel je me fierai aussi peu qu'il me sera possible.

Mais le pansu tint parole quant au bain promis. À peine Tyrion entra-t-il dans l'eau chaude et ferma-t-il les yeux qu'il s'endormit profondément. Il s'éveilla nu dans un lit en plume

d'oie si douillet qu'il crut avoir été gobé par un nuage. Sa langue paraissait tapissée de poils et sa gorge était irritée, mais il avait la queue aussi dure qu'une barre de fer. Il roula hors du lit, trouva un bourdalou qu'il se mit en devoir de remplir, avec un grognement de plaisir.

La pénombre régnait dans la chambre, mais des barres de lumière jaune passaient entre les lattes des volets. Tyrion secoua pour faire choir les dernières gouttes et traversa en se dandinant les tapis myriens ornementés, veloutés comme l'herbe nouvelle au printemps. Gauchement, il escalada la banquette sous la fenêtre et repoussa avec énergie les volets afin de les ouvrir et de voir où Varys et les dieux l'avaient expédié.

Sous sa fenêtre, six cerisiers se tenaient en sentinelle autour d'un bassin en marbre, leurs branches fines dénudées et brunes. Un garçon nu s'élançait sur l'eau, paré à livrer un duel, une lame de spadassin à la main. Il était souple et beau, seize ans, pas plus, avec de longs cheveux blonds qui frôlaient ses épaules. Il manifestait tant de vie qu'il fallut au nain un long moment avant de comprendre qu'il était en marbre peint, malgré son épée qui luisait comme de l'acier véritable.

De l'autre côté du bassin s'élevait un mur en brique, haut de douze pieds et garni de piques de fer à son faite. Au-delà s'étendait la ville. Une mer de toits tuilés se pressait autour d'une anse. Il vit des tours carrées de brique, un grand temple rouge, une demeure reculée sur une colline. Dans le lointain, le soleil miroitait sur une eau profonde. Des bateaux de pêche sillonnaient la baie, leurs voiles se ridant sous le vent, et il apercevait les mâts de vaisseaux plus importants hérissés le long de la côte. *Il y en a sûrement un en partance pour Dorne, ou pour Fort-Levant. Il n'avait aucun moyen de payer la traversée, cependant, et n'était pas bâti pour tirer sur une rame. Je suppose que je pourrais m'engager comme garçon de cabine et acquitter mon passage en laissant l'équipage me sodomiser d'un bord à l'autre du détroit.*

Il se demanda où il se trouvait. *Même l'air sent différemment, ici.* Des épices inconnues embaumaient la brise fraîche d'automne, et il distinguait des cris dériver faiblement par-dessus le mur depuis les rues au-delà. Cela ressemblait un peu à du valyrien, mais Tyrion ne reconnaissait pas plus d'un mot sur cinq. *Pas Braavos, conclut-il, ni Tyrosh.* Ces branches nues et la froideur dans l'air plaidaient également contre Lys, Myr et Volantis.

Quand il entendit la porte s'ouvrir derrière lui, Tyrion se tourna pour tomber face à face avec son hôte ventripotent. « Je suis à Pentos, c'est ça ? »

— Exactement. Où d'autre pourriez-vous être ? »

Pentos. Enfin, ce n'était pas Port-Réal, c'était déjà un point en sa faveur. « Où s'en vont les putes ? s'entendit-il demander.

— On trouve ici les putains dans des bordels, comme à Westeros. Vous n'en aurez nul besoin, mon petit ami. Choisissez parmi mes servantes. Aucune n'osera se refuser.

— Des esclaves ? » s'enquit le nain sur un ton lourd de sous-entendus.

Le pansu caressa une des pointes de sa barbe jaune et huilée, un geste que Tyrion trouva remarquable par son obscénité. « L'esclavage est interdit à Pentos, aux termes du traité que nous ont imposé les Braaviens il y a un siècle. Toutefois, elles ne vous refuseront rien. » Illyrio exécuta une lourde courbette. « Mais pour l'heure, mon petit ami devra m'excuser. J'ai l'honneur d'être un magistrat de cette grande cité, et le prince nous a convoqués en session. » Il sourit, exposant une bouche garnie de chicots jaunis et tordus. « Explorez la demeure et les terrains à votre guise, mais en aucune façon ne vous aventurez au-delà des murs. Il vaut mieux que nul ne sache que vous étiez ici.

— *Étiez ?* Serais-je parti ailleurs ? »

— Nous aurons ce soir le temps d'en discuter. Mon petit ami et moi, nous mangerons, boirons et dresserons de grands plans, hein ? »

— Oui, mon ami pansu », répliqua Tyrion. *Il envisage de m'utiliser à son profit.* Tout était profit avec les princes marchands des Cités libres. « Soldats d'épices et seigneurs de fromages », les appelait son père avec mépris. Si devait poindre un jour où Illyrio Mopatis verrait plus de profit dans un nain mort qu'en un vivant, Tyrion se retrouverait encaqué dans une nouvelle barrique avant le coucher du soleil. *Mieux vaudrait que je sois loin avant que ce jour n'arrive.* Il viendrait, Tyrion n'avait aucun doute sur ce point ; Cersei avait peu de chances de l'oublier, et même Jaime avait pu se sentir contrarié en découvrant un carreau planté dans le ventre de Père.

Une légère brise froissait les eaux du bassin au-dessous, tout autour du spadassin nu. Cela rappela au nain comment Tysha lui ébouriffait les cheveux, au faux printemps de leurs noces, avant qu'il n'assiste les gardes de son père pour la violer. Il avait

réfléchi à ces gardes durant sa fuite, en essayant de se remémorer leur nombre. On aurait pu croire qu'il s'en souviendrait, mais non. Une douzaine ? Une vingtaine ? Une centaine ? Il n'aurait pu le dire. Tous avaient été des adultes, grands et forts... Même si tous les hommes sont grands, pour un nain de treize ans. *Tysha a su leur nombre.* Chacun d'eux l'avait payée d'un cerf d'argent, il lui suffisait de compter les pièces. *Une d'argent chacun, et une d'or pour moi.* Son père avait insisté pour qu'il verse aussi son écot. *Un Lannister paie toujours ses dettes.*

« Là où vont les putes », entendit-il une nouvelle fois lord Tywin répéter, et une fois de plus la corde de l'arbalète vrombit.

Le magistrat l'avait invité à explorer la demeure. Il trouva des vêtements propres dans un coffre en cèdre marqueté de lapis-lazuli et de nacre. La tenue avait été taillée pour un petit garçon, s'aperçut-il en l'endossant tant bien que mal. Ses étoffes étaient riches, certes, bien qu'un peu moisies, mais coupées trop long sur les jambes et trop court sur les bras, avec un collet qui aurait rendu son visage noir comme celui de Joffrey, s'il avait réussi à le fermer. Les vêtements étaient mités, également. *Ils n'empestent pas le vomi, c'est déjà ça.*

Tyrion entama ses explorations par la cuisine, où deux grosses femmes et un marmiton l'observèrent avec méfiance tandis qu'il se servait en fromage, pain et figues. « Bien le bonjour, accortes dames, déclara-t-il avec une inclinaison du buste. Savez-vous où vont les putes ? » Face à leur absence de réponse, il répéta sa question en haut valyrien, bien qu'il fût forcé d'avoir recours à *courtisane* au lieu de *pute*. La cuisinière la plus jeune, la plus grassouillette, lui adressa cette fois un haussement d'épaules.

Il se demanda comment elles réagiraient s'il les prenait par la main pour les entraîner vers sa chambre à coucher. *Aucune n'osera se refuser,* avait affirmé Illyrio, mais Tyrion ne pensait pas qu'il parlait de ces deux-ci. La plus jeune était assez vieille pour être sa mère, et l'aînée probablement la mère de la première. Toutes deux étaient presque aussi rebondies qu'Illyrio, avec des mamelles plus grosses que la tête de Tyrion. *Je pourrais m'étouffer de chair.* Il existait de pires trépas. Celui qu'avait connu son père, pour commencer. *J'aurais dû lui faire chier un peu d'or avant d'expirer.* Si lord Tywin avait compté son approbation et son affection, il avait toujours eu la main large en matière de numéraire. *La seule chose plus lamentable qu'un nain sans nez est un nain sans nez qui n'a pas d'or.*

Tyrion avait abandonné les femmes dodues à leurs pains et à leurs bouilloires pour partir en quête de la cave où Illyrio l'avait décanté, la veille au soir. Il n'eut aucun mal à la trouver. S'amas-sait là assez de vin pour lui assurer cent ans d'ébriété ; des rouges liquoreux du Bief et d'aigres claires de Dorne, de pâles ambrés pentoshis, le nectar vert de Myr, une soixantaine de bar-riques de La Treille auré, même des crus de l'Orient fabuleux, de Qarth, de Yi-Ti et d'Asshaï-lès-l'Ombre. Au final, Tyrion jeta son dévolu sur un fût de brandevin marqué comme issu de la réserve personnelle de lord Runcelford Redwyne, grand-père de l'actuel sire de La Treille. Il avait un goût langoureux et chaud sur les papilles, une robe à la pourpre si sombre qu'elle parais-sait presque noire dans le mauvais éclairage de la cave. Tyrion s'en remplit une coupe, et une carafe pour bonne mesure, et les emporta dans les jardins afin de boire sous les cerisiers.

À ce qu'il se révéla, le nain emprunta la mauvaise porte et ne retrouva jamais le bassin qu'il avait aperçu de sa fenêtre, mais cela n'eut aucune importance. Les jardins à l'arrière de la demeure avaient tout autant de charme et bien plus d'étendue. Il y vagabonda un moment, tout en buvant. Les murs auraient fait honte à ceux d'un véritable château et les piques de fer ornamentales à leur sommet paraissaient étrangement nues, sans têtes pour les décorer. Tyrion se représenta l'effet que produirait là-haut le chef de sa sœur, avec du goudron dans ses cheveux d'or et un essaim de mouches qui entraient et sortaient de sa bouche. *Oui, et J'aime se doit d'occuper la pique voisine,* décida-t-il. *Que nul jamais ne s'interpose entre mon frère et ma sœur.*

Avec une corde et un grappin, il devrait pouvoir franchir ce mur. Il avait des bras robustes et ne pesait guère. Il l'escalade-rait, s'il ne s'empalait pas sur une pique. *Je chercherai une corde demain,* se promit-il.

Il nota trois grandes portes au cours de sa promenade – l'entrée principale avec sa guérite ; une poterne près des che-nils ; et une porte de jardin dissimulée derrière un embarras de lierre pâle. Cette dernière était verrouillée d'une chaîne, les autres gardées. Les gardes étaient replets, le visage aussi lisse qu'un cul de bébé, et chacun portait un casque de bronze avec une pointe. Tyrion savait reconnaître des eunuques quand il en voyait. Il connaissait leur race, de réputation. Intrépides et insensibles à la douleur, à ce qu'on racontait, ils étaient loyaux

à leur maître jusqu'à la mort. *J'aurais bon usage de quelques centaines d'entre eux qui m'appartiendraient*, songea-t-il. *Domage que je n'y aie point songé avant de devenir mendiant.*

Il suivit une galerie bordée d'une colonnade et franchit une arche en ogive pour se retrouver dans une cour dallée où une femme lavait des vêtements à un puits. Elle paraissait avoir son âge, avec des cheveux d'un roux terne et un large visage piqué de taches de son. « Veux-tu du vin ? » lui proposa-t-il. Elle le regarda d'un air indécis. « Je n'ai pas de coupe pour toi, nous allons devoir partager. » La lavandière se remit à essorer des tuniques pour les accrocher à sécher. Tyrion s'installa sur un banc de pierre avec sa carafe. « Dis-moi, dans quelles limites devrais-je me fier à maître Illyrio ? » Le nom fit lever la tête à la femme. « À ce point-là ? » En gloussant, il croisa ses jambes torsées, et but. « Je répugne à tenir le rôle que le marchand de fromages a prévu pour moi, et pourtant, comment pourrais-je refuser ? Les portes sont gardées. Peut-être pourrais-tu me passer en contrebande sous tes jupes ? Je t'en saurais fort gré ; parbleu, j'irais même jusqu'à t'épouser. J'ai déjà deux femmes, pourquoi pas trois ? Ah, mais où irions-nous vivre ? » Il lui adressa le plus gracieux sourire possible à un homme avec une moitié de nez. « J'ai une nièce à Lancehélion, te l'ai-je dit ? Je serais capable de causer bien du tracas à Dorne, avec Myrcella. Je pourrais pousser mes nièce et neveu à la guerre, voilà qui serait cocasse, non ? » La lavandière fixa avec des épingles une des tuniques d'Illyrio, assez ample pour servir de voile à un bateau. « Je devrais avoir honte de telles idées, tu as parfaitement raison. Mieux vaudrait que j'opte pour le Mur. Tous les crimes sont effacés dès qu'on s'engage dans la Garde de Nuit, dit-on. Je crains toutefois qu'ils ne t'autorisent à rester, ma douceur. Pas de femmes dans la Garde, pas de tendres épouses tachées de son pour réchauffer le lit la nuit, rien que des vents froids, de la morue salée et de la petite bière. Crois-tu que je paraîtrais plus grand en noir, belle dame ? » Il remplit de nouveau sa coupe. « Qu'en dis-tu ? Le Nord ou le Sud ? Dois-je expier d'anciens péchés ou en commettre de nouveaux ? »

La lavandière lui lança un dernier coup d'œil, ramassa sa corbeille et s'en fut. *Décidément, je n'arrive pas à retenir mes épouses très longtemps*, constata Tyrion. Il ne savait comment, sa carafe s'était tarie. *Peut-être devrais-je tituber jusqu'aux caves*. Le brandevin lui avait tourné la tête, toutefois, et l'escalier de la cave

était très raide. « Où s'en vont les putes ? » demanda-t-il à la lessive qui claquait sur son fil. Peut-être aurait-il dû poser la question à la lavandière. *Loin de moi l'idée de sous-entendre que tu en es une, ma chère, mais se pourrait-il que tu saches où elles s'en vont ?* Ou, mieux encore, il aurait dû interroger son père. « Là où s'en vont les putes », avait déclaré lord Tywin. *Elle m'aimait. Elle était fille de vilain, elle m'aimait et m'a épousé, elle a placé sa confiance en moi.*

La carafe vide glissa de sa main et roula à travers la cour. Tyrion se souleva du banc et alla la ramasser. Ce faisant, il vit des champignons qui poussaient au travers d'une dalle cassée du sol. Ils présentaient un blanc livide, avec des taches et des lamelles rouges, aussi sombres que le sang. Le nain en cassa un pour le humer. *Délicieux, jugea-t-il, et mortel.*

Il y avait sept champignons. Peut-être les Sept tentaient-ils de lui dire quelque chose. Il les cueillit tous, attrapa un gant sur la ligne, les enveloppa avec soin et les plongea au fond de sa poche. L'effort lui donna le tournis, aussi regagna-t-il ensuite son banc, sur lequel il se roula en boule, et il ferma les yeux.

Lorsqu'il se réveilla, il était revenu dans sa chambre, à se noyer de nouveau dans son lit de plume d'oie tandis qu'une jeune blonde lui secouait l'épaule. « Messire, dit-elle, votre bain est prêt. Maître Illyrio vous attend à table dans l'heure. »

Tyrion se redressa contre les oreillers, la tête entre les mains. « Je rêve ou tu parles la Langue Commune ? »

— Oui, messire. On m'a élevée pour plaire au roi. » Elle avait des yeux bleus et était belle, jeune et souple.

« Je veux bien le croire. J'ai besoin d'une coupe de vin. »

Elle lui en versa une. « Maître Illyrio a dit que je devais vous frotter le dos et réchauffer votre lit. Mon nom...

— ... ne m'intéresse point. Sais-tu où vont les putes ? »

Elle rougit. « Les putains se vendent pour de l'argent.

— Ou des bijoux, des robes ou des châteaux. Mais où vont-elles ? »

La jeune femme ne parvenait pas à saisir la question. « Est-ce une devinette, messire ? Je n'excelle pas aux jeux d'énigmes. Voulez-vous m'en donner la réponse ? »

Non, se reprit-il. *J'ai moi-même les devinettes en horreur.* « Je ne te dirai rien. Accorde-moi la même faveur. » *La seule part de toi qui m'intéresse est la fente entre tes jambes*, faillit-il ajouter. Il avait les mots sur le bout de la langue, mais, sans qu'il sût

pourquoi, ils ne passèrent pas ses lèvres. *Ce n'est pas Shae, se reprocha le nain, rien qu'une petite idiote qui croit que je lui pose des devinettes.* À parler franc, même son connil ne l'intéressait guère. *Je dois être malade, ou mort.* « Un bain, disais-tu ? Il ne faut pas faire attendre le grand marchand de fromages. »

Tandis qu'il trempait, la fille lui lava les pieds, lui frotta le dos et lui peigna les cheveux. Ensuite, elle frictionna ses mollets avec un onguent parfumé pour en soulager les douleurs, et le revêtit de nouveau d'une tenue de garçonnet, d'une paire de chausses bordeaux moisis et d'un pourpoint en velours bleu doublé de fil d'or. « Votre Seigneurie aura-t-elle besoin de moi après avoir dîné ? s'enquit-elle en lui laçant les bottes.

— Non. J'en ai fini avec les femmes. » *Des putes.*

La fille accueillit trop bien cette déception, à son goût. « Si Votre Seigneurie préfère un garçon, je peux en envoyer un l'attendre dans son lit. »

Ma Seigneurie préférerait sa femme. Ma Seigneurie préférerait une fille nommée Tysha. « Seulement s'il sait où vont les putes. »

La bouche de la fille se pinça. *Elle me méprise, comprit-il, mais pas plus que je ne me méprise moi-même.* Qu'il ait baisé bien des femmes que son aspect rebutait, Tyrion Lannister n'en doutait pas, mais les autres lui avaient au moins fait la grâce de feindre l'affection. *Un peu de franc dégoût pourrait être rafraîchissant, comme l'est un vin acide après trop de doux.*

« J'ai changé d'avis, je crois, lui déclara-t-il. Attends-moi au lit. Nue, ne te déplaie, je serai bien trop soulé pour farfouiller dans tes vêtements. Tiens la bouche close et les cuisses ouvertes, et nous devrions fameusement nous entendre, tous les deux. » Il lui adressa une grimace égrillarde, dans l'espoir d'un avant-goût de crainte, mais elle ne lui renvoya que de la révulsion. *Un nain ne fait peur à personne.* Même lord Tywin n'avait pas tremblé, malgré l'arbalète que tenait Tyrion entre ses mains. « Est-ce que tu geins quand on te baise ? demanda-t-il à la réchauffeuse de lit.

— S'il plaît à Votre Seigneurie.

— Il pourrait plaire à Ma Seigneurie de t'étrangler. C'est ainsi que j'ai honoré ma dernière catin. Crois-tu que ton maître y verrait une objection ? Que nenni. Il en possède encore cent comme toi, mais comme moi, personne d'autre. » Cette fois-ci, lorsqu'il grimaça un sourire, il obtint la peur souhaitée.

Illyrio était allongé sur une banquette rembourrée, à gober des piments et des oignons perlés piochés dans une jatte de bois. Son front était ponctué de gouttes de transpiration, ses yeux porcins luisant au-dessus de ses bajoues grasses. Des pierres précieuses dansaient à chaque mouvement de ses mains, l'onyx et l'opale, l'œil-de-tigre et la tourmaline, le rubis, l'améthyste, le saphir, l'émeraude, le jais et le jade, un diamant noir et une perle verte. *Je pourrais vivre des années, avec ces bagues, pensa Tyrion, mais j'aurais besoin d'un couperet pour m'en emparer.*

« Venez vous asseoir, mon petit ami. » Illyrio lui fit signe d'approcher.

Le nain grimpa sur un siège. Celui-ci était bien trop grand pour lui, un trône garni de coussins, conçu pour recevoir le vaste postérieur du magistrat, avec des pieds épais et robustes pour soutenir son poids. Tyrion Lannister avait vécu toute sa vie dans un monde trop grand pour lui, mais dans la demeure d'Illyrio Mopatis ce sentiment de disproportion prenait une ampleur extravagante. *Je suis une souris dans l'ancre d'un mammoth, songea-t-il, mais au moins le mammoth possède-t-il une bonne cave.* Cette pensée lui donna soif. Il réclama du vin.

« Avez-vous apprécié la drôlesse que je vous ai envoyée ? s'enquit Illyrio.

— Si j'avais voulu une fille, j'en aurais demandé une.

— Si elle n'a pas plu...

— Elle a accompli tout ce qu'on exigeait d'elle.

— J'espère bien. On l'a formée à Lys, où l'on élève l'amour au niveau d'un art. Le roi l'a grandement appréciée.

— Je tue les rois, vous ne l'avez pas ouï dire ? » Tyrion afficha un sourire malveillant au-dessus de sa coupe de vin. « Je ne veux pas de leurs rogatons.

— Comme il vous plaira. Mangeons. » Illyrio claqua des mains et des serviteurs accoururent.

Le banquet commença par un bouillon de crabe et de lotte, et une soupe froide aux œufs et au citron vert. Puis vinrent des cailles au miel, une selle d'agneau, des foies d'oie imbibés de vin, des panais au beurre et du cochon de lait. La vue de tout cela souleva le cœur de Tyrion, mais il se força à essayer une cuillère de bouillon par courtoisie et une fois qu'il eut goûté, il fut perdu. Les cuisinières pouvaient bien être vieilles et ventruées, elles connaissaient leur affaire. Jamais il n'avait fait si bonne chère, même à la cour.

Tout en aspirant la viande attachée aux os de sa caille, il interrogea Illyrio sur sa convocation de la matinée. Le pansu haussa les épaules. « Il y a des troubles à l'est. Astapor est tombée, Meereen aussi. Des cités d'esclavagistes ghiscaris qui étaient vieilles à la jeunesse du monde. » On découpa le cochon de lait. Illyrio tendit la main vers un morceau de couenne rôtie, le plongea dans une sauce aux prunes et le mangea avec les doigts.

« La baie des Serfs est bien loin de Pentos. » Tyrion piqua un foie d'oie sur la pointe de son couteau. *Nul homme n'est plus damné que le parricide, mais je pourrais apprendre à goûter cet enfer.*

« Certes, reconnut Illyrio, mais le monde est une grande toile d'araignée où l'on n'ose toucher un fil, de crainte de faire frémir tous les autres. Encore du vin ? » Illyrio se jeta un piment dans la bouche. « Non, j'ai mieux. » Il claqua des mains.

À ce signal, un serviteur entra avec un plat couvert. Il le déposa devant Tyrion, et Illyrio se pencha au-dessus de la table pour retirer la cloche. « Des champignons, annonça le magistrat tandis que l'arôme s'en dégageait. Rehaussés d'une pointe d'ail et baignant dans le beurre. Le goût en est délicieux, me dit-on. Prenez-en un, mon ami. Et même deux. »

Tyrion avait porté un gros champignon noir à mi-chemin de sa bouche, quand quelque chose dans la voix d'Illyrio le figea subitement. « Après vous, messire. » Il poussa le plat vers son hôte.

« Non, non. » Maître Illyrio éloigna les champignons. L'espace d'un battement de cœur, un gamin facétieux parut aux aguets à l'intérieur de la chair bouffie du marchand de fromages. « Après vous. J'insiste. La cuisinière les a spécialement préparés à votre intention.

— Vraiment ? » Il se souvenait de la cuisinière, de ses mains enfarinées, de ses lourdes mamelles marquées de veines bleues. « Fort aimable de sa part, mais... non. » Tyrion reposa le champignon dans le lac de beurre d'où il avait émergé.

« Vous êtes trop soupçonneux. » Illyrio sourit à travers sa barbe jaune fourchue. Huilée chaque matin pour la faire luire comme de l'or, soupçonnait Tyrion. « Seriez-vous un poltron ? Je n'avais pas entendu dire cela de vous.

— Dans les Sept Couronnes, on considère comme un très grave manquement à l'hospitalité le fait d'empoisonner son invité durant le repas.

— Ici aussi. » Illyrio Mopatis tendit la main vers sa coupe de vin. « Cependant, lorsqu'un invité désire clairement mettre fin à ses jours, ma foi, son hôte se doit de l'obliger, non ? » Il but une gorgée. « Maître Ordello a été empoisonné par un champignon, il n'y a pas six mois. La souffrance n'est pas grande, me suis-je laissé dire. Quelques crampes d'estomac, une douleur subite derrière les yeux, et tout est fini. Mieux vaut un champignon qu'une épée dans la gorge, vous ne croyez pas ? Pourquoi mourir avec un goût de sang sur les papilles, alors que ce pourrait être celui de l'ail et du beurre ? »

Le nain étudia le plat en face de lui. L'arôme d'ail et de beurre lui mettait l'eau à la bouche. Une partie de lui désirait ces champignons, même en connaissant leur nature. Il n'était pas assez brave pour recevoir de l'acier froid dans le ventre, mais une bouchée de champignons ne serait pas si terrible. Cela l'effrayait plus qu'il n'aurait su l'avouer. « Vous vous méprenez sur mon compte, s'entendit-il déclarer.

— Vraiment ? Je m'interroge. Si vous préférez vous noyer dans le vin, vous n'avez qu'un mot à dire et ce sera accompli, et prestement. Se noyer dans une coupe à la fois représente une perte de temps autant que de vin.

— Vous vous méprenez sur mon compte », répéta Tyrion, plus fort. Noirs et tentants, les champignons au beurre luisaient à la clarté des lampes. « Je n'ai aucun désir de mourir, je vous le garantis. J'ai... » Sa voix s'éteignit, indécise. *Mais qu'ai-je donc ? Une existence à mener ? Une tâche à accomplir ? Des enfants à élever, des terres à gouverner, une femme à aimer ?*

« Vous n'avez rien, acheva maître Illyrio, mais nous pouvons changer cela. » Il cueillit un champignon dans le beurre et le mâcha avec appétit. « Délicieux.

— Les champignons ne sont pas empoisonnés. » Tyrion était ulcéré.

« Non. Pourquoi vous voudrais-je du mal ? » Maître Illyrio en dégusta un autre. « Nous devons user un peu de confiance, vous et moi. Allons, mangez. » Il claqua de nouveau des mains. « Nous avons du travail. Mon petit ami doit prendre des forces. »

Les serviteurs apportèrent un héron farci de figues, des escalopes de veau pochées au lait d'amande, des harengs à la crème, des oignons confits, des fromages au fumet infâme et un cygne noir dans tout son plumage. Tyrion refusa le cygne, qui lui rappelait un souper en compagnie de sa sœur. Il se servit du héron

et des harengs, par contre, et de quelques oignons doux. Et les serviteurs remplissaient sa coupe à chaque fois qu'il la vidait.

« Vous buvez beaucoup de vin pour un si petit homme.

— C'est une rude tâche que de tuer les siens. Elle donne soif. »

Les yeux du gros homme scintillèrent comme les gemmes à ses doigts. « Il est des gens en Westeros qui diraient que tuer lord Lannister n'était qu'un bon début.

— Mieux vaudrait pour eux ne point le dire à portée d'ouïe de ma sœur, ou ils se trouveraient privés de langue. » Le nain déchira une miche de pain en deux. « Et mieux vaudrait pour vous prendre garde à ce que vous dites de ma famille, maître. Tueur des miens ou pas, je demeure un lion. »

La déclaration parut amuser infiniment le seigneur des fromages. Il se claqua une cuisse charnue et lança : « Ah, les Oues-triens ! Vous êtes tous les mêmes. Vous cousez un animal sur un bout de soie, et vous voilà soudain des lions, des dragons ou des aigles. Je peux vous mener devant un vrai lion, mon petit ami. Le prince en garde une troupe dans sa ménagerie. Aimeriez-vous partager leur cage ? »

Les seigneurs des Sept Couronnes faisaient bien grand cas de leurs blasons, Tyrion se devait de le reconnaître. « Fort bien, concéda-t-il. Un Lannister n'est point un lion. Je reste néanmoins le fils de mon père, et c'est à moi de tuer Jaime et Cersei.

— Curieux que vous évoquiez votre gente sœur, reparti Illyrio entre deux escargots. La reine a offert une seigneurie à l'homme qui lui rapportera votre chef, quelle que soit la modestie de sa naissance. »

C'était ce à quoi Tyrion s'attendait. « Si vous souhaitez profiter de l'offre, priez-la d'écarter les cuisses pour vous, par la même occasion. La meilleure partie de moi contre la meilleure d'elle, voilà un marché équitable.

— Je préférerais recevoir mon propre poids en or. » Le marchand de fromages rit si fort que Tyrion craignit qu'il n'éclate. « Tout l'or de Castral Roc, pourquoi pas ?

— L'or, je vous l'accorde », répondit le nain, rassuré de ne plus risquer la noyade dans un déferlement d'anguilles et de friandises à demi digérées. « Mais le Roc m'échoit.

— Assurément. » Le maître se couvrit la bouche et émit un rot puissant. « Croyez-vous que le roi Stannis vous le donnera ? On le dit fort pointilleux en matière de loi. Votre frère a revêtu

le manteau blanc, vous êtes donc l'héritier selon toutes les lois de Westeros.

— Stannis pourrait certes m'accorder Castral Roc, sans le léger problème du régicide et du parricide. Pour cela, il me racourcirait d'une tête, et je ne suis point si grand tel que je suis. Mais qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai l'intention de rejoindre lord Stannis ?

— Pour quelle autre raison iriez-vous au Mur ?

— Stannis est au Mur ? » Tyrion frotta son moignon de nez. « Mais que fout Stannis au Mur, au nom des sept enfers ?

— Il grelotte, je pense. Il fait plus chaud à Dorne. Peut-être aurait-il dû faire voile dans cette direction. »

Tyrion commençait à soupçonner qu'une certaine lavandière tachée de son connaissait mieux la Langue Commune qu'elle ne le laissait paraître. « Il se trouve que ma nièce Myrcella vit à Dorne. Et j'ai à moitié envie de la faire reine. »

Illyrio sourit tandis que ses serviteurs remplissaient à la cuillère des bols de cerises noires dans de la crème sucrée pour eux deux. « Qu'a donc commis la pauvre enfant pour que vous souhaitiez sa mort ?

— Même un tueur des siens n'est pas tenu de massacrer *tous* les siens, répliqua Tyrion, vexé. La faire reine, ai-je dit. Non la tuer. »

Le marchand de fromages piocha une cuillerée de cerises. « À Volantis, on use d'une monnaie qui porte une couronne sur une face et une tête de mort sur l'autre. Pourtant, c'est la même pièce. La faire reine, c'est la tuer. Dorne pourrait se soulever pour Myrcella, mais Dorne seule ne suffit pas. Notre ami soutient que vous êtes fort habile. Si tel est le cas, vous le comprenez vous-même. »

Tyrion considéra le pansu avec un nouvel intérêt. *Il a raison sur les deux chapitres. La faire reine serait la tuer. Et je le savais.* « Il ne me reste plus que des gestes futiles. Au moins celui-ci ferait-il couler d'amères larmes à ma sœur. »

Du revers de sa grosse main, maître Illyrio essuya la crème sucrée sur sa bouche. « La route de Castral Roc ne passe pas par Dorne, mon petit ami. Et pas non plus sous le Mur. Pourtant, cette route existe, je vous le dis.

— Je suis un traître frappé de mort civile, régicide et parricide. » Ces histoires de route l'agaçaient. *Est-ce qu'il prend cela pour un jeu ?*

« Ce qu'un roi a fait, un autre le peut défaire. À Pentos, nous avons un prince, mon ami. Il préside aux bals et aux banquets, et parade dans la cité dans un palanquin d'ivoire et d'or. Trois hérauts le précèdent avec la balance d'or du commerce, l'épée de fer de la guerre, et le fléau d'argent de la justice. Le premier jour de chaque année nouvelle, il doit déflorer la vierge des champs et la vierge des mers. » Illyrio se pencha en avant, coudes sur la table. « Et pourtant, il suffit que périclite une récolte ou que soit perdue une guerre pour que nous lui tranchions la gorge dans l'espoir d'apaiser les dieux. Alors nous choisissons un nouveau prince au sein des quarante familles.

— Rappelez-moi de ne jamais devenir prince de Pentos.

— Vos Sept Couronnes sont-elles tellement différentes ? Il n'y a pas de paix, à Westeros, pas de justice, pas de foi... Et bientôt, plus de nourriture. Quand les hommes crèvent de faim et de peur, ils se cherchent un sauveur.

— Qu'ils cherchent, mais s'ils ne trouvent que Stannis...

— Pas Stannis. Ni Myrcella. » Le sourire jauni s'élargit. « *Un autre sauveur*. Plus robuste que Tommen, plus doux que Stannis, avec des droits plus directs que votre Myrcella. Un sauveur venu d'au-delà de la mer, panser les blessures de Westeros ensanglantée.

— Belles paroles. » Elles n'impressionnaient pas Tyrion. « Les mots sont du vent. Qui est votre foutu sauveur ?

— Un dragon. » Le marchand de fromages vit l'expression de son visage à ces mots, et il rit. « Un dragon à trois têtes. »

DAENERYS

Elle entendait le mort gravir les marches. Un bruit de pas, lent et mesuré, le précédait, résonnant entre les colonnes pourpres de sa salle. Daenerys Targaryen l'attendait sur le banc d'onyx qu'elle avait élu pour trône. Le sommeil lui brouillait les yeux, avait emmêlé ses cheveux d'or et d'argent.

« Votre Grâce... », suggéra ser Barristan Selmy, lord Commandant de sa Garde Régine. « Il n'est pas nécessaire que vous voyiez cela.

— Il est mort pour moi. » Daenerys serra sa peau de lion contre sa poitrine. Au-dessous, une tunique en lin blanc translucide la couvrait jusqu'à mi-cuisse. Elle rêvait d'une maison avec une porte rouge quand Missandei l'avait réveillée. Elle n'avait pas eu le temps de s'habiller.

« *Khaleesi*, chuchota Irri, vous ne devez pas toucher le mort. Toucher les morts porte malheur.

— Sauf si vous l'avez tué vous-même. » Jhiqui avait une constitution plus massive qu'Irri, des hanches larges et des seins lourds. « C'est connu.

— C'est connu », approuva Irri.

Si, en matière de chevaux, les Dothrakis étaient savants, ils pouvaient se révéler parfaitement stupides sur bien d'autres plans. *De plus, ce sont encore des jouvencelles.* Ses caméristes avaient son âge – des femmes faites à les regarder, avec leur chevelure noire, leur peau cuivrée et leurs yeux en amande, mais des jouvencelles cependant. Elles lui avaient été données lorsqu'elle avait épousé le *khal* Drogo. Drogo, qui lui avait offert la

peau qu'elle portait, la tête et la fourrure d'un *hrakkar*, le lion blanc de la mer Dothrak. L'oripeau était trop grand pour elle et exhalait une odeur de moisi, mais il donnait à Daenerys l'impression d'avoir encore auprès d'elle son soleil et ses étoiles.

Ver Gris apparut le premier au sommet des marches, une torche à la main. Son casque de bronze était surmonté de trois pointes. Derrière lui venaient quatre de ses Immaculés, portant le mort sur leurs épaules. Sur leurs casques se dressait une seule pointe, et leurs visages trahissaient si peu d'expression qu'ils auraient tout aussi bien pu être coulés dans le même métal. Ils étendirent le cadavre aux pieds de Daenerys. Ser Barristan retira le linceul taché de sang. Ver Gris abaissa la torche, pour qu'elle puisse voir.

Le mort avait un visage lisse et glabre, bien que ses joues eussent été tranchées d'une oreille à l'autre. Il avait été un homme de haute stature, aux yeux bleus, au visage avenant. *Un enfant de Lys ou de l'Antique Volantis, capturé sur un navire par des corsaires et vendu comme esclave à Astapor la rouge.* Bien qu'il eût les yeux ouverts, c'étaient ses blessures qui pleuraient. Il en portait plus qu'elle n'en pouvait compter.

« Votre Grâce, annonça ser Barristan, il y avait une harpie dessinée sur les briques de la ruelle où on l'a retrouvé... »

— ... tracée avec du sang. » Daenerys connaissait désormais la procédure. Les Fils de la Harpie pratiquaient leur boucherie la nuit et laissaient leur marque au-dessus de chacun de leurs crimes. « Ver Gris, pourquoi cet homme était-il seul ? N'avait-il pas de partenaire ? » Sur son ordre, quand les Immaculés empruntaient de nuit les rues de Meereen, ils allaient toujours par paires.

— Ma reine, répondit le capitaine, votre dévoué Bouclier Loyal n'était pas de service, la nuit dernière. Il s'était rendu en... en un certain lieu... pour boire et trouver quelque compagnie.

— Un certain lieu ? Que veux-tu dire ?

— Une maison de plaisir, Votre Grâce. »

Un bordel. La moitié de ses affranchis venaient de Yunkai, où les Judicieux étaient réputés pour former des esclaves pour le lit. *La méthode des sept soupirs.* Les bordels s'étaient propagés à travers tout Meereen comme des champignons. *Ils ne connaissent rien d'autre. Il faut bien qu'ils survivent.* La nourriture coûtait chaque jour davantage, tandis que le prix de la chair baissait. Dans les quartiers les plus pauvres séparant les pyramides à degrés de la noblesse esclavagiste de Meereen, existaient

des bordels se vantant de satisfaire tous les goûts érotiques concevables, elle le savait. *Et pourtant...* « Qu'est-ce qu'un eunuque peut espérer trouver dans un bordel ?

— Même ceux qui sont dépourvus de parties viriles ont pu garder un cœur d'homme, Votre Grâce, répondit Ver Gris. Votre humble serviteur a entendu raconter que votre dévoué Bouclier Loyal donnait parfois de l'argent aux femmes des bordels pour qu'elles couchent avec lui et le serrent dans leurs bras. »

Le sang du dragon ne pleure pas. « Bouclier Loyal, répéta-t-elle, les yeux secs. Était-ce là son nom ?

— N'en déplaît à Votre Grâce.

— C'est un beau nom. » Leurs Bontés d'Astapor n'autorisaient même pas leurs soldats esclaves à porter un nom. Certains de ses Immaculés avaient repris le nom de leur naissance après qu'elle les eut libérés ; d'autres s'en étaient choisis un nouveau. « Sait-on combien d'assaillants se sont abattus sur Bouclier Loyal ?

— Votre serviteur l'ignore. Beaucoup.

— Six ou plus, indiqua ser Barristan. D'après l'aspect des blessures, ils l'ont assailli de tous côtés. On l'a retrouvé avec un fourreau vide. Il se peut qu'il ait blessé plusieurs de ses agresseurs. »

Elle prononça une prière silencieuse pour que, quelque part, un des Fils de la Harpie soit à l'heure actuelle en train d'agoniser, en se tenant le ventre et en se tordant de douleur. « Pourquoi lui ont-ils tranché les joues de cette façon ?

— Gracieuse reine, expliqua Ver Gris, ses assassins avaient enfoncé les organes génitaux d'un bouc dans la gorge de votre dévoué Bouclier Loyal. Votre humble serviteur les a retirés avant de l'apporter ici. »

Ils ne pouvaient pas le forcer à avaler ses propres organes génitaux. Les Astaporis ne lui ont laissé ni tige ni racine. « Les Fils s'enhardissent », observa Daenerys. Jusqu'ici, ils avaient borné leurs attaques à des affranchis désarmés, les frappant dans la rue ou s'introduisant chez eux sous le couvert des ténèbres afin de les assassiner dans leur lit. « C'est le premier de mes soldats qu'ils tuent.

— Le premier, la mit en garde ser Barristan, mais pas le dernier. »

Je suis toujours en guerre, comprit Daenerys, mais à présent, je combats des ombres. Elle avait espéré un répit dans les tueries, du temps pour édifier et se rétablir.

Se débarrassant de sa peau de lion avec un mouvement d'épaules, elle s'agenouilla auprès du cadavre et lui referma les paupières, ignorant le hoquet de Jhiqui. « Bouclier Loyal ne sera pas oublié. Faites-le laver, parez-le pour la bataille, et ensevelissez-le avec son casque, son bouclier et ses lances.

— Il sera fait selon les désirs de Votre Grâce, assura Ver Gris.

— Envoyez des hommes au Temple des Grâces et demandez si quiconque est venu consulter les Grâces Bleues pour une blessure d'épée. Et répandez la nouvelle que nous paierons en bon or le braquemart de Bouclier Loyal. Renseignez-vous sur les bouchers et les chevriers, et voyez qui a castré des boucs, récemment. » Peut-être un berger avouerait-il. « Désormais, aucun de mes hommes ne doit se déplacer seul la nuit.

— Vos humbles serviteurs obéiront. »

Daenerys repoussa ses cheveux en arrière. « Retrouvez-moi ces pleutres. Débusquez-les, afin que je puisse enseigner aux Fils de la Harpie ce qu'il en coûte d'éveiller le dragon. »

Ver Gris la salua. Ses Immaculés refermèrent le suaire, soulevèrent le mort sur leurs épaules et l'emportèrent hors de la salle. Ser Barristan Selmy demeura en arrière. Il avait les cheveux blancs et des pattes d'oie au coin de ses yeux bleu pâle. Cependant, son dos restait droit et les années ne lui avaient pas dérobé son habileté aux armes. « Votre Grâce, dit-il, je crains que vos eunuques soient peu aptes aux tâches que vous leur confiez. »

Daenerys s'installa sur un banc et s'enveloppa de nouveau les épaules dans sa peau de lion. « Les Immaculés sont mes meilleurs guerriers.

— Des soldats, pas des guerriers, n'en déplaît à Votre Grâce. On les a créés pour le champ de bataille, pour se tenir épaule contre épaule derrière leurs boucliers, leurs lances brandies devant eux. Leur formation leur apprend à obéir, sans crainte, à la perfection, sans réfléchir ni hésiter... et non pas à démêler des secrets et à poser des questions.

— Des chevaliers me serviraient-ils mieux ? » Selmy formait pour elle des chevaliers, en enseignant aux fils d'esclaves à combattre avec la lance et l'épée à la mode ouestrienne... Mais à quoi bon des lances, contre des lâches qui tuaient dans l'ombre ?

« Pas en ce domaine, reconnut le vieil homme. Et Votre Grâce n'a point de chevalier, hormis moi. Il faudra des années avant que les jeunes ne soient prêts.

— Alors qui, sinon des Immaculés ? Les Dothrakis seraient encore pires. » Les Dothrakis combattaient à cheval. Des cavaliers étaient plus utiles en terrain découvert, plaines ou collines, que dans les rues et ruelles étroites de la cité. Au-delà des murailles en briques multicolores de Meereen, Daenerys exerçait au mieux une emprise ténue. Des milliers d’esclaves continuaient à s’échiner dans les collines sur de vastes propriétés, à cultiver le blé et les olives, garder des moutons et des chèvres, et extraire des mines le sel et le cuivre. Les entrepôts de Meereen renfermaient d’amples provisions de grain, d’huile, d’olives, de fruits séchés et de viande salée, mais les réserves diminuaient. Aussi avait-elle dépêché son petit *khalasar* afin de mater l’arrière-pays, sous le commandement de ses trois Sang-coueurs, tandis que Brun Ben Prünh menait ses Puînés au sud, en protection contre les incursions yunkaïïes.

C’était à Daario Naharis qu’elle avait confié la plus cruciale de toutes les missions, Daario à la langue agile, avec sa dent en or et sa barbe en trident, au sourire canaille derrière des moustaches mauves. Au-delà des collines à l’est s’étendaient une chaîne de montagnes en grès érodé, le col du Khyzai et Lhazar. Si Daario parvenait à convaincre les Lhazaréens de rouvrir les routes commerciales terrestres, on pourrait faire venir à volonté du grain par le fleuve ou par-dessus les collines... Mais les Agnelets n’avaient aucune raison d’apprécier Meereen. « Quand les Corbeaux Tornade rentreront de Lhazar, peut-être pourrai-je les employer dans les rues, déclara Daenerys à ser Barristan, mais d’ici là, je ne dispose que des Immaculés. » Elle se leva. « Vous allez devoir m’excuser, ser. Les pétitionnaires seront bientôt à mes portes. Je me dois de revêtir mes longues oreilles et de redevenir leur reine. Convoquez Reznak et le Crâne-ras. Je les verrai quand je serai habillée.

— Aux ordres de Votre Grâce. » Selmy s’inclina.

La Grande Pyramide se haussait de huit cents pieds dans le ciel, de son immense base carrée jusqu’à la pointe élevée où la reine avait ses appartements privés, environnés de verdure et de bassins parfumés. Tandis que se levait sur la cité une aube bleue et fraîche, Daenerys s’avança sur la terrasse. À l’ouest, le soleil embrasait les dômes dorés du Temple des Grâces, et gravait des ombres profondes derrière les pyramides à degrés des puissants. *Dans certains de ces bâtiments, les Fils de la Harpie trament en ce moment même de nouveaux meurtres, et je suis impuissante à les arrêter.*

Viserion capta son trouble. Le dragon blanc était lové autour d'un poirier, sa tête posée sur sa queue. Au passage de Daenerys, ses yeux s'ouvrirent, deux flaves d'or fondu. Ses cornes aussi étaient d'or, ainsi que les écailles qui couraient sur son dos de la tête à la queue. « Tu es un flemmard », lui dit-elle en le gratant sous la mâchoire. Il avait les écailles brûlantes au toucher, comme une armure trop longtemps exposée au soleil. *Les dragons sont le feu incarné.* Elle avait lu cela dans un des ouvrages offerts par ser Jorah en cadeau de noces. « Tu devrais chasser avec tes frères. Est-ce que vous vous êtes encore battus, Drogon et toi ? » Ses dragons devenaient sauvages, ces temps-ci. Rhaegal avait claqué des mâchoires devant Irri, et Viserion avait mis le feu au *tokar* de Reznak, lors de la dernière visite du sénéchal. *Je les ai trop laissés livrés à eux-mêmes, mais où puis-je trouver le temps de m'occuper d'eux ?*

La queue de Viserion fouetta l'air de côté, frappant le tronc de l'arbre si fort qu'une poire dégringola pour atterrir aux pieds de Daenerys. Ses ailes se déployèrent et, mi-vol, mi-bond, il gagna le parapet. *Il grandit*, songea-t-elle alors qu'il s'élançait dans le ciel. *Tous les trois grandissent. Bientôt, ils seront assez vastes pour supporter mon poids.* Alors, elle volerait comme avait volé Aegon le Conquérant, de plus en plus haut, jusqu'à tant rétrécir Meereen que Daenerys pourrait l'oblitérer de son pouce.

Elle suivit des yeux Viserion qui montait en cercles croissants jusqu'à ce qu'il se perde au regard, au-delà des flots limoneux de la Skahazadhan. Alors seulement Daenerys réintégra la pyramide, où Irri et Jhiqui attendaient pour brosser et démêler ses cheveux et lui faire endosser une tenue digne de la reine de Meereen, un *tokar* hiscari.

Ce vêtement était une affaire malcommode, un pan de tissu long, lâche et informe qu'on devait lui enrouler autour des hanches, sous un bras et par-dessus une épaule, ses franges pendantes soigneusement étagées et présentées. Pas assez serré, il risquait de tomber ; trop, il embarrassait, comprimait et faisait trébucher. Même convenablement ajusté, le *tokar* exigeait de son porteur qu'il le maintînt en place de la main gauche. Marcher en *tokar* requérait d'avancer à petits pas précieux, en parfait équilibre, de crainte de se prendre les pieds dans les lourdes franges de sa traîne. Ce n'était pas un vêtement conçu pour un ouvrier, quel qu'il fût. Le *tokar* était une tenue de maître, un signe de richesse et de puissance.

Daenerys avait voulu bannir le *tokar* lorsqu'elle avait pris Meereen, mais ses conseillers l'en avaient dissuadée. « La Mère des Dragons doit revêtir le *tokar*, sous peine de s'attirer une haine éternelle », l'avait mise en garde la Grâce Verte, Galazza Galare. « Sous les laines de Westeros ou une parure de dentelle myrienne, Votre Radieuse Majesté restera à jamais une étrangère parmi nous, une immigrée monstrueuse, une conquérante barbare. La reine de Meereen se doit d'être une dame de la Ghis ancienne. » Brun Ben Prünh, capitaine des Puînés, avait usé d'une formule plus succincte. « Quand on veut être roi des lapins, vaut mieux s' coller une paire de grandes oreilles. »

Les grandes oreilles qu'elle choisit ce jour-là étaient tissées de lin blanc transparent, avec une frange de glands dorés. Avec l'aide de Jhiqui, elle enroula correctement le *tokar* autour d'elle à la troisième tentative. Irri alla chercher sa couronne, ouvragée à l'effigie du dragon à trois têtes de sa maison. Il présentait des anneaux d'or, des ailes d'argent, trois têtes d'ivoire, d'onyx et de jade. Avant la fin de la journée, le cou et les épaules de Daenerys se contracteraient douloureusement sous son poids. *On ne doit pas porter la couronne sans peine.* Un de ses royaux ancêtres avait déclaré cela, un jour. *Un Aegon, mais lequel ?* Cinq d'entre eux avaient régné sur les Sept Couronnes de Westeros. Il y en aurait eu un sixième, si les chiens de l'Usurpateur n'avaient pas assassiné le fils de son frère alors qu'il était encore à la mamelle. *S'il avait vécu, j'aurais pu l'épouser. Aegon aurait été plus proche de mon âge que Viserys.* Daenerys venait à peine d'être conçue lorsque Aegon et sa sœur avaient été assassinés. Leur père, son frère Rhaegar, avait péri encore plus tôt, tué sur le Trident par l'Usurpateur. Son frère Viserys était mort en hurlant à Vaes Dothrak, coiffé d'une couronne d'or fondu. *Moi aussi, ils me tueront, si je les laisse faire. Les poignards qui ont transpercé mon Bouclier Loyal me visaient.*

Elle n'avait pas oublié les enfants esclaves que les Grands Maîtres avaient cloués le long de la route de Yunkaï. Il y en avait eu cent soixante-trois, un enfant tous les milles, cloués aux poteaux milliaires, un bras tendu pour lui indiquer le chemin. Après la chute de Meereen, Daenerys avait fait clouer un nombre identique de Grands Maîtres. Des nuées de mouches avaient présidé à leur lente agonie, et la puanteur avait longtemps subsisté sur la plaza. Pourtant, certains jours, elle craignait de n'être point allée assez loin. Sournois, entêtés, ces

Meereeniens lui résistaient à chaque pas. Oh, certes, ils avaient affranchi leurs esclaves... Mais pour aussitôt les engager de nouveau comme serviteurs, pour de si piètres salaires que la plupart avaient à peine les moyens de manger. Ceux qui étaient trop vieux ou trop jeunes pour avoir une utilité avaient été jetés à la rue, en même temps que les infirmes et les estropiés. Et les Grands Maîtres continuaient de se réunir au sommet de leurs pyramides altières pour se lamenter sur la reine dragon qui avait empli leur noble cité de hordes de mendiants crasseux, de voleurs et de traînées.

Pour régner sur Meereen, je dois gagner à moi les Meereeniens, malgré tout le mépris qu'ils m'inspirent. « Je suis prête », annonça-t-elle à Irri.

Reznak et Skahaz attendaient au sommet de l'escalier de marbre. « Grande reine, déclara Reznak mo Reznak, vous êtes si radieuse en ce jour que j'appréhende de poser les yeux sur vous. » Le sénéchal arborait un *tokar* de soie bordeaux avec une frange dorée. Petit homme moite, il embaumait comme au sortir d'un bain de parfums et parlait une forme abâtardie de haut valyrien, très corrompue et assaisonnée d'un lourd grommellement ghiscari.

« Vous êtes aimable de le dire, répondit Daenerys dans la même langue.

— Ma reine », gronda Skahaz mo Kandaq, à la tête rasée. Les Ghiscaris avaient des chevelures denses et crépues ; longtemps la mode avait voulu que les hommes des Cités de l'esclavage les arrangent en cornes, en pointes et en ailes. En se rasant, Skahaz avait tourné le dos à la vieille Meereen pour accepter la nouvelle, et ses pareils avaient agi de même, en suivant son exemple. D'autres avaient emboîté le pas, mais étaient-ils inspirés par la crainte, la mode ou l'ambition ? Daenerys n'aurait su le dire. Des crânes-ras, on les nommait. Skahaz était *le* Crâne-ras... et le plus ignoble des traîtres, aux yeux des Fils de la Harpie et de leur engeance. « On nous a appris, pour l'eunuque.

— Il s'appelait Bouclier Loyal.

— D'autres périront, à moins que les assassins ne soient punis. » Même avec sa tête lisse, Skahaz avait un visage odieux – une arcade sourcilière proéminente, de petits yeux avec de lourdes poches au-dessous, un gros nez assombri de points noirs, une peau grasse qui paraissait plus jaune que l'ambre habituel des Ghiscaris. C'était un visage grossier, brutal et

furieux. Elle formait des vœux pour qu'il soit également honnête.

« Comment pourrais-je les punir alors que j'ignore leur identité ? lui demanda Daenerys. Dites-le-moi, hardi Skahaz.

— Vous ne manquez point d'ennemis, Votre Grâce. Vous pouvez contempler leurs pyramides depuis votre terrasse. Les Zhak, les Hazkar, les Ghazîn, les Merreq, les Loraq, toutes les vieilles familles esclavagistes. Les Pahl. Les Pahl, tout particulièrement. Une maison de femmes, désormais. Vieilles, aigries, sanguinaires. Les femmes n'oublient pas. Elles ne pardonnent pas. »

Non, songea Daenerys, et les chiens de l'Usurpateur l'appren-dront, quand je reviendrai à Westeros. Il était vrai qu'il y avait du sang entre elle et la maison de Pahl. Oznak zo Pahl avait été tué par Belwas le Fort en combat singulier. Son père, commandant de la garde de Meereen, avait péri en défendant les portes quand la Bite à Joso les avait pulvérisées. Trois oncles figuraient parmi les cent soixante-trois de la place. « Combien d'or avon-nous offert pour toute information sur les Fils de la Harpie ? demanda Daenerys.

— Cent honneurs, s'il plaît à Votre Radieuse Majesté.

— Mille nous plairaient davantage. Faites-le.

— Votre Grâce ne m'a pas demandé conseil, intervint Skahaz Crâne-ras, mais je dis que le sang doit payer le sang. Prenez un homme dans chacune des familles que j'ai nommées et tuez-le. La prochaine fois que l'un des vôtres sera abattu, prenez-en deux dans chaque grande maison, et tuez-les tous les deux. Il n'y aura pas de troisième meurtre. »

Reznak émit un couinement de détresse. « Noooooon... Douce reine, tant de sauvagerie abattrait sur vous l'ire des dieux. Nous découvrirons les meurtriers, je vous le promets, et lorsque nous le ferons, ils se révéleront être de la racaille de vile extraction, vous verrez. »

Le sénéchal était aussi chauve que Skahaz, bien qu'en son cas, la responsabilité en incombât aux dieux. « Si un cheveu avait l'impertinence d'apparaître, mon barbier se tient prêt, rasoir en main », avait-il assuré à la reine quand elle l'avait élevé à sa station actuelle. Par moments, Daenerys se demandait s'il ne vaudrait pas mieux réserver ce rasoir à la gorge de Reznak. L'homme était utile, mais elle l'aimait peu et se fiait à lui moins encore. Les Nonmourants de Qarth lui avaient prédit qu'on la trahirait trois fois. Mirri Maz Duur avait été la première, ser

Jorah le second. Reznak serait-il le troisième ? Le Crâne-ras ? Daario ? *Ou s'agira-t-il d'une personne que je n'aurais jamais soupçonnée, ser Barristan ou Ver Gris, ou Missandei ?*

« Skahaz, dit-elle au Crâne-ras. Je te remercie de ton conseil. Reznak, vois ce que pourront accomplir mille honneurs. » Agrippant son *tokar*, Daenerys les dépassa pour descendre le large escalier de marbre. Elle avançait d'un pas à la fois, de crainte de se prendre les pieds dans la frange et de dégringoler, tête la première, au milieu de sa cour.

Missandei l'annonça. La petite scribe avait une voix douce et forte. « Que tous s'agenouillent devant Daenerys Typhon-Née, l'Imbrûlée, Reine de Meereen, Reine des Andals, des Rhoynars et des Premiers Hommes, *Khaleesi* de la Grande Mer d'Herbe, Briseuse des fers et Mère des Dragons. »

La salle s'était remplie. Des Immaculés se tenaient dos aux colonnes, boucliers et lances en main, les pointes de leurs casques dressées comme une rangée de poignards. Les Meereeniens s'étaient réunis sous les fenêtres à l'est. Ses affranchis maintenaient une distance nette avec leurs anciens maîtres. *Tant qu'ils ne seront pas rassemblés, Meereen ne connaîtra pas la paix.* « Levez-vous. » Daenerys prit place sur son banc. La salle se leva. *Voilà au moins une chose qu'ils accomplissent ensemble.*

Reznak mo Reznak avait une liste. La coutume exigeait que la reine commence par l'émissaire astapori, un ancien esclave du nom de lord Ghael, sans que personne sache de quoi il était seigneur.

Lord Ghael avait une bouche garnie de chicots bruns et gâtés et un visage jaune et pointu de belette. Il avait également un présent. « Cleon le Grand envoie ces pantoufles en gage de son amour à Daenerys Typhon-Née, Mère des Dragons. »

Irri chaussa des pantoufles les pieds de Daenerys. Elles étaient en cuir doré, décorées de perles d'eau douce vertes. *Le Roi Boucher se figure-t-il qu'une jolie paire de sandales lui gagnera ma main ?* « Le roi Cleon est fort généreux. Vous pouvez le remercier de son charmant présent. » *Charmant, mais taillé pour une enfant.* Bien que Daenerys eût les pieds petits, les pantoufles pointues lui écrasaient les orteils en les comprimant.

« Le Grand Cleon aura plaisir à savoir qu'elles vous ont plu, déclara lord Ghael. Sa Magnificence me prie de dire qu'il se tient prêt à défendre la Mère des Dragons contre tous ses ennemis. »

S'il suggère que j'épouse le roi Cleon, je lui jette une sandale à la tête, songea Daenerys, mais pour une fois l'émissaire astapori n'évoqua pas un mariage royal. Il poursuivit : « L'heure est venue pour Astapor et Meereen de mettre un terme au règne féroce des Judicieux de Yunkaiï, ennemis jurés de tous ceux qui vivent libres. Le Grand Cleon me prie de vous apprendre que lui et ses nouveaux Immaculés se mettront bientôt en route. »

Ses nouveaux Immaculés sont une plaisanterie morbide. « Le roi Cleon serait sage de veiller sur ses propres jardins et de laisser les Yunkaiïis s'occuper des leurs. » Non que Daenerys éprouvât beaucoup d'affection pour Yunkaiï. Elle commençait à regretter de ne pas avoir pris la Cité Jaune après avoir défait son armée sur le champ de bataille. Les Judicieux avaient rétabli l'esclavage dès qu'elle avait levé le camp et s'occupaient à percevoir les impôts, engager des épées-louées et conclure des alliances contre elle.

Cleon qui se disait Grand ne valait guère mieux, toutefois. Le Roi Boucher avait restauré l'esclavage en Astapor, avec pour seule différence le fait que les anciens esclaves régnaient désormais en maîtres et les anciens maîtres vivaient en nouveaux esclaves.

« Je ne suis qu'une jeune fille et je connais peu de chose à la conduite de la guerre, dit-elle à lord Ghael, mais nous avons entendu dire que la famine régnait à Astapor. Que le roi Cleon nourrisse son peuple avant de les mener à la bataille. » Elle fit un geste pour lui donner congé. Ghael se retira.

« Votre Magnificence, suggéra Reznak mo Reznak, voulez-vous entendre le noble Hizdahr zo Loraq ? »

Encore ? Daenerys acquiesça et Hizdahr s'avança : un homme grand, très mince, à la peau d'ambre sans défaut. Il s'inclina à l'endroit précis où Bouclier Loyal avait reposé mort peu de temps auparavant. *J'ai besoin de cet homme,* se rappela Daenerys. Hizdahr était un riche marchand avec de nombreux amis à Meereen, et davantage encore de l'autre côté des mers. Il avait visité Volantis, Lys et Qarth, avait de la parentèle à Tolos et Elyria, et l'on disait même qu'il exerçait quelque influence à la Nouvelle-Ghis, où les Yunkaiïis essayaient d'exciter de l'animosité contre Daenerys et son règne.

Et il était riche. Fameusement et fabuleusement riche...

Et destiné à le devenir plus encore, si j'accède à sa requête. Lorsque Daenerys avait fermé les arènes de combat de la cité,

leur valeur s'était effondrée. Hizdahr zo Loraq avait alors saisi des deux mains toutes les parts disponibles ; désormais, il était propriétaire de la majorité des arènes de Meereen.

Le noble arborait des ailes de cheveux crépus rouge et noir qui jaillissaient de ses tempes. Elles donnaient l'impression que sa tête allait prendre son envol. Son visage allongé était rendu plus long encore par une barbe emprisonnée dans des anneaux d'or. Son *tokar* mauve se frangeait d'améthystes et de perles. « Votre Radieuse Majesté connaît sûrement la raison de ma présence ici.

— Assurément, ce doit être que vous n'avez d'autre but que de me harceler. Combien de fois vous ai-je déjà dit non ?

— Cinq fois, Votre Magnificence.

— En voilà désormais six. Je refuse de rouvrir les arènes de combat.

— Si Votre Majesté voulait écouter mes arguments...

— Je l'ai fait. Cinq fois. M'en apportez-vous de nouveaux ?

— Les anciens, reconnut Hizdahr, mais formulés sous de nouveaux aspects. Des mots charmants et courtois, plus propres à émouvoir une reine.

— C'est votre cause qui ne me convainc point, et non votre courtoisie. J'ai si souvent entendu vos raisons que je pourrais moi-même plaider votre cause. Puis-je ? » Daenerys se pencha en avant. « Les arènes de combat font partie de Meereen depuis la fondation de la cité. Les combats ont une nature profondément religieuse, un sacrifice de sang aux dieux de Ghis. *L'art de la mort* de Ghis ne se borne pas à une simple boucherie mais constitue une démonstration de courage, d'habileté et de force particulièrement agréable à vos dieux. Les combattants victorieux sont choyés et acclamés, et les morts honorés, leur souvenir perpétué. En rouvrant les arènes, je démontrerai au peuple de Meereen que je respecte ses us et coutumes. La réputation des arènes s'étend loin de par le monde. Elles attirent du commerce à Meereen et emplissent les coffres de la ville avec de l'argent venu de l'autre bout de la terre. Tous les hommes ont du goût pour le sang, un goût que les arènes aident à étancher. De cette façon, elles contribuent à maintenir la paix à Meereen. Pour les criminels condamnés à périr sur le sable, les arènes représentent un jugement par le combat, la dernière chance pour un homme de prouver son innocence. » Elle se redressa, avec un mouvement de la tête. « Voilà. Qu'en dites-vous ?

— Votre Radieuse Majesté a plaidé ma cause bien mieux que je n'aurais espéré le faire moi-même. Je vois que votre éloquence n'a d'égale que votre beauté. Je suis pleinement convaincu. »

Elle ne put se retenir de rire. « Hélas, pas moi.

— Votre Magnificence, lui chuchota Reznak mo Reznak à l'oreille, il est de coutume pour la cité de prélever une dîme sur tous les profits des arènes de combat, après déduction des frais. On pourrait employer ces sommes à bien des nobles usages.

— On le pourrait... Mais si nous *devions* rouvrir les arènes, nous percevrions notre dîme *avant* déduction des frais. Je ne suis qu'une jeune fille, et je m'y connais fort peu sur de tels sujets, mais j'ai vécu assez longtemps chez Xaro Xhoan Daxos pour avoir retenu cela. Hizdahr, si vous pouviez déployer des armées comme vous le faites de vos arguments, vous seriez capable de conquérir le monde... Mais ma réponse reste *non*. Pour la sixième fois.

— La reine a parlé. » Il s'inclina de nouveau, aussi profondément qu'auparavant. Ses perles et ses améthystes cliquetèrent doucement contre le sol de marbre. Un homme fort souple, cet Hizdahr zo Loraq.

Il pourrait avoir du charme, sans cette coiffure ridicule. Reznak et la Grâce Verte pressaient Daenerys de prendre un noble meereenien pour époux, afin de réconcilier la cité avec son autorité. Hizdahr zo Loraq pourrait mériter une étude attentive. *Plutôt lui que Skahaz.* Le Crâne-ras avait offert de répudier sa femme pour elle, mais cette idée donnait des frissons à Daenerys. Hizdahr au moins savait sourire.

« Votre Magnificence, annonça Reznak en consultant sa liste, le noble Grazdan zo Galare souhaiterait s'adresser à vous. Voulez-vous l'écouter ?

— J'y aurais plaisir », répondit Daenerys en admirant les reflets de l'or et le lustre des perles vertes sur les sandales de Cleon tout en s'efforçant d'ignorer le pincement de ses orteils. Grazdan, l'avait-on prévenue, était un cousin de la Grâce Verte, dont elle avait trouvé le soutien inestimable. La prêtresse s'exprimait en faveur de la paix, de l'acceptation et du respect d'une autorité légitime. *Je peux accorder à son cousin de l'écouter avec respect, quoi qu'il puisse désirer.*

Ce qu'il désirait se révéla être de l'or. Daenerys avait refusé de dédommager aucun des Grands Maîtres pour la valeur de leurs esclaves, mais les Meereeniens ne cessaient de deviser de

nouvelles méthodes pour lui soutirer de l'argent. Le noble Grazdan avait naguère possédé comme esclave une excellente tisserande, apparemment. On prisait fort les fruits de son ouvrage, tant à Meereen, qu'à la Nouvelle-Ghis, à Astapor et à Qarth. Quand cette femme était devenue vieille, Grazdan avait acheté une demi-douzaine de jeunes filles et ordonné à l'aïeule de leur enseigner les arcanes de son art. Depuis lors, la vieille était morte. Les jeunes filles, affranchies, avaient ouvert un atelier sur le port, près de la digue pour vendre leurs tissages. Grazdan zo Galare demandait à ce qu'on lui accorde une portion de leurs gains. « Elles me doivent leur talent, insista-t-il. Je les ai ramassées sur le billot des enchères pour les donner au métier à tisser. »

Daenerys écouta en silence, le visage immobile. Quand il eut terminé, elle s'enquit : « Comment se nommait la vieille tisserande ?

— L'esclave ? « C'était... Elza, je crois bien. Ou Ella. Voilà six ans qu'elle est morte. J'ai possédé tant d'esclaves, Votre Grâce.

— Disons Elza. Voici notre jugement. Des jeunes femmes, tu ne recevras rien. C'est Elza qui leur a enseigné le tissage, pas toi. De toi, les jeunes filles recevront un nouveau métier à tisser, le plus beau qui se puisse acheter. Cela, c'est pour avoir oublié le nom de la vieille femme. »

Reznak aurait ensuite appelé un autre *tokar*, mais Daenerys insista pour qu'il fasse venir un affranchi. Dès lors, elle alterna entre anciens maîtres et anciens esclaves. Tant et plus d'affaires présentées à elle portaient sur des réparations. Après sa chute, Meereen avait été sauvagement mise à sac. Les pyramides à degrés des puissants avaient été préservées des pires ravages, mais les plus humbles quartiers de la cité avaient été livrés à une orgie de pillage et de meurtre, quand les esclaves s'étaient soulevés et que les hordes affamées qui avaient suivi Daenerys depuis Yunkaï et Astapor avaient déferlé par les portes défoncées. Ses Immaculés avaient fini par rétablir l'ordre, mais le sac avait laissé dans son sillage une épidémie de problèmes. Et donc, ils venaient voir la reine.

Une riche femme se présenta, dont le mari et les enfants avaient péri en défendant les remparts de la cité. Durant le sac, elle avait fui avec son frère, effrayée. À son retour, elle avait retrouvé sa maison convertie en bordel. Les filles se pavanaient

sous ses bijoux et ses vêtements. Elle voulait récupérer ses bijoux et sa demeure. « Qu'elles gardent les vêtements », concédait-elle. Daenerys lui accorda les premiers, mais jugea que la seconde avait été perdue quand elle l'avait abandonnée.

Un ancien esclave se présenta, pour accuser certain noble des Zhak. L'homme avait récemment pris pour femme une affranchie qui avait été chaufferette du noble avant la chute de la cité. Le noble l'avait dépucelée, avait usé d'elle pour son plaisir et l'avait engrossée. Son nouvel époux demandait la castration du noble pour le crime de viol, et exigeait également une bourse d'or, afin de le dédommager d'élever le bâtard du noble comme son propre fils. Daenerys lui accorda l'or, mais pas la castration. « Lorsqu'il couchait avec elle, ta femme lui appartenait, pour qu'il en use à sa guise. Selon la loi, il n'y a pas eu viol. » La décision de Daenerys déplut à l'homme, elle le vit bien, mais si elle castrait tous les hommes qui avaient un jour forcé une esclave de couche, elle régnerait bientôt sur une cité d'eunuques.

Un jeune garçon se présenta, plus jeune que Daenerys, menu et balafre, vêtu d'un *tokar* gris délavé traînant une frange d'argent. Sa voix se brisa quand il raconta comment deux des esclaves de la maison de son père s'étaient révoltés la nuit où les portes avaient été enfoncées. L'un d'eux avait tué son père, l'autre son frère aîné. Les deux avaient violé sa mère avant de la tuer à son tour. Le jeune homme s'en était tiré sans rien d'autre que la cicatrice sur son visage, mais un des assassins occupait toujours la demeure de son père et l'autre s'était engagé dans les soldats de la reine, pour devenir un des Hommes de la Mère. Il exigeait que tous deux soient pendus.

Je suis reine d'une cité bâtie sur la poussière et la mort. Daenerys n'avait d'autre choix que de lui refuser. Elle avait décrété une amnistie générale pour tous les crimes commis durant le sac. Et elle ne voulait pas non plus punir des esclaves pour s'être soulevés contre leurs maîtres.

Lorsqu'elle le lui annonça, le garçon se rua sur elle, mais ses pieds se prirent dans son *tokar* et il vint s'étaler de tout son long sur le marbre mauve. Belwas le Fort fut dans l'instant sur lui. L'énorme eunuque brun le souleva brutalement d'une main et le secoua, comme un dogue le fait d'un rat. « Il suffit, Belwas, lança Daenerys. Lâche-le. » Au garçon, elle déclara : « Chéris ce *tokar*, car il t'a sauvé la vie. Tu n'es qu'un enfant, aussi oublions-nous ce qui s'est passé ici. Tu devrais en faire autant. »

Mais en s'en allant, le garçon jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et, en voyant son regard, Daenerys comprit : *La Harpie a gagné un autre fils.*

Quand midi arriva, Daenerys commençait à sentir le poids de sa couronne sur sa tête et la dureté du banc sous ses fesses. Face à tant de gens qui attendaient son bon plaisir, elle ne s'interrompit pas pour manger. Mais elle expédia Jhiqui aux cuisines pour qu'elle en rapporte un plateau de pain plat, d'olives, de figes et de fromage. Elle grignota tout en écoutant, et but du vin coupé d'eau. Les figes étaient bonnes, les olives meilleures encore, mais le vin lui laissa en bouche un arrière-goût âpre et métallique. Les grappes de petits raisins jaune pâle de ces régions produisaient un cru de qualité nettement inférieure. *Nous n'aurons pas de marché, pour les vins.* D'ailleurs, les Grands Maîtres avaient incendié les meilleures vignes en même temps que les oliviers.

Dans l'après-midi, un sculpteur se présenta, pour proposer de remplacer la tête de la grande harpie de bronze sur la Plaza de la Purification par une nouvelle, coulée à l'image de Daenerys. Celle-ci refusa, avec toute la courtoisie dont elle fut capable. On avait pêché dans la Skahazadhan un brochet d'une taille sans précédent, et le pêcheur souhaitait en faire présent à la reine. Elle manifesta une admiration extravagante devant le poisson, récompensa le pêcheur par une bourse d'argent et envoya le brochet dans ses cuisines. Un dinandier lui avait confectionné une tenue d'anneaux polis à porter à la guerre. Elle l'accepta avec force remerciements ; la tenue était superbe à regarder, et tout ce cuivre doré devait miroiter joliment au soleil, mais si une véritable bataille menaçait, elle préférerait se parer d'acier. Même une jeune fille qui ne connaissait rien aux us et coutumes de la guerre savait *cela*.

Les sandales envoyées par le Roi Boucher devenaient trop inconfortables. Daenerys s'en débarrassa d'un coup de pied et resta assise, un pied replié sous elle et l'autre se balançant d'avant en arrière. Ce n'était pas une posture très royale, mais elle était lasse de se montrer royale. La couronne lui avait infligé une migraine et elle avait le postérieur tout ankylosé. « Ser Barristan, appela-t-elle, je sais quelle qualité est la plus nécessaire à un roi.

— Le courage, Votre Grâce ?

— Des fesses en fer, le taquina-t-elle. Je passe mon temps assise.

— Votre Grâce se charge de trop de choses. Vous devriez permettre à vos conseillers d'endosser une plus grande part de vos fardeaux.

— J'ai trop de conseillers et trop peu de coussins. » Daenerys se tourna vers Reznak. « Combien encore ?

— Vingt et trois, n'en déplaise à Votre Magnificence. Tous avec des revendications. » Le sénéchal consulta quelques papiers. « Un veau et trois chèvres. Le reste concernera des moutons ou des agneaux, à n'en pas douter.

— Vingt et trois. » Daenerys soupira. « Mes dragons ont pris un goût prodigieux pour le mouton depuis que nous avons commencé à payer les bergers pour leurs ravages. Est-ce que ces revendications ont été prouvées ?

— Certains ont apporté des os brûlés.

— Les hommes font du feu. Ils cuisent des moutons. Des os calcinés ne prouvent rien. Brun Ben prétend qu'il y a des loups rouges dans les collines à l'extérieur de la cité, et des chacals et des chiens sauvages. Devons-nous payer en bon argent chaque agneau qui s'égaré entre Yunkai et la Skahazadhan ?

— Non, Votre Magnificence. » Reznak s'inclina. « Dois-je chasser ces canailles, ou voulez-vous les faire fouetter ? »

Daenerys changea de position sur son banc. « Nul homme ne devrait craindre de venir me voir. » Certaines revendications étaient mensongères, elle n'en doutait pas, mais davantage étaient authentiques. Ses dragons avaient trop grossi pour se contenter de rats, de chats et de chiens. *Plus ils mangent, et plus ils grandiront*, l'avait mise en garde ser Barristan, *et plus ils grandiront, plus ils mangeront*. Drogon en particulier couvrait de vastes distances et pouvait aisément dévorer un mouton par jour. « Payez-leur la valeur de leurs bêtes, ordonna-t-elle à Reznak. Mais, dorénavant, les requérants devront se présenter au Temple des Grâces et prêter un serment sacré devant les dieux de Ghis.

— Il en sera ainsi. » Reznak se tourna vers les pétitionnaires. « Sa Magnificence la reine a consenti à dédommager chacun de vous pour les bêtes que vous avez perdues, leur annonça-t-il en ghiscari. Présentez-vous demain à mes commis et l'on vous paiera, en argent ou en troc, à votre convenance. »

La déclaration fut accueillie dans un silence morose. *On aurait cru les voir plus heureux que cela*, jugea Daenerys. *Ils ont ce pour quoi ils sont venus. N'y a-t-il jamais moyen de satisfaire ces gens ?*

Un homme s'attarda tandis que tous les autres sortaient à la file – un homme trapu au visage tanné, aux vêtements rudes. Ses cheveux formaient une calotte de crin raide, d'un rouge tirant sur le noir, coupée autour des oreilles, et dans une main il serrait un pauvre sac de jute. Il se tenait, tête basse, contemplant le sol de marbre comme s'il avait totalement oublié où il se trouvait. *Et que veut-il, celui-ci ?* s'étonna Daenerys.

« Que tous s'agenouillent devant Daenerys Typhon-Née, l'Imbrûlée, Reine de Meereen, Reine des Andals, des Rhoynars et des Premiers Hommes, *Khaleesi* de la Grande Mer d'Herbe, Briseuse des fers et Mère des Dragons », clama Missandei, de sa voix aiguë et douce.

Lorsque Daenerys se releva, son *tokar* commença à glisser. Elle le retint et le tira de nouveau en place. « Toi, avec le sac, lança-t-elle, tu souhaitais nous parler ? Approche. »

Quand il leva la tête, il avait des yeux rouges et meurtris comme des plaies ouvertes. Daenerys observa que ser Barristan se coulait plus près d'elle, une ombre blanche à son côté. L'homme avançait maladroitement, en traînant des pieds, un pas, puis un autre, en serrant son sac. *Est-il ivre, ou malade ?* se demanda-t-elle. Il avait de la terre sous ses ongles jaunes et cassés.

« Qu'y a-t-il ? s'enquit Daenerys. As-tu quelque grief à nous exposer, une requête ? Que désires-tu de nous ? »

La langue de l'homme passa nerveusement sur ses lèvres gercées et fendues. « Je... j'ai apporté... »

— Des os ? interrompit-elle avec impatience. Des os brûlés ? »

Il leva le sac pour en répandre le contenu sur le marbre.

Des os, en effet, des os rompus et noircis. Les plus longs avaient été brisés pour en manger la moelle.

« C'était l'noir, déclara l'homme avec le grommèlement ghis-cari. L'ombre ailée. L'est descendu du ciel et... et... »

Non. Daenerys frissonna. *Non, non, oh non.*

« Tu es sourd, imbécile ? demanda Reznak mo Reznak à l'homme. Tu n'as pas entendu ma proclamation ? Va voir mes commis demain, et l'on te paiera ton mouton. »

— Reznak, répliqua d'une voix grave ser Barristan, tenez votre langue et ouvrez les yeux. Ce ne sont pas des os de mouton. »

Non, pensa Daenerys, *ce sont des ossements d'enfant.*

JON

Le loup blanc filait à travers un bois noir, sous une falaise pâle, haute comme le ciel. La lune courait avec lui, glissant à travers un désordre de branches nues en hauteur, dans le ciel étoilé.

« Snow », murmura la lune. Le loup ne répondit rien. La neige crissait sous ses pattes. Le vent soupirait dans les arbres.

Au loin, il entendait ses frères de meute l'appeler, de congénère à congénère. Eux aussi chassaient. Une pluie sauvage s'abattait sur son frère noir tandis que celui-ci déchirait la chair d'une énorme chèvre ; elle lavait le sang de son flanc à l'endroit où la longue corne du ruminant l'avait labouré. En un autre lieu, sa petite sœur leva la tête pour chanter à la lune, et cent petits cousins gris interrompirent leur chasse pour chanter avec elle. Les collines, plus chaudes à l'endroit où ils se trouvaient, abondaient en nourriture. Maintes nuits, la meute de sa sœur s'était repue de la viande des moutons, vaches et chevaux, les proies des hommes, et parfois de la chair de l'homme lui-même.

« Snow », appela de nouveau la lune en ricanant. Le loup blanc trotta en suivant la piste des hommes sous la falaise de givre. Il avait le goût du sang sur sa langue, et le chant des cent cousins résonnait à ses oreilles. Jadis, ils avaient été six, cinq à gémir, aveugles, dans la neige autour de leur mère morte, à suçoter le lait froid à ses tétines durcies et glacées tandis qu'il s'écartait, tout seul. Il en restait quatre... et un dont le loup blanc ne percevait plus la trace.

« Snow », insista la lune.

Le loup blanc courut pour la fuir, galopant vers la grotte de nuit où s'était tapi le soleil, son souffle givrant en l'air. Par les nuits sans étoiles, la grande falaise était noire comme la pierre, des ténèbres qui dominaient de toute leur masse le vaste monde ; mais quand la lune paraissait, la falaise luisait, pâle et transie comme un fleuve gelé. Le loup pouvait porter une épaisse toison laineuse – quand le vent filait sur la glace, une fourrure n'aurait pu tenir le froid en respect. Sur l'autre versant, soufflait une bise plus rigoureuse encore, le loup le sentait. C'était là que se trouvait son frère, ce frère gris à l'odeur d'été.

« Snow. » Un glaçon se décrocha d'une branche. Le loup blanc se retourna et découvrit ses crocs. « *Snow !* » Sa fourrure se hérissa, tandis que la forêt se dissolvait autour de lui. « *Snow, Snow, Snow !* » Il entendit battre des ailes. Dans la pénombre un corbeau s'envola.

Il atterrit sur la poitrine de Jon Snow avec un choc et un raclement désordonné de serres. « *SNOW !* » lui hurla-t-il au visage.

« Je t'ai entendu. » La pénombre régnait dans la chambre, sa couche était dure. Une lumière grise suintait par les volets, promesse d'un nouveau jour triste et froid. « C'est ainsi que tu réveillais Mormont ? Dégage tes plumes de ma figure. » Jon parvint à extraire un bras de sous les couvertures pour repousser le corbeau. C'était un gros volatile, vieux, impudent et ébouriffé, totalement imperméable à la crainte. « *Snow*, criailla-t-il en battant des ailes jusqu'au montant du lit. *Snow, Snow.* » Jon referma le poing sur un oreiller et le lança, mais l'oiseau prit son essor. L'oreiller vint percuter le mur et éclata, répandant à l'envi son rembourrage, juste au moment où Edd-la-Douleur Tallett passait la tête par la porte. « Bien l'pardon, déclara-t-il en ignorant la tempête de plumes, y faut vous apporter un petit déjeuner, messire ?

— *Grain*, s'écria le corbeau. *Grain, grain.*

— Du corbeau rôti, suggéra Jon. Et une demi-pinte de bière. » Disposer d'un écuyer pour aller chercher les affaires et le servir continuait à lui paraître étrange ; il y avait peu de temps encore, c'était lui qui aurait apporté le petit déjeuner du lord Commandant Mormont.

« Trois grains et un corbeau rôti, lança Edd-la-Douleur. Fort bien, messire, sauf que Hobb, il a préparé des œufs à la coque, du boudin noir et de la compote de pommes et de pruneaux.

La compote de pommes et de pruneaux est un régal, hormis les pruneaux. Pour ma part, les pruneaux, j'en mange pas. Enfin, à part la fois où Hobb les a débités en p'tits bouts, avec des châtaignes et des carottes, et en a fourré une poule. Vous fiez jamais à un cuisot, messire. Ils vous farcissent de pruneaux quand z'y attendez le moins.

— Plus tard. » Le petit déjeuner pouvait attendre ; mais non Stannis. « Des problèmes aux enclos, la nuit dernière ?

— Pas depuis qu'avez fait surveiller les gardes, messire.

— Bien. » Un millier de sauvageons avaient été parqués au-delà du Mur, ceux que Stannis Baratheon avait capturés quand ses chevaliers avaient enfoncé l'ost disparate de Mance Rayder. Beaucoup de prisonniers étaient des femmes, et certains gardes les avaient exfiltrées en catimini pour réchauffer leur lit. Gens du roi ou de la reine, peu importait, apparemment ; quelques frères noirs s'étaient risqués au même exercice. Les hommes restaient des hommes, et il n'y avait pas d'autres femmes dans un rayon de mille lieues.

« Deux nouveaux sauvageons se sont présentés pour se rendre, continua Edd. Une mère avec une gamine cramponnée à ses robes. Elle avait un nourrisson, aussi, un garçon, tout emballé dans des fourrures, mais il était mort.

— *Mort* », répéta le corbeau. C'était un des mots préférés de l'oiseau. « *Mort, mort, mort.* »

Des membres du peuple libre venaient se livrer chaque nuit ou presque, de pauvres bougres affamés et à demi morts de froid qui avaient fui la bataille sous le Mur pour revenir en rampant quand ils avaient compris qu'il n'y avait aucun refuge où courir. « On a interrogé la mère ? » demanda Jon. Stannis Baratheon avait écrasé l'armée de Mance Rayder et capturé le Roi-d'au-delà-du-Mur... Mais les sauvageons couraient encore, le Chassieux, Tormund Fléau-d'Ogres et des milliers d'autres.

« Oui-da, messire, dit Edd, mais tout ce qu'elle sait, c'est qu'elle s'est carapatée durant la bataille pour se cacher ensuite dans les bois. Nous l'avons gavée de gruau et renvoyée dans les enclos, avant de brûler le bébé. »

Incinérer des enfants morts avait cessé de troubler Jon Snow ; les problèmes des vivants avaient précédence. *Deux rois pour éveiller le dragon. D'abord le père et puis le fils, ainsi périssent-ils tous deux rois.* Ces mots avaient été murmurés par l'un des hommes de la reine tandis que mestre Aemon nettoyait ses blessures. Jon avait tenté de les balayer : délires de fièvre. Aemon

s'était inscrit en faux. « Il y a de la puissance dans le sang d'un roi, l'avait mis en garde le vieux mestre, et de meilleurs hommes que Stannis ont commis bien pire. » *Le roi sait être dur et impitoyable, certes, mais un bébé encore au sein ? Seul un monstre livrerait aux flammes un enfanton vivant.*

Jon pissa dans le noir, remplissant son vase de nuit tandis que le corbeau du Vieil Ours maugréait des protestations. Les rêves de loup devenaient plus forts, et Jon se surprenait à en conserver le souvenir, même éveillé. *Fantôme sait que Vent Gris est mort.* Robb avait péri aux Jumeaux, trahi par des hommes qu'il croyait ses amis, et son loup avait trépassé avec lui. Bran et Rickon avaient été assassinés eux aussi, décapités sur l'ordre de Theon Greyjoy, jadis pupille du seigneur leur père... Mais si les rêves ne mentaient pas, leurs loups géants avaient survécu. À Reine-Couronne, l'un d'eux avait jailli des ténèbres pour sauver la vie de Jon. *Été, forcément. Il avait une toison grise, et Broussaille est noir.* Il se demanda si une part de ses frères défunts ne survivait pas à l'intérieur de leurs loups.

Il remplit sa cuvette avec la carafe d'eau placée près de son lit, se débarbouilla le visage et les mains, revêtit une nouvelle tenue de laine noire, laça un justaucorps de cuir noir et enfila une paire de bottes fatiguées. Le corbeau de Mormont observa avec de rusés yeux noirs, puis voleta jusqu'à la fenêtre. « Tu me prendrais pas pour ton serf ? » Quand Jon ouvrit la fenêtre avec ses épais carreaux losangés de verre jaune, la froideur du matin lui gifla le visage. Il inspira profondément pour chasser les toiles d'araignée de la nuit tandis que le corbeau s'éloignait à tire-d'aile. *Ce volatile est bien trop rusé.* Il avait tenu de longues années compagnie au Vieil Ours, mais cela ne l'avait pas empêché de picorer le visage de Mormont, à la mort de celui-ci.

À l'extérieur de sa chambre, une volée de marches descendait vers une pièce plus grande meublée d'une table en pin balafré et d'une douzaine de chaises en chêne et en cuir. Avec Stannis à la tour du Roi et la tour du lord Commandant réduite à une coquille délabrée, Jon avait établi ses quartiers dans les modestes appartements de Donal Noye, derrière l'armurerie. Avec le temps, sans doute aurait-il besoin d'un logis plus spacieux, mais pour l'heure celui-ci conviendrait, le temps qu'il s'habitue à commander.

L'octroi que le roi lui avait présenté à signer se trouvait sur la table sous une coupe à boire en argent qui avait autrefois

appartenu à Donal Noye. Le forgeron manchot n'avait guère laissé d'effets personnels derrière lui : la coupe, six sous et une étoile en cuivre, une broche niellée au fermoir cassé, un pourpoint de brocart moisi armorié du cerf d'Accalmie. *Pour trésors il avait ses outils, et les épées et les couteaux qu'il façonnait. Sa vie se déroulait à la forge.* Jon écarta la coupe et relut une nouvelle fois le parchemin. *Si j'appose mon sceau sur ce document, on se souviendra à jamais de moi comme du lord Commandant qui a cédé le Mur, songea-t-il, mais si je refusais...*

Stannis Baratheon se révélait un invité irascible, et remuant. Il avait remonté la route Royale pratiquement jusqu'à Reine-Couronne, exploré les taudis désertés de La Mole, inspecté les forts en ruine à Porte Reine et Bouclier de Chêne. Chaque nuit, il arpentait le sommet du Mur avec dame Mélisandre et, le jour, il visitait les enclos, choisissant des captifs afin que la femme rouge les interroge. *Il n'aime pas être bloqué.* La matinée ne s'annonçait pas comme une partie de plaisir, Jon le craignait.

De l'armurerie montait un tintamarre de boucliers et d'épées : le dernier groupe de garçons et de nouvelles recrues s'armait. Il entendait la voix d'Emmett-en-Fer les presser. Cotter Pyke n'avait pas été ravi de le perdre, mais le jeune patrouilleur avait un don pour former les hommes. *Il adore se battre et transmettra ce goût à ses recrues, également.* Du moins Jon l'espérait-il.

Le manteau de Snow était accroché à une cheville près de la porte, son baudrier à une autre. Il enfila les deux et gagna l'armurerie. La carpeite où dormait Fantôme était vide, nota-t-il. Deux gardes se tenaient devant la porte, arborant manteaux noirs et demi-heaumes de fer, la pique à la main. « Messire, vous voudrez une escorte ? demanda Garse.

— Je crois que j'arriverai tout seul à trouver la tour du Roi. » Jon détestait avoir des gardes sur les talons partout où il se rendait. Il se sentait comme une mère cane menant sa procession de canetons.

Les gars d'Emmett-en-Fer étaient à l'ouvrage dans la cour, les épées émoussées claquant contre les boucliers et tintant l'une contre l'autre. Jon s'arrêta un moment pour observer, tandis que Tocard repoussait Hop Robin vers le puits. Tocard avait l'étoffe d'un bon guerrier, décida-t-il. Il était costaud, sa vigueur croisait sans cesse, et il avait un instinct sûr. Pour Hop Robin, c'était une autre affaire. Déjà handicapé par son pied bot, il craignait les coups, en sus. *Peut-être pourrons-nous en tirer un intendant.*

Le combat prit brusquement fin, et Hop Robin se retrouva vautré par terre.

« Bon combat, lança Jon à Tocard, mais tu abaisses trop ton bouclier en redoublant ton attaque. Faudra corriger cela, ou ça pourrait te faire tuer.

— Bien, m'sire. J'le lèverai davantage, la prochaine fois. » Tocard aida Hop Robin à se redresser, et le plus petit des combattants s'inclina avec gaucherie.

Quelques chevaliers de Stannis s'entraînaient de l'autre côté de la cour. *Les gens du roi dans un coin, ceux de la reine dans l'autre*, ne manqua pas de noter Jon, *mais une partie seulement. Pour la plupart, il fait trop froid.* Au moment où il passait près d'eux, une voix de tonnerre le héla : « P'TIT ! HÉ, TOI LÀ-BAS ! P'TIT ! »

Petit n'était pas la pire épithète dont on ait usé pour désigner Jon Snow depuis qu'il avait été élu lord Commandant. Il l'ignora.

« *Snow*, insista la voix. *Lord Commandant.* »

Cette fois-ci, il s'arrêta. « Ser ? »

Le chevalier le dépassait de six bons pouces. « Quand on porte de l'acier valyrien, on devrait l'employer à autre chose qu'à se gratter le cul. »

Jon avait aperçu l'individu dans le château – un chevalier de grand renom, à l'entendre. Au cours de la bataille sous le Mur, ser Godry Farring avait tué un géant en fuite, galopant à bride abattue sur son cheval pour lui planter une lance dans le dos, avant de mettre pied à terre et de trancher la pitoyable petite tête de la créature. Les gens du roi avaient pris l'habitude de le surnommer Godry Mort-des-Géants.

Jon se remémora Ygrid, en pleurs. *Je suis le dernier des géants.* « J'use de Grand-Griffe quand je le dois, ser.

— Le faites-vous bien, toutefois ? » Ser Godry tira sa propre lame. « Faites-nous une démonstration. Je promets de pas vous faire de mal, p'tit. »

Trop aimable. « Une autre fois, ser. J'ai bien peur que d'autres devoirs ne m'appellent, pour l'heure.

— Vous avez bien peur. J' vois ça. » Ser Godry grimaça un sourire à destination de ses amis. « Il a bien peur, répéta-t-il pour les plus lents.

— Vous m'excuserez. » Jon leur tourna le dos.

Châteaunoir paraissait lugubre et solitaire dans la pâleur de l'aube. *Mon commandement*, jugea Jon Snow avec tristesse, *tant*

ruine que forteresse. La tour du lord Commandant était réduite à ses seules murailles, la salle commune à un enchevêtrement de poutres calcinées, et la tour d'Hardin laissait penser que la prochaine bourrasque allait la jeter à bas... Mais elle présentait cet aspect depuis des années. Derrière elle se dressait le Mur : immense, menaçant, glacé, grouillant d'ouvriers qui élevaient un nouvel escalier en lacet pour relier ensemble les vestiges de l'ancien. Ils travaillaient du lever au coucher du soleil. Sans escalier, il n'y avait d'autre ressource que la poulie pour atteindre le sommet du Mur. Cela ne suffirait pas si les sauvages devaient lancer une nouvelle attaque.

Au-dessus de la tour du Roi, le grand étendard de bataille doré de la maison Baratheon claquait comme un fouet sur le toit où Jon Snow avait rampé, l'arc à la main, peu de temps auparavant, abattant des Thenns et des gens du peuple libre aux côtés de Satin et de Sourd-Dick Follard. Deux des gens de la reine se tenaient sur le parvis, tout grelottant, les mains enfoncées sous les aisselles et leurs lances appuyées à la porte. « Ces gants de tissu sont inadaptés, leur expliqua Jon. Passez voir Bowen Marsh demain, il vous fournira à chacun une paire de gants en cuir doublé de fourrure.

— On y manquera pas, m'sire, et grand merci, répondit l'aîné des gardes.

— Enfin, si le gel nous fait pas tomber les pognes d'ici là, ajouta le cadet, son souffle changé en brume pâle. J' trouvais que ça caillait dans les Marches de Dorne. J'y connaissais vraiment rien. »

Rien, approuva Jon Snow, tout comme moi.

À mi-hauteur de l'escalier courbe, il rencontra Samwell Tarly qui descendait. « Viens-tu de chez le roi ? lui demanda Jon.

— Mestre Aemon m'a envoyé porter une lettre.

— Je vois. » Certains lords s'en remettaient à leurs mestres pour lire leurs missives et leur en relayer la teneur, mais Stannis insistait pour briser lui-même les sceaux. « Comment Stannis a-t-il pris la chose ?

— Pas heureux, d'après sa figure. » Sam baissa sa voix au niveau d'un chuchotis. « Je suis supposé ne rien dire.

— Alors, ne dis rien. » Jon se demanda quel banneret de son père avait refusé hommage au roi Stannis, cette fois-ci. *Il a été fort prompt à répandre le bruit lorsque Karhold s'est déclaré pour lui.* « Comment t'entends-tu, avec ton arc ?

— J'ai trouvé un bon ouvrage qui parle d'archerie. » Sam se rembrunit. « Il est plus ardu de pratiquer que de lire, cependant. J'attrape des ampoules.

— Continue. Nous risquons d'avoir besoin de ton arc sur le Mur si les Autres se présentent par une nuit noire.

— Oh, j'espère bien que non. »

D'autres gardes veillaient à l'extérieur de la loggia du roi. « Aucune arme n'est autorisée en présence de Sa Grâce, messire, annonça leur sergent d'armes. Je vais prendre cette épée. Vos poignards également. » Il n'aurait servi à rien de protester, Jon le savait. Il leur remit ses lames.

À l'intérieur de la loggia, l'air était doux. Dame Mélisandre était assise près de l'âtre, son rubis rutilant sur la peau pâle de sa gorge. Du feu, Ygrid avait reçu un baiser ; la prêtresse rouge *était* le feu, et ses cheveux, sang et flammes. Stannis se tenait derrière la table mal dégrossie où le Vieil Ours avait jadis coutume de s'asseoir pour prendre ses repas. Couvrant la table, une grande carte du Nord, dessinée sur une peau défraîchie. Une chandelle de suif en calait un bord, un gantelet d'acier l'autre.

Le roi portait des chausses en laine d'agneau et un pourpoint matelassé, et pourtant, il paraissait aussi roide et emprunté que s'il avait été caparaçonné de plate et de mailles. Sa peau était du cuir pâle, sa barbe taillée si court qu'elle aurait pu être peinte. Une frange sur ses tempes constituait la somme totale de ses cheveux noirs. Dans sa main, il tenait un parchemin arborant un sceau de cire vert sombre, brisé.

Jon mit un genou en terre. Le roi le regarda avec mauvaise humeur, et agita le parchemin avec colère. « Levez-vous. Dites-moi donc, qui est *Lyanna Mormont* ?

— Une des filles de lady Maege, sire, la benjamine. On l'a nommée en l'honneur de la sœur du seigneur mon père.

— Pour courtiser la faveur du seigneur votre père, à n'en pas douter. Je sais bien les règles de ce jeu. Quel âge a cette regrettable enfant ? »

Jon dut prendre un temps de réflexion. « Dix ans. Ou il s'en faut d'assez peu pour ne point importer. Pourrais-je savoir en quoi elle a offensé Votre Grâce ? »

Stannis lut la missive. « *L'île-aux-Ours ne se reconnaît d'autre roi que le Roi du Nord, qui a pour nom STARK.* Une fillette de dix ans, dites-vous, et elle a le front de sermonner son roi légitime. » Sa barbe taillée ras faisait comme une ombre sur ses

joues creuses. « Veillez à garder ces nouvelles pour vous, lord Snow. J'ai Karhold avec moi, voilà tout ce que les hommes ont besoin de savoir. Je ne veux pas que vos frères colportent des racontars sur la façon dont cette drôlesse m'a craché à la face.

— À vos ordres, sire. » Maege Mormont avait pris la route du Sud en compagnie de Robb, Jon le savait. Son aînée également avait rejoint l'ost du Jeune Loup. Quand bien même toutes deux auraient péri, cependant, lady Maege avait d'autres filles, certaines avec leurs propres enfants. Étaient-elles aussi parties avec Robb ? Assurément, lady Maege avait dû laisser derrière elle au moins une des aînées comme gouverneur. Il ne comprenait pas pourquoi Lyanna écrivait à Stannis et ne put s'empêcher de se demander si la réponse de la fillette aurait été différente dans le cas où la missive aurait porté un loup-garou au lieu d'un cerf couronné, et la signature de Jon Stark, sire de Winterfell. *Trop tard pour ressentir des regrets. Tu as fait ton choix.*

« Quarante corbeaux ont été dépêchés, se plaignit le roi, mais nous ne recevons en retour que silence et défi. L'hommage est un devoir de tout sujet féal envers son roi. Pourtant, les bannereaux de votre père me tournent tous le dos, fors les Karstark. Arnolf Karstark est-il le seul homme d'honneur, dans le Nord ? »

Arnolf Karstark, oncle de feu lord Rickard, avait été fait gouverneur de Karhold quand son neveu et ses fils étaient partis pour le Sud avec Robb. Il avait été le premier à répondre à la demande d'hommage du roi Stannis, par un corbeau déclarant son allégeance. *Les Karstark n'ont point d'autre choix*, aurait pu commenter Jon. Rickard Karstark avait trahi le loup-garou et versé le sang des lions. Le cerf représentait le seul espoir de Karhold. « En des temps si troublés, les hommes d'honneur eux-mêmes doivent s'interroger sur la destination de leur devoir. Votre Grâce n'est pas le seul roi en ce royaume à requérir hommage. »

Dame Mélisandre s'anima. « Dites-moi, lord Snow... Où étaient ces autres rois lorsque les sauvageons ont assailli votre Mur ?

— À mille lieues d'ici et sourds à nos besoins, répondit Jon. Je ne l'ai pas oublié, madame. Je ne l'oublierai pas. Mais les bannerets de mon père ont des épouses et des enfants à protéger, et des petites gens qui périront s'ils devaient se fourvoyer dans

leur choix. Sa Grâce leur en demande beaucoup. Laissez-leur du temps, et vous recevrez vos réponses.

— De telles réponses que celle-ci ? » Stannis froissa du poing la lettre de Lyanna.

« Même dans le Nord les hommes craignent l'ire de Tywin Lannister. Les Bolton aussi font de mauvais ennemis. On n'inscrit pas par hasard un écorché sur sa bannière. Ils ont chevauché au Nord avec Robb, saigné avec lui, péri pour lui. Ils ont fait longue chère de chagrin et de mort, et vous venez à présent leur proposer un deuxième service. Les blâmez-vous de traîner des pieds ? Pardonnez-moi, Votre Grâce, mais d'aucuns vous jaugent et ne voient qu'un prétendant condamné de plus.

— Si Sa Grâce est condamnée, votre royaume l'est aussi, assura dame Mélisandre. Souvenez-vous-en, lord Snow. C'est le seul vrai roi de Westeros qui se tient devant vous. »

Le visage de Jon demeura un masque impassible. « Comme vous dites, madame. »

Stannis poussa un hoquet de dérision. « Vous dépensez vos mots comme si chacun était un dragon d'or. Je me demande combien d'or vous avez économisé.

— D'or ? » *Sont-ce là les dragons que la femme rouge a l'intention de réveiller ? Des dragons tout en or ?* « Les taxes que nous collectons sont acquittées en nature, Votre Grâce. La Garde est cossue de navets, mais pauvre en numéraire.

— Des navets ont peu de chance d'apaiser Sladhor Saan. C'est d'or ou d'argent que j'ai besoin.

— Pour cela, il vous faut Blancport. Si la cité ne se compare ni à Villevieille ni à Port-Réal, elle demeure un port prospère. Lord Manderly est le plus riche banneret du seigneur mon père.

— Lord Trop-Gras-pour-chevaucher. » La missive qu'avait renvoyée lord Wyman Manderly de Blancport s'étendait sur son âge et ses infirmités, et guère plus. De celle-là non plus, Stannis avait ordonné à Jon de ne point parler.

« Peut-être Sa Seigneurie apprécierait-elle une épouse sauvageonne, glissa dame Mélisandre. Ce plantureux personnage est-il marié, lord Snow ?

— La dame son épouse est de longue date morte. Lord Wyman a deux fils adultes et, par l'aîné, des petits-enfants. Et il est pour de bon trop gras pour tenir sur le dos d'un cheval, pas loin de quatre cents livres. Jamais Val ne voudrait de lui.

— Une fois au moins, vous pourriez m'apporter une réponse qui me comble, lord Snow, maugréa le roi.

— J'ose espérer que la vérité vous comble, sire. Vos hommes traitent Val de princesse mais, pour le peuple libre, elle est simplement la sœur de feu la femme de leur roi. Si vous la forcez à épouser un homme dont elle ne veut pas, elle risque fort de lui couper la gorge durant leur nuit de noces. Quand bien même elle accepterait son mari, cela ne signifie pas que les sauvageons le suivront, non plus que vous. Le seul homme capable de les attacher à votre cause est Mance Rayder.

— Je le sais, reconnut Stannis avec regret. J'ai passé des heures à m'entretenir avec cet homme. Il en sait tant et plus sur notre ennemi véritable, et il a en lui de la ruse, je vous l'accorde. Même s'il venait à renoncer à sa royauté, toutefois, l'homme demeure un violeur de serment. Si l'on tolère qu'un déserteur survive, l'on en encourage d'autres à l'imiter. Non. Les lois doivent se forger de fer, et non de gruaux. La vie de Mance Rayder est condamnée par toutes les lois des Sept Couronnes.

— La loi s'arrête au Mur, Votre Grâce. Vous pourriez faire bon emploi de Mance.

— J'y compte bien. Je l'enverrai *au bûcher* et le Nord verra comment je traite les tourne-casaque et les traîtres. J'ai d'autres hommes pour mener les sauvageons. Et j'ai aussi le fils de Rayder, ne l'oubliez pas. Une fois le père mort, son rejeton sera Roi-d'au-delà-du-Mur.

— Votre Grâce se méprend. » *T'y connais rien, Jon Snow*, lui répétait Ygrid, mais il avait appris. « L'enfant n'est pas plus prince que Val n'est princesse. On ne devient pas Roi-d'au-delà-du-Mur parce que son père l'était.

— À merveille, déclara Stannis, car je ne souffrirai nul autre roi à Westeros. Avez-vous signé l'accord ?

— Non, Votre Grâce. » *Nous y voilà*. Jon referma ses doigts brûlés et les rouvrit. « Vous en demandez trop.

— *Demander ?* Je vous ai *demandé* d'être sire de Winterfell et gouverneur du Nord. J'ai *besoin* de ces châteaux.

— Nous vous avons cédé Fort-Nox.

— Des rats et des ruines. C'est un don de ladre qui ne coûte rien à qui le donne. Votre propre homme, Yarwyck, assure qu'il faudra la moitié d'un an avant que le château puisse être habitable.

— Les autres forts ne valent pas mieux.

— Je le sais. N'importe. Ils sont tout ce que nous avons. Il y a dix-neuf forts au long du Mur, et vous n'avez des hommes que

dans trois d'entre eux. J'entends les doter chacun d'une nouvelle garnison avant que l'an n'expire.

— Je n'ai nulle querelle sur ce point, sire, mais l'on dit que vous avez également l'intention d'octroyer ces châteaux à vos chevaliers et seigneurs, pour domaines comme vassaux de Votre Grâce.

— On attend des rois qu'ils donnent à pleines mains à leurs fidèles. Lord Eddard n'a-t-il rien appris à son bâtard ? Nombre de mes chevaliers et seigneurs ont abandonné de riches terres et des châteaux solides dans le sud. Leur loyauté devrait-elle rester sans récompense ?

— Si Votre Grâce souhaite s'aliéner tous les bannerets du seigneur mon père, il n'est plus sûre méthode que d'allouer des forteresses nordiennes à des seigneurs sudiers.

— Comment puis-je perdre des hommes que je ne possède point ? J'avais espéré confier Winterfell à un Nordien, il vous en souviendra. Un fils d'Eddard Stark. Il m'a jeté mon offre au visage. » Stannis Baratheon s'attaquait aux griefs comme un mastiff à son os : il le rongeaient pour n'en laisser qu'éclisses.

« De plein droit, Winterfell devrait revenir à ma sœur Sansa.

— Lady Lannister, voulez-vous dire ? Êtes-vous si pressé de voir le Lutin perché sur le siège de votre père ? Je vous promets, cela n'arrivera pas tant que je vivrai, lord Snow. »

Jon n'était pas assez sot pour insister. « Sire, certains prétendent que vous avez l'intention d'accorder terres et château à Clinqufrac et au Magnar de Thenn.

— Qui vous a raconté cela ? »

Le sujet courait tout Châteaunoir. « Puisque vous tenez à le savoir, je tiens l'affaire de Vère.

— Qui est *Vère* ?

— La nourrice, répondit dame Mélisandre. Votre Grâce lui a laissé licence d'aller dans tout le château.

— Pas pour colporter des fables. On a besoin d'elle pour ses tétons, pas pour sa langue. Je veux d'elle plus de lait et moins de *messages*.

— Châteaunoir n'a nul besoin de bouches inutiles, acquiesça Jon. J'envoie Vère au Sud par le prochain navire qui quittera Fort-Levant.

Mélisandre toucha le rubis à sa gorge. « Vère donne à téter au fils de Della en même temps qu'au sien. Il semble cruel de votre part de séparer notre petit prince de son frère de lait, messire. »

Attention, maintenant, attention. « Ils ne partagent que le lait de la mère. Le fils de Vère est plus grand et plus robuste. Il donne coups de pied et pinçons au prince, et le repousse du sein. Son père était Craster, un homme cruel et avide, et le sang parle. »

Le roi parut désorienté. « Je croyais que la nourrice était *la fille* de ce Craster.

— Sa femme et sa fille à la fois, Votre Grâce. Craster a épousé toutes ses filles. Le fils de Vère est le fruit de leur union.

— Son propre *père* lui a donné cet enfant ? » Stannis parut choqué. « En ce cas, bon débarras. Je ne souffrirai pas de telles abominations ici. Nous ne sommes pas à Port-Réal.

— Je peux chercher une autre nourrice. Si l'on n'en trouve point parmi les sauvageons, j'enverrai voir dans les clans de la montagne. Jusque-là, le lait de chèvre devrait satisfaire le garçon, n'en déplaise à Votre Grâce.

— Piètre chère pour un prince... Mais assurément préférable au lait d'une puterelle. » Stannis tambourina des doigts contre la carte. « Si nous pouvions revenir sur le chapitre de ces forts...

— Votre Grâce, répliqua Jon avec une courtoisie glacée, j'ai logé et nourri vos hommes, à un coût dévastateur pour nos réserves d'hiver. Je les ai vêtus afin qu'ils ne gèlent point. »

Stannis ne s'apaisa pas. « Certes, vous avez partagé votre porc salé et votre gruau, et vous nous avez jeté quelques guenilles noires pour nous tenir chaud. Des guenilles dont les sauvageons auraient dépouillé vos cadavres si je n'étais pas venu au Nord. »

Jon ignora la remarque. « Je vous ai donné du fourrage pour vos chevaux et, une fois que l'escalier sera achevé, je vous prêterai des ouvriers pour restaurer Fort-Nox. J'ai même accepté de vous laisser installer des sauvageons sur le Don, qui a été octroyé à la Garde de Nuit en perpétuité.

— Vous m'offrez terres vides et désolations, et me refusez pourtant les châteaux que je requiers pour récompenser mes seigneurs et bannerets.

— La Garde de Nuit a bâti ces châteaux...

— Et la Garde de Nuit les a délaissés...

— ... pour défendre le Mur, acheva avec obstination Jon, et non pour qu'y siègent des seigneurs sudiers. Les pierres de ces forts sont scellées par le sang et les os de mes frères, morts il y a bien longtemps. Je ne puis vous les donner.

— Vous ne pouvez ou ne voulez ? » Les tendons se dessinaient sur le cou du roi avec la netteté du fil d'une épée. Je vous ai offert un nom.

— J'en ai déjà un, Votre Grâce.

— Snow. Fut-il jamais nom de plus mauvais augure que ce *neige* ? » Stannis toucha la poignée de son épée. « Qui donc imaginez-vous être ?

— Le veilleur sur les remparts. L'épée dans les ténèbres.

— Ne me jetez pas vos mots à la face. » Stannis dégaina le glaive qu'il appelait Illumination. « *La voici*, votre épée dans les ténèbres. » De la lumière ruissela tout au long de la lame, tour à tour rouge, jaune ou orange, dessinant le visage du roi avec des couleurs crues et vives. « Même un béjaune devrait le voir. Seriez-vous aveugle ?

— Non, sire, je vous accorde que ces châteaux doivent être pourvus d'une garnison...

— Le petit commandant m'accorde. Quelle chance.

— ... par la Garde de Nuit.

— *Vous n'avez pas assez d'hommes pour cela.*

— En ce cas, donnez-m'en, sire. Je procurerai des officiers pour chacun des forts abandonnés, des commandants aguerris qui connaissent le Mur et les terres au-delà et sauront survivre au mieux à l'hiver qui arrive. En retour pour tout ce que nous vous avons fourni, procurez-moi les hommes pour remplir les garnisons. Gens d'armes, arbalétriers, novices. J'accepterai même vos blessés et vos infirmes. »

Stannis le considéra d'un œil incrédule, puis il poussa un aboi de rire. « Vous ne manquez pas d'audace, Snow, je vous le concède, mais vous avez perdu la tête si vous imaginez que mes hommes prendront le noir.

— Qu'ils portent la couleur de manteau qu'il leur siéra, tant qu'ils obéissent à mes officiers comme ils le feraient avec les vôtres. »

Le roi resta de marbre. « J'ai à mon service des chevaliers et des seigneurs, des fils de nobles maisons vieillies dans l'honneur. On ne peut attendre d'eux qu'ils servent sous des braconniers, des vilains et des assassins. »

Ou des bâtards, sire ? « Votre propre Main est un contrebandier.

— *Il l'était.* Je lui ai raccourci les doigts pour cela. On me dit que vous êtes le neuf cent quatre-vingt-dix-huitième homme

à commander la Garde de Nuit, lord Snow. Que croyez-vous que dirait le neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième, pour ces châteaux ? Le spectacle de votre tête plantée au bout d'une pique pourrait lui inspirer un regain d'obligeance. » Le roi posa sa lame rutilante sur la carte, le long du Mur, l'acier ondoyant comme le soleil sur les eaux. « Vous n'êtes lord Commandant que par ma tolérance. Vous feriez bien de vous en souvenir.

— Je suis lord Commandant parce que mes frères m'ont choisi. » Certains matins, Jon Snow n'y croyait pas tout à fait lui-même, lorsqu'il s'éveillait, à peu près convaincu de vivre un rêve insensé. *C'est comme lorsqu'on enfle des vêtements neufs*, lui avait dit Sam. *Tout d'abord, on les trouve étranges au contact, mais une fois qu'on les a portés assez longtemps, on commence à se sentir à l'aise.*

« Alliser Thorne s'est plaint de la manière par laquelle on vous a désigné, et je ne puis nier que son grief est recevable. » La carte s'étendait entre eux comme un champ de bataille, noyé sous les chamarrures de l'épée lumineuse. « Le décompte a été effectué par un *aveugle*, avec votre gras ami à ses côtés. Et Slynt vous traite de tourne-casaque. »

Et qui mieux que Slynt saurait les reconnaître ? « Un tourne-casaque vous dirait ce que vous souhaitez entendre pour vous trahir plus tard. Votre Grâce sait que j'ai été choisi honnêtement. Mon père a toujours dit que vous étiez un homme juste. » *Juste, mais dur*, étaient les termes exacts employés par lord Eddard, mais Jon ne jugea pas judicieux de le lui préciser.

« Lord Eddard n'était pas mon ami, mais il ne manquait pas de bon sens. Il m'aurait cédé ces châteaux. »

Jamais. « Je ne saurais dire ce qu'aurait fait mon père. J'ai prêté serment, Votre Grâce. Le Mur m'appartient.

— Pour l'heure. Nous verrons comment vous le conservez. » Stannis tendit le doigt vers lui. « Gardez vos décombres, puisqu'ils représentent tant, pour vous. Je vous promets, cependant, que s'il demeure un seul fort vide au terme de l'an, je le prendrai, avec ou sans votre consentement. Et si un seul devait tomber à l'ennemi, votre tête ne tardera pas à le suivre. À présent, sortez. »

Dame Mélisandre se leva de son siège près de l'âtre. « Avec votre permission, sire, je vais raccompagner lord Snow à ses appartements.

— Pourquoi ? Il connaît le chemin. » Stannis les congédia tous deux d'un geste. « Faites à votre guise. Devan, à manger. Des œufs à la coque et de l'eau citronnée. »

Après la chaleur de la loggia, l'escalier d'accès semblait froid à glacer les os. « Le vent se lève, madame. » Le sergent d'armes mit Mélisandre en garde tandis qu'il restituait ses armes à Jon. « Vous devriez peut-être prendre un manteau plus chaud.

— J'ai ma foi pour me réchauffer. » La femme rouge descendit l'escalier auprès de Jon. « Son Altesse vous prend en amitié.

— J'en ai conscience. Il n'a menacé que deux fois de me décapiter. »

Mélisandre rit. « Ce sont ses silences que vous devriez craindre, pas ses paroles. » Tandis qu'ils sortaient dans la cour, le vent gonfla le manteau de Jon et l'envoya claquer contre elle. La prêtresse rouge écarta la laine noire et glissa son bras sous celui de Jon. « Il se peut que vous n'ayez pas tort, sur le compte du roi sauvageon. Je prierai le Seigneur de Lumière pour qu'il me guide. Quand je contemple les flammes, je vois à travers la pierre et la terre, et je trouve la vérité au fond de l'âme des hommes. Je parle à des rois depuis longtemps morts et à des enfants encore à naître, et je regarde défiler les ans et les saisons en un clin d'œil, jusqu'au terme des jours.

— Vos feux ne se trompent jamais ?

— Jamais... Mais nous autres prêtres, sommes mortels et parfois, nous nous abusons, confondant *telle chose adviendra* et *telle chose pourrait advenir*. »

Jon percevait sa chaleur, même au travers de la laine et du cuir bouilli. La vision du couple, bras dessus bras dessous, attirait des regards curieux. « Si vous pouvez véritablement voir demain dans vos flammes, dites-moi où et quand se produira la prochaine attaque des sauvageons. » Il dégagea son bras.

« R'hllor nous envoie les visions qu'il lui plaît, mais je chercherai ce Tormund dans les flammes. » Les lèvres rouges de Mélisandre se tordirent en un sourire. « Je vous ai vu dans mes feux, Jon Snow.

— Serait-ce une menace, madame ? Avez-vous l'intention de me faire brûler moi aussi ?

— Vous vous méprenez sur mes paroles. » Elle lui lança un regard pénétrant. « Je vous mets mal à l'aise, je le crains, lord Snow. »

Jon ne le nia pas. « Le Mur n'est pas un endroit pour une femme.

— Vous avez tort. J'ai rêvé de votre Mur, Jon Snow. Vaste est le savoir qui l'a dressé, et puissants les sortilèges enclos sous la glace. Nous cheminons sous une des charnières de ce monde. » Mélisandre leva les yeux vers la muraille, son haleine laissant dans l'air une nuée chaude et humide. « J'ai autant ma place ici que vous, et vous pourriez bientôt avoir fort besoin de moi. Ne refusez pas mon amitié, Jon. Je vous ai vu dans la tourmente, en grand péril, des ennemis de tous côtés. Vous avez tant d'ennemis. Dois-je vous donner leurs noms ?

— Je les connais.

— N'en soyez pas si certain. » Le rubis à la gorge de Mélisandre rougeoya. « Ce ne sont pas les ennemis qui vous maudissent face à face que vous devez redouter, mais ceux qui sourient quand vous regardez et émourent leurs poignards dès que vous leur tournez le dos. Vous feriez bien de conserver votre loup près de vous. De la glace, je vois, et des dagues dans le noir. Du sang gelé, rouge et dur, et l'acier nu. Il fait très froid.

— Il fait toujours froid, sur le Mur.

— Croyez-vous ?

— Je le *sais*, madame.

— Alors, vous n'y connaissez rien, Jon Snow », souffla-t-elle.

BRAN

Est-ce qu'on arrive bientôt ?

Si Bran ne prononça jamais ces mots à haute voix, il les eut souvent sur le bout de la langue durant la progression de la compagnie dépenaillée à travers des futaies de chênes anciens et d'immenses vigiers gris-vert, croisant de lugubres pins plantons et des marronniers bruns dénudés. *Est-ce qu'on approche ?* se demandait le jeune garçon, pendant qu'Hodor gravissait une pente empierrée ou s'enfonçait dans une crevasse sombre où des traînées de neige sale lui crissaient sous les pieds. *Combien de temps encore ?* s'interrogeait-il, tandis que le grand orignac soulevait des gerbes d'eau en franchissant un ruisseau à demi pris par les glaces. *Combien de trajet reste-t-il ? Qu'il fait froid. Où est la corneille à trois yeux ?*

Tanguant dans sa hotte d'osier sur le dos d'Hodor, le garçon se tassa, baissant la tête alors que le colossal garçon d'écurie passait sous une branche de chêne. La neige avait recommencé à tomber, humide et lourde. Hodor avançait, un œil clos par la glace, sa barbe brune et drue changée en hallier de givre, des glaçons accrochés au bout de sa moustache épaisse. Une main gantée empoignait encore la longue épée bâtarde en fer rouillé qu'il avait prise dans les cryptes sous Winterfell et, de temps en temps, il en frappait une branche, libérant une averse de neige. « Hod-d-d-d-dor », grommelait-il, en claquant des dents.

Ce bruit procurait un étrange réconfort. Tout au long du périple qui les avait conduits de Winterfell au Mur, Bran et ses compagnons avaient rendu les lieues plus courtes en discutant et en échangeant des histoires, mais il en allait autrement, ici. Même Hodor le sentait. Il poussait ses *hodors* moins

souvent qu'il n'en avait eu coutume au sud du Mur. Régnait dans cette forêt une immobilité qui ne ressemblait pour Bran à rien de connu. Avant le début des chutes de neige, le vent du nord avait tourbillonné autour d'eux et des nuées de feuilles mortes et brunes s'envolaient soudain avec un petit chuintement léger qui lui rappelait une carapate de cafards dans un placard, mais désormais toutes les feuilles mortes étaient enfouies sous une couverture blanche. De temps en temps un corbeau les survolait, de grandes ailes noires claquant contre l'air froid. À part cela, le monde était silence.

Juste devant eux, l'orniac zigzagait entre les monticules de neige, la tête baissée, ses énormes andouillers cuirassés de glace. Le patrouilleur siégeait à califourchon sur sa vaste échine, austère et silencieux. *Mains-froides*, l'avait baptisé le gros Sam, car malgré son visage blême le patrouilleur avait les mains noires et dures comme fer, et froides comme le fer également. Tout le reste de sa personne était bardé de couches de laine, de cuir bouilli et de maille, les traits de son visage noyés dans l'ombre de sa cape cagoulée et une écharpe en laine noire nouée sur le bas de son visage.

Derrière le patrouilleur, Meera Reed serrait de ses bras son frère, pour l'abriter du vent et du froid avec la chaleur de son propre corps. Une croûte de morve gelée s'était formée sous le nez de Joren et, de temps en temps, il tressaillait d'un violent frisson. *Il a l'air si petit*, songea Bran en le regardant vaciller. *On le croirait plus menu que moi, à présent, et plus faible, aussi, alors que c'est moi, l'estropié.*

Été fermait la marche de leur petite bande. Le souffle du loup géant givrait l'air de la forêt tandis qu'il avançait sur leurs talons, en clopinant toujours de la patte arrière qui avait reçu la flèche, à Reine-Couronne. Bran éprouvait la douleur de la vieille blessure chaque fois qu'il se glissait dans la peau du grand loup. Ces derniers temps, Bran avait endossé le corps d'Été plus souvent que le sien propre ; le loup ressentait la morsure du froid, en dépit de l'épaisseur de sa toison, mais il pouvait voir plus loin, mieux entendre et flairer davantage de choses que le jeune garçon dans sa hotte, emballé comme un marmot dans ses langes.

En d'autres occasions, quand il se fatiguait d'être un loup, Bran se glissait plutôt dans la peau d'Hodor. Le doux géant geignait en percevant sa présence et agitait sa tête hirsute d'un

côté à l'autre, mais pas aussi violemment qu'il l'avait fait la première fois, à Reine-Couronne. *Il sait que c'est moi*, aimait à se répéter le garçon. *Il s'est habitué à moi, maintenant*. Quand bien même, il n'avait jamais vraiment ses aises dans la peau d'Hodor. L'énorme garçon d'écurie ne comprenait toujours pas la situation – et Bran sentait au fond de sa bouche un goût de peur. On était mieux à l'intérieur d'Été. *Je suis lui, et il est moi. Il ressent ce que je ressens*.

Parfois, Bran sentait le loup-garou flairer l'orignac, en se demandant s'il pourrait le jeter à bas. Été s'était accoutumé aux chevaux, à Winterfell, mais les orignacs étaient des proies. Le loup géant percevait le sang chaud qui circulait sous la peau hirsute de l'orignac. L'odeur seule suffisait à faire couler la bave de ses mâchoires et, lorsque cela arrivait, des chimères de viande riche et sombre mettaient l'eau à la bouche de Bran.

Depuis un chêne proche, un corbeau croassa et Bran entendit battre des ailes tandis qu'un autre des gros volatiles noirs descendait pour venir se poser près de lui. Le jour, une demi-douzaine de corbeaux demeuraient avec eux, voletant d'arbre en arbre ou se laissant transporter sur les bois de l'orignac. Le reste du groupe partait en éclaireur ou s'attardait en arrière. Mais ils revenaient dès que le soleil baissait, fondant du ciel sur des ailes noires comme la nuit, surchargeant enfin chaque branche de chaque arbre à plusieurs pas à la ronde. Certains planaient jusqu'au patrouilleur pour lui marmotter on ne savait quoi, et il semblait à Bran que celui-ci interprétait leurs croassements et leurs jacasseries. *Ce sont ses yeux et ses oreilles. Ils partent en éclaireurs pour lui, et lui soufflent les dangers en avant et en arrière*.

Comme en ce moment. L'orignac fit subitement halte, et le patrouilleur sauta de son dos avec légèreté pour atterrir dans la neige qui lui montait aux genoux. Été gronda à son adresse, sa fourrure hérissée. L'odeur de Mains-froides ne plaisait pas au loup géant. *Viande morte, sang séché, un vague relent de pourri. Et le froid. Par-dessus tout, le froid*.

« Qu'y a-t-il ? voulut savoir Meera.

— Derrière nous », annonça Mains-froides, sa voix étouffée par l'écharpe en laine noire sur son nez et sa bouche.

« Des loups ? » demanda Bran. Ils savaient depuis des jours qu'on les suivait. Chaque nuit ils entendaient le hurlement lugubre de la meute, et chaque nuit les loups semblaient un peu

plus proches. *Des chasseurs, et affamés. Ils ont senti notre faiblesse.* Souvent Bran s'éveillait en frissonnant des heures avant l'aube, et il écoutait le son de leurs appels de l'un à l'autre, au loin, tandis qu'il attendait le lever du soleil. *Si ce sont des loups, il doit y avoir des proies,* avait-il pensé, jusqu'à ce que l'idée lui vienne que les proies, c'étaient eux.

Le patrouilleur secoua la tête. « Des hommes. Les loups continuent à tenir leurs distances. Ces hommes sont moins timides. »

Meera Reed repoussa sa cagoule en arrière. La neige détrempeée qui l'avait couverte croula au sol avec un choc mou. « Combien d'hommes ? Qui est-ce ? »

— Des ennemis. Je me chargerai d'eux.

— Je vous accompagne.

— Vous restez ici. Il faut protéger le petit. Il y a un lac en avant, pris par les glaces. Quand vous y arriverez, tournez au nord et suivez la berge. Vous parviendrez à un village de pêcheurs. Réfugiez-vous-y jusqu'à ce que je puisse vous rattraper. »

Bran eut l'impression que Meera allait protester jusqu'à ce que son frère dise : « Fais ce qu'il dit. Il connaît le pays. » Jojen avait des yeux vert sombre, couleur de mousse, mais chargés d'une lassitude que Bran n'y avait encore jamais vue. *Le petit grand-père.* Au sud du Mur, le gamin des huttes de pierre avait semblé doté d'une sagesse qui dépassait son âge, mais ici, il était aussi désorienté et effrayé que le reste de la bande. Cependant Meera l'écoutait toujours.

Cela restait vrai. Mains-froides se glissa entre les arbres, rebroussant le chemin qu'ils avaient parcouru, avec quatre corbeaux battant des ailes derrière lui. Meera le regarda partir, les joues rougies de froid, le souffle fumant de ses narines. Elle remonta sa cagoule et donna une bourrade à l'orniac, et leur périple reprit. Avant qu'ils n'eussent parcouru vingt pas, toutefois, elle se retourna pour regarder en arrière et releva : « *Des hommes,* il a dit. Quels hommes ? Est-ce qu'il parle de sauvages ? Pourquoi ne veut-il rien dire ? »

— Il a dit qu'il allait s'en charger, répondit Bran.

— Oh certes, il l'a dit. Il a aussi dit qu'il nous mènerait à cette corneille à trois yeux. La rivière que nous avons traversée ce matin est la même que nous avons franchie il y a quatre jours, j'en jurerais. Nous tournons en rond.

— Les rivières serpentent et forment des méandres, avança Bran en hésitant, et quand il y a des lacs et des collines, on est obligé de contourner.

— Nous contournons beaucoup trop de choses, insista Meera, et il y a trop de cachotteries. Ça ne me plaît pas. Et lui non plus, il ne me plaît pas. Je n'ai pas confiance en lui. Ses mains, déjà, ce n'est rien de bon. Mais il cache son visage et refuse de donner un nom. Qui est-il ? Qu'est-il ? N'importe qui peut endosser une cape noire. N'importe qui et *n'importe quoi*. Il ne mange rien, il ne boit jamais, il ne semble pas sensible au froid. »

C'est vrai. La peur avait retenu Bran d'en parler, mais il l'avait remarqué. Chaque fois qu'ils s'abritaient pour la nuit, alors qu'Hodor, lui et les Reed se pelotonnaient les uns contre les autres pour se tenir chaud, le patrouilleur restait à l'écart. Mains-froides fermait parfois les yeux, mais Bran ne pensait pas qu'il dormait. Et il y avait autre chose...

« L'écharpe. » Bran jeta un coup d'œil circulaire, inquiet, mais il n'y avait pas de corbeau en vue. Les gros oiseaux noirs les avaient tous quittés en même temps que le patrouilleur. Personne n'écoutait. Quand bien même, il continua de parler à voix basse. « L'écharpe qui lui cache la bouche, elle ne se couvre jamais de glace, comme la barbe d'Hodor. Pas même quand il parle. »

Meera lui lança un regard pénétrant. « Tu as raison. Nous n'avons jamais vu son souffle, si ? »

— Non. » Une bouffée blanche annonçait chaque *hodor* d'Hodor. Lorsque Jojen ou sa sœur parlaient, on voyait aussi leurs paroles. Même l'orignac lâchait dans l'air un brouillard tiède en expirant.

« S'il ne respire pas... »

Bran se surprit à se remémorer les contes que lui disait sa vieille nourrice quand il était enfant. *Outre-Mur vivent les monstres, les géants et les goules, les ombres qui chassent et les morts qui marchent*, disait-elle en le bordant sous sa couverture en laine qui grattait, *mais ils peuvent pas passer, tant que le Mur se dressera solide et que les hommes de la Garde de Nuit seront loyaux. Alors, dors, mon petit Brandon, mon bébé, et fais de beaux rêves. Il n'y a pas de monstres ici.* Le patrouilleur portait le noir de la Garde de Nuit, mais... et si ce n'était pas du tout un homme ? Si c'était un genre de monstre qui les conduisait vers les autres monstres pour se faire dévorer ?

« Le patrouilleur a sauvé Sam et la fille des spectres, rappela Bran avec hésitation, et il me mène à la corneille à trois yeux.

— Et pourquoi cette corneille à trois yeux ne peut-elle pas venir à notre rencontre ? Pourquoi ne pouvait-elle pas nous retrouver au Mur ? Les corneilles ont des ailes. Mon frère s'affaiblit de jour en jour. Combien de temps pourrions-nous encore continuer ? »

Jojen toussa. « Jusqu'à ce que nous arrivions là-bas. »

Ils atteignirent peu après le lac promis, et tournèrent au nord comme le patrouilleur le leur avait demandé. C'était la partie facile.

L'eau était gelée, la neige tombait depuis si longtemps, changeant le lac en vaste désert blanc, que Bran avait perdu le compte des jours. Aux endroits où la glace était plane et le sol bosselé, ils progressaient facilement, mais lorsque le vent avait accumulé la neige en ondulations, il devenait parfois difficile de départager la fin du lac et le début de la berge. Même les arbres ne fournissaient pas le repère infallible qu'ils auraient pu espérer, car le lac comportait des îlots boisés et sur de larges zones de terre ne poussait aucune végétation.

L'orniac allait à sa guise, n'ayant cure des exigences de Meera et de Jojen sur son dos. Pour l'essentiel il se tenait sous le couvert des arbres, mais lorsque la côte s'incurvait vers l'ouest il coupait par la voie la plus directe à travers le lac gelé, se forçant un passage au milieu de congères plus hautes que Bran tandis que la glace craquait sous ses sabots. À découvert, le vent soufflait plus fort, une bise du nord qui hurlait en courant sur le lac pourfendait leurs couches de laine et de cuir et les faisait grelotter. Quand elle leur giflait le visage, elle leur chassait la neige dans les yeux et les laissait pratiquement aveugles.

Des heures s'écoulèrent dans le silence. Devant eux, des ombres commencèrent à se faufiler entre les arbres, les longs doigts du crépuscule. Le noir tombait tôt, si loin au nord. Bran en était venu à le redouter. Chaque jour semblait plus court que la veille et, si les jours étaient froids, les nuits avaient une rigueur cruelle.

Meera leur imposa de nouveau une halte. « Nous aurions déjà dû atteindre le village. » Sa voix paraissait retenue, bizarre.

« Est-ce qu'on aurait pu le dépasser ? demanda Bran.

— J'espère que non. Nous avons besoin de trouver un abri avant la tombée de la nuit. »

Elle n'avait pas tort. Les lèvres de Jojen étaient bleues, les joues de Meera d'un rouge profond. Le visage de Bran lui-même avait perdu toute sensation. La barbe d'Hodor formait une masse de glace. La neige lui bottait les jambes presque jusqu'aux genoux et, plus d'une fois, Bran l'avait senti tituber. Personne n'était aussi fort qu'Hodor, personne. Si sa force prodigieuse elle-même faillait...

« Été saura localiser le village », déclara soudain Bran, ses mots brouillant l'air. Il n'attendit pas d'écouter ce que pourrait répondre Meera, mais ferma les yeux et se laissa couler hors de son corps brisé.

Quand il se glissa sous la peau d'Été, les bois morts accédèrent subitement à la vie. Où jusqu'ici régnait le silence, il entendait à présent : le vent dans les arbres, le souffle d'Hodor, l'orniac qui grattait le sol de son sabot en quête de nourriture. Des senteurs familières lui emplissaient les narines : les feuilles humides et l'herbe morte, la carcasse putréfiée d'un écureuil en train de se décomposer dans les taillis, la puanteur aigre de la sueur humaine, les relents musqués de l'orniac. *De la nourriture. De la viande.* L'orniac perçut son intérêt. Il tourna la tête vers le loup géant, méfiant, et abaissa ses grands andouillers.

Ce n'est pas une proie, chuchota le garçon à la bête qui partageait sa peau. *Laisse-le. Cours.*

Été courut. Il fila à travers le lac, ses pattes soulevant des projections de neige derrière lui. Les arbres se rangeaient côte à côte, comme des hommes en ligne de bataille, tous mantelés de blanc. Par-dessus racines et rochers, le loup-garou galopa, traversant un banc de neige ancienne, la surface craquant sous son poids. Ses pattes devinrent humides et froides. La colline suivante était couverte de pins, et l'odeur forte de leurs aiguilles emplît l'atmosphère. Lorsqu'il parvint au sommet, il tourna en rond, flairant l'air, puis il leva la tête et hurla.

Les odeurs étaient là. Les odeurs de l'homme.

Des cendres, analysa Bran, *vieilles et effacées, mais des cendres.* C'était l'odeur du bois brûlé, de la suie et du charbon. Un feu mort.

Il secoua la neige de son museau. Le vent soufflait en rafales, si bien que le loup avait du mal à suivre les odeurs. Il tourna d'un côté puis de l'autre, en reniflant. Tout autour se dressaient des monticules de neige et de grands arbres revêtus de blanc. Le loup laissa pendre sa langue entre ses crocs, goûtant l'air glacé,

son souffle formant une brume tandis que des flocons de neige venaient lui fondre sur la langue. Dès qu'il partit en trottant vers l'odeur, Hodor le suivit d'un pas lourd. L'orignac mit plus de temps à se décider, si bien que Bran réintégra à regret son corps pour annoncer : « Par là. Suivez Été. Je l'ai senti. »

Alors que la première lamelle d'un croissant de lune venait jeter un œil à travers les nuages, ils débouchèrent finalement sur le village près du lac. Ils avaient failli le traverser sans s'arrêter. Vu de la glace, le village ne différait pas d'une dizaine d'autres lieux au long des berges. Enfouies sous des congères de neige, les maisons rondes en pierre auraient tout autant pu être des rochers, des buttes ou des branches tombées, comme les chutes de bois morts que Jojen avait confondues avec une construction, la veille, avant qu'ils creusent et ne trouvent que des ramures cassées et des bûches pourries.

Le village était vide, abandonné par les sauvageons qui l'habitaient naguère, comme tous les autres villages qu'ils avaient croisés. Certains avaient été incendiés, comme si les habitants avaient voulu s'assurer qu'ils ne pourraient pas y revenir en tapinois, mais la torche avait épargné celui-ci. Sous la neige ils découvrirent une douzaine de cabanes et une maison commune, avec son toit en terre et ses épais murs de rondins mal dégrossis.

« Au moins, nous serons à l'abri du vent, déclara Bran.

— *Hodor* », approuva Hodor.

Meera se laissa glisser à bas du dos de l'orignac. Son frère et elle aidèrent à soulever Bran hors de sa hotte d'osier. « Il se pourrait que les sauvageons aient laissé à manger derrière eux », dit-elle.

L'espoir se révéla vain. À l'intérieur de la maison commune, ils trouvèrent les cendres d'un feu, des sols de terre battue, un froid qui pénétrait jusqu'à l'os. Mais au moins avaient-ils un toit au-dessus de leurs têtes et des parois de rondins pour tenir le vent en respect. Un ruisseau coulait tout près, caparaçonné d'une pellicule de glace. L'orignac dut la briser de son sabot pour boire. Une fois Bran, Jojen et Hodor installés en lieu sûr, Meera leur rapporta des brisures de glace à sucer. L'eau de fonte était si froide qu'elle faisait frissonner Bran.

Été ne les suivit pas à l'intérieur de la maison commune. Bran percevait la faim du grand loup, comme une ombre de la sienne. « Va chasser, lui dit-il, mais laisse l'orignac en paix. » Une partie de lui regrettait de ne pouvoir l'accompagner. Peut-être en serait-il capable, plus tard.

Le souper se résuma à une poignée de glands, broyés et martelés pour les transformer en une pâte, tellement âcre que Bran hoqueta en voulant la garder en lui. Jojen Reed ne s'y essaya même pas. Plus jeune et plus frêle que sa sœur, il s'affaiblissait de jour en jour.

« Jojen, il faut que tu manges, lui dit Meera.

— Plus tard. J'ai juste envie de me reposer. » Jojen afficha un pâle sourire. « C'est pas aujourd'hui que je mourrai, ma sœur.

— Tu as failli tomber de l'orniac.

— Failli. J'ai froid et j'ai faim, c'est tout.

— Alors, mange.

— De la purée de glands ? J'ai mal au ventre, mais ça ne servira qu'à aggraver les choses. Laisse-moi donc, ma sœur. Je rêve de poulet rôti.

— Ce ne sont pas les rêves qui te rassasieront. Pas même les rêves verts.

— Nous n'avons que cela, des rêves. »

Et rien d'autre. Dix jours plus tôt, ils avaient épuisé les derniers vivres qu'ils avaient apportés du sud. Depuis lors, la faim cheminait à leurs côtés jour et nuit. Été lui-même n'arrivait pas à trouver de gibier dans ces bois. Ils survivaient avec des glands broyés et du poisson cru. La forêt abondait de ruisseaux gelés et de lacs froids et noirs, et Meera se débrouillait aussi bien pour pêcher avec sa foëne à rainettes que la plupart des hommes avec un hameçon et une ligne. Certains jours, le temps qu'elle leur rapporte sur la berge sa prise qui se tortillait au bout de ses fourchons, elle avait les lèvres bleuies de froid. Mais voilà trois jours que Meera n'avait plus piqué de poisson. Bran avait le ventre si creux que cela aurait pu être trois ans.

Après qu'ils eurent ingurgité leur maigre souper, Meera s'assit dos à un mur, aiguisant son poignard sur une pierre à ciseau. Hodor s'accroupit près de la porte, se balançant d'avant en arrière en psalmodiant : « Hodor, hodor, hodor. »

Bran ferma les yeux. Il faisait trop froid pour discuter, et ils ne pouvaient pas prendre le risque d'allumer un feu. Mains-froides les avait mis en garde. *Ces bois ne sont pas aussi déserts que vous le pensez*, avait-il dit. *Vous ne savez pas ce que la lumière pourrait appeler des ténèbres.* Ce souvenir fit frissonner Bran, malgré la chaleur d'Hodor à côté de lui.

Le sommeil ne voulait pas venir, ne pouvait pas venir. À sa place, il y avait le vent, le froid mordant, le clair de lune sur la

neige, et le feu. Bran était revenu à l'intérieur d'Été, à de longues lieues de là, et la nuit puait le sang. La piste était forte. *Une mort, pas loin.* La chair serait encore chaude. La bave lui coula entre les crocs tandis que la faim se réveillait en lui. *Pas un orignac. Ni un daim. Pas cette fois-ci.*

Le loup-garou s'approcha de la viande, une ombre grise et efflanquée qui se coulait d'arbre en arbre, traversant des flaques de clair de lune et franchissant des monticules de neige. Le vent poussait ses rafales autour de lui, changeant de direction. Il perdit la piste, la retrouva puis la perdit encore. Alors qu'il la recherchait à nouveau, un bruit au loin lui fit dresser les oreilles.

Un loup, sut-il immédiatement. Été progressa vers le son, prudent à présent. Assez vite l'odeur de sang revint, mais il y en avait d'autres, maintenant : de la pisse et des peaux mortes, des fientes d'oiseau, des plumes et un loup, un loup et un loup. *Une meute.* Il devrait se battre pour sa viande.

Ils le flairèrent aussi. Tandis qu'il quittait l'ombre des arbres pour s'avancer dans la clairière sanglante, ils l'observèrent. La femelle mâchait une botte en cuir qui contenait encore une moitié de jambe, mais elle la laissa choir à son approche. Le chef de la meute, un vieux mâle au museau gris et blanc avec un œil aveugle, se détacha pour venir à sa rencontre, grondant, crocs exposés. Derrière lui, un mâle plus jeune montrait les dents lui aussi.

Les yeux jaune pâle du loup-garou absorbèrent les images qui les entouraient. Un nid d'entrailles était pris dans un buisson, emmêlé dans les branches. De la vapeur montait d'un ventre béant, riche des exhalaisons du sang et de la viande. Une tête contemplait sans la voir la lune en croissant, ses joues lacérées et arrachées jusqu'à l'os sanglant, des trous à la place des yeux, le cou qui se terminait sur un moignon déchiqueté. Une mare de sang gelé, miroitant de rouge et de noir.

Des hommes. Leur puanteur emplissait le monde. Vivants, ils avaient été aussi nombreux que les doigts sur une patte humaine, mais à présent il n'y en avait plus. *Morts. Finis. De la viande.* Encapés et capuchonnés, avant, mais les loups avaient déchiqueté leurs vêtements dans leur fièvre de parvenir à la chair. Ceux qui avaient encore un visage portaient de lourdes barbes, encroûtées de glace et de morve gelée. La neige en tombant avait commencé à ensevelir ce qu'il restait d'eux, si pâle contre le noir des capes et des chausses en lambeaux. *Noir.*

À de longues lieues de là, le garçon s'agita dans un malaise.

Noir. La Garde de Nuit. Ils appartenaient à la Garde de Nuit.

Le loup géant n'en avait cure. C'était de la viande. Il était affamé.

Les yeux des trois loups se mirent à luire jaune. Le loup géant balança sa tête d'un côté à l'autre, dilatant ses narines, puis il découvrit ses crocs avec un grognement. Le plus jeune mâle recula. Le loup-garou sentit la peur en lui. *Subalterne*, comprit-il. Mais le loup borgne répondit par un grondement et se déplaça pour lui couper la route. *Chef. Et il ne me craint pas, malgré ma taille deux fois supérieure.*

Leurs yeux se rencontrèrent.

Un zoman !

Puis tous deux se ruèrent l'un sur l'autre, loup et loup-garou, et il n'y eut plus le temps de penser. Le monde se réduisit à la griffe et à la dent, la neige volant tandis qu'ils roulaient, viraient et se déchiraient, les autres loups grognant et claquant des mâchoires autour d'eux. Ses mâchoires se refermèrent sur une fourrure hirsute et glissante de givre, sur une patte mince comme un bâton sec, mais le loup borgne lui griffa le ventre et se dégagea de sa prise, roula et se jeta sur lui. Des crocs jaunes se refermèrent en grinçant sur sa gorge, mais il repoussa son vieux cousin gris en s'ébrouant comme il l'aurait fait d'un rat, puis chargea à sa suite, le précipitant à terre. Roulant, mordant, donnant des coups de patte, ils luttèrent jusqu'à ce que tous les deux soient lacérés et que du sang frais mouchette les neiges autour d'eux. Mais enfin le vieux loup borgne se coucha et exposa son ventre. Le loup-garou claqua encore deux fois des mâchoires vers lui, lui renifla le postérieur, puis leva la patte sur lui.

Quelques claquements de dents, un grondement de mise en garde, et la femelle et le subalterne se soumirent aussi. La meute lui appartenait.

La proie également. Le loup géant passa d'homme en homme, reniflant, avant de choisir le plus gros, une chose sans visage qui serrait du fer noir dans une main. L'autre main avait disparu, sectionnée au poignet, le moignon ligaturé de cuir. Du sang coulait, épais et lent, de l'entaille en travers de sa gorge. Le loup le lapa avec sa langue, lécha la ruine lacérée et énucléée de son nez et de ses joues, puis il fourra son museau dans le cou et l'ouvrit en le déchirant, gobant une bouchée délicieuse de viande. Aucune chair n'avait jamais eu la moitié de cette saveur.

Quand il en eut fini avec celui-ci, il passa au suivant, et dévora aussi les meilleurs morceaux de cet homme. Des corbeaux l'observaient du haut des arbres, tassés, l'œil noir et silencieux sur les branches tandis que la neige descendait lentement autour d'eux. Les autres loups se contentèrent de ses restes ; le vieux mâle se nourrit le premier, ensuite la femelle, puis le subalterne. Ils lui appartenaient, à présent. Ils formaient une meute.

Non, chuchota le garçon, nous avons une autre meute. Lady est morte et peut-être aussi Vent Gris, mais quelque part, il reste Broussaille, Nymeria et Fantôme. Tu te souviens de Fantôme ?

La neige qui tombait et les loups qui se repaissaient commencèrent à se brouiller. De la chaleur battit contre son visage, aussi réconfortante que les baisers d'une mère. *Du feu*, se dit-il, *de la fumée*. Son nez se fronça à l'odeur de la viande rôtie. Puis la forêt bascula et il fut de retour dans la maison commune, de retour dans son corps cassé, les yeux posés sur un feu. Meera Reed faisait tourner une pièce de viande rouge crue au-dessus des flammes, pour la laisser charbonner et crachoter. « Juste à temps », commenta-t-elle. Bran se frotta les yeux du bas de la paume et se tortilla à reculons contre le mur pour se rasseoir. « Tu as failli manquer le repas, à force de dormir. Le patrouilleur a trouvé une truie. »

Derrière elle, Hodor déchirait à belles dents un morceau de chair brûlante et carbonisée, alors que du sang et de la graisse lui dégoulaient dans la barbe. Des fumerolles montaient d'entre ses doigts. « Hodor, marmonnait-il entre deux bouchées, hodor, hodor. » Sa bâtarde était posée sur le sol en terre à côté de lui. Jojen Reed grignotait son propre rôti à petits coups de dents, mâchant chaque morceau de viande une douzaine de fois avant d'avaler.

Le patrouilleur a tué un cochon. Mains-froides se tenait à côté de la porte, un corbeau perché sur son bras, et tous deux fixaient le feu. Le reflet des flammes brillait sur quatre prunelles noires. Il ne mange pas, se remémora Bran, *et il a peur des flammes.*

« Vous aviez dit pas de feu, rappela-t-il au patrouilleur.

— Les murs autour de nous masquent la lumière, et l'aube approche. Nous ne tarderons pas à reprendre la route.

— Qu'est-il arrivé aux hommes ? Les ennemis derrière nous ?

— Ils ne vous ennueront pas.

— Qui était-ce ? Des sauvageons ? »

Meera tourna la viande pour cuire l'autre face. Hodor mastiquait et avalait, marmonnant d'un ton heureux pour lui-même.

Seul Jojen sembla conscient de ce qui se passait, quand Mains-froides tourna la tête pour considérer Bran. « C'étaient des ennemis. »

Des hommes de la Garde de Nuit. « C'est toi qui les as tués. Toi et les corbeaux. Ils avaient la face toute déchiquetée, et plus d'yeux. » Mains-froides ne nia rien. « C'étaient tes frères. J'ai vu. Les loups avaient déchiré leurs vêtements, mais je pouvais quand même voir ça. Ils portaient des capes noires. Comme tes mains. » Mains-froides ne dit rien. « Qui es-tu ? *Pourquoi as-tu les mains noires ?* »

Le patrouilleur examina ses mains comme s'il ne les avait encore jamais remarquées. « Une fois que le cœur a cessé de battre, le sang d'un homme reflue vers ses extrémités, où il s'alourdit et se fige. » Sa voix raclait dans sa gorge, aussi légère et maigre que lui-même. « Ses mains et ses pieds gonflent et deviennent noirs comme du boudin. Le reste de son corps a la blancheur du lait. »

Meera Reed se leva, sa foëne à rainettes en main, un morceau de viande fumante encore piqué à ses fourchons. « Montre-nous ton visage. »

Le patrouilleur ne fit pas un geste pour obéir.

« Il est mort. » Bran sentait la bile au fond de sa gorge. « Meera, c'est une créature morte. Les monstres ne peuvent pas passer tant que le Mur se dressera solide et que les hommes de la Garde de Nuit seront loyaux, c'est ce que me disait ma vieille nourrice. Il est venu à notre rencontre au Mur, mais il ne pouvait pas le franchir. Il a envoyé Sam à sa place, avec sa sauvegonne. »

La main gantée de Meera se resserra sur la hampe de sa foëne. « Qui t'a envoyé ? Qui est cette corneille à trois yeux ?

— Un ami. Rêveur, sorcier, appelez-le comme vous voudrez. Le dernier vervoyant. » La porte en bois de la maison commune s'ouvrit avec fracas. Au-dehors, le vent de la nuit hurlait, lugubre et noir. Les arbres étaient chargés de corbeaux, qui criillaient. Mains-froides ne bougea pas.

« Un monstre », déclara Bran.

Le patrouilleur regarda Bran comme si le reste n'existait pas. « Ton monstre à toi, Brandon Stark.

— *À toi* », reprit le corbeau en écho, de son épaule. Devant la porte, les corbeaux dans les arbres répercutèrent le cri, jusqu'à ce que la forêt nocturne résonne du chahut de la volée : « *Toi, toi, toi.* »

Bran

— Joven, avais-tu rêvé de ça ? demanda Meera à son frère. Qui est-il ? Qu'est-ce qu'il est ? Qu'allons-nous faire, à présent ?

— Nous allons suivre le patrouilleur, décréta Joven. Nous sommes allés trop loin pour rebrousser chemin maintenant, Meera. Jamais nous ne rejoindrions le Mur vivants. Nous allons suivre le monstre de Bran, ou nous mourrons. »

TYRION

Ils quittèrent Pentos par la porte du Levant, bien que Tyrion Lannister n'eût pas même aperçu le soleil levant. « Il semblera que vous n'êtes jamais venu à Pentos, mon petit ami, promit maître Illyrio en tirant les rideaux de velours pourpre de la litière pour les clore. Personne ne doit vous voir quitter la cité, de même façon qu'aucun ne vous a vu y entrer.

— Aucun, hormis les marins qui m'ont enfourné dans mon barricaut, le garçon de cabine qui nettoyait derrière moi, la fille que vous avez envoyée réchauffer mon lit et cette fourbe de lavandière aux taches de rousseur. Oh, et vos gardes. À moins que vous ne leur ayez retiré l'entendement en même temps que les couilles, ils savent que vous n'êtes pas seul là-dedans. » La litière était suspendue entre huit énormes percherons par de lourdes sangles de cuir. Quatre eunuques marchaient au pas à côté des chevaux, deux de chaque côté, et d'autres cheminaient à la suite pour garder le train de bagages.

« Les Immaculés ne parlent pas, lui assura Illyrio. Et la galère qui vous a livré vogue en ce moment même vers Asshaï. Il lui faudra deux ans pour revenir, si les mers sont favorables. Quant à ma maison, tous m'y aiment bien. Personne ne me trahirait. »

Berce-toi de cette pensée, mon ami pansu. Un jour, nous graverons ces mots sur ta crypte. « Nous devrions être à bord de cette galère, répondit le nain. Le plus court chemin vers Volantis passe par la mer.

— La mer est périlleuse, répliqua Illyrio. L'automne est une saison riche en tempêtes, et les pirates continuent d'établir leurs

repaires sur les Degrés de Pierre, et de courir les mers pour s'en prendre aux gens honnêtes. Il ne faudrait pas que mon petit ami tombe en de telles mains.

— Il y a aussi des pirates sur la Rhoyme.

— Des pirates d'eau douce. » Le marchand de fromages poussa un bâillement, se couvrant la bouche avec le revers d'une main. « Des capitaines cafards se démenant pour des miettes.

— On entend parler d'hommes de pierre, également.

— Ils existent bel et bien, ces pauvres damnés. Mais à quoi bon évoquer de telles choses ? Il fait bien trop beau pour de pareils sujets de conversation. Nous ne tarderons pas à voir la Rhoyme, et là-bas, vous y serez débarrassé d'Illyrio et de sa grosse panse. D'ici là, buvons et rêvons. Nous avons du vin doux et des friandises à déguster. Pourquoi s'appesantir sur la maladie et la mort ? »

Pourquoi, en effet ? Tyrion entendit une fois de plus vibrer une arbalète, et il s'interrogea. La litière oscillait d'un bord sur l'autre, un mouvement apaisant qui lui donnait l'impression d'être un marmot bercé dans les bras de sa mère pour l'endormir. *Non que cette sensation me soit familière.* Des coussins de soie rembourrés de duvet d'oie confortaient ses fesses. Les pans de velours pourpre s'incurvaient au-dessus pour former un toit, faisant régner une agréable chaleur en dépit de la fraîcheur automnale à l'extérieur.

Une file de mulets s'étirait derrière eux, transportant coffres, barils et fûts, et des malles de délectables provendes afin d'épargner au seigneur des fromages l'irruption d'une petite fringale. Ils grignotèrent ce matin-là du saucisson épicé, arrosé d'un brun de fumevigne bien sombre. Des anguilles en gelée et des rouges de Dorne remplirent leur après-midi. Le soir venu, il y eut du jambon en tranches, des œufs à la coque et des alouettes rôties fourrées à l'ail et aux oignons, avec des bières pâles et des feuvins de Myr pour faciliter leur digestion. La litière était cependant aussi lente que douillette, et le nain se retrouva bientôt démangé d'impatience.

« Combien de jours avant que nous n'atteignons le fleuve ? demanda-t-il à Illyrio ce soir-là. À cette allure, les dragons de votre reine seront plus grands que les trois d'Aegon avant que je puisse poser les yeux sur eux.

— Si seulement c'était vrai. Un grand dragon inspire plus de terreur qu'un petit. » Le maître haussa les épaules. « Malgré

tout le plaisir que j'aurais à accueillir la reine Daenerys à Volantis, je dois m'en remettre à vous et à Griff, pour cela. Je puis mieux la servir à Pentos, en aplanissant la voie pour son retour. Tant que je suis avec vous, ma foi... Eh bien, un vieil homme gras doit avoir son petit confort, non ? Allons, buvez une coupe de vin.

— Dites-moi, demanda Tyrion tout en s'exécutant, pourquoi un maître de Pentos se soucierait-il plus que d'une guigne de la personne qui coiffe la couronne de Westeros ? Où se situe votre profit, dans cette entreprise, messire ? »

Le pansu essuya la graisse de ses lèvres. « Je suis un vieil homme, qui s'est lassé de ce monde et de ses traîtrises. Est-il tellement étrange que je souhaite faire du bien avant le terme de mes jours, en aidant une douce jeune femme à recouvrer ce qui lui revient de droit par la naissance ? »

Et vous n'allez pas tarder à me proposer une armure magique et un palais à Valyria. « Si Daenerys n'est qu'une douce jeune femme, le Trône de Fer va la débiter en douces jeunes pièces.

— Ne craignez rien, mon petit ami. Le sang d'Aegon le Dragon coule dans ses veines. »

En même temps que celui d'Aegon l'Indigne, de Maegor le Cruel et de Baelor le Hagard. « Dites-m'en plus long sur son compte. »

Le pansu devint méditatif. « Daenerys était à moitié une enfant lorsqu'elle est venue me trouver, et pourtant plus belle encore que ma deuxième épouse, tellement charmante que j'ai été tenté de me l'approprier. Mais une créature si craintive, si furtive, que j'ai su que je ne tirerais aucune joie à m'accoupler avec elle. J'ai plutôt convoqué une chaufferette que j'ai baisée avec vigueur jusqu'à ce que cette folie me passe. À parler franc, je n'imaginai pas que Daenerys survivrait longtemps parmi les seigneurs des chevaux.

— Ça ne vous a pas empêché de la vendre au *khal* Drogo...

— Les Dothrakis n'achètent ni ne vendent. Dites plutôt que son frère Viserys l'a donnée à Drogo pour se gagner l'amitié du *khal*. Un jeune fat, cupide. Viserys guignait le trône de son père, mais guignait tout autant Daenerys, et répugnait à la céder. La nuit précédant les noces de la princesse, il a cherché à s'introduire dans son lit, clamant avec insistance, que, puisqu'il ne pouvait avoir sa main, il revendiquait sa virginité. Si je n'avais pas pris la précaution de poster des sentinelles à sa porte, Viserys aurait pu anéantir des années de plans.

— À vous entendre, c'est un parfait imbécile.

— Viserys était le fils d'Aerys le Fol, précisément. Daenerys... Daenerys est tout à fait différente. » Il laissa choir une alouette rôtie dans sa bouche et la croqua bruyamment, avec les os. « L'enfant craintive qui s'est réfugiée dans ma demeure est morte sur la mer Dothrak, pour renaître dans le sang et le feu. Cette reine dragon qui porte son nom est une Targaryen authentique. Lorsque j'ai envoyé des navires pour la ramener chez elle, elle s'est tournée vers la baie des Serfs. En quelques jours de temps, elle a conquis Astapor, fait plier le genou à Yunkaï et mis Meereen à sac. Mantarys va suivre, si elle marche vers l'ouest en suivant les anciennes routes valyriennes. Si elle vient par la mer, eh bien... Sa flotte devra se ravitailler en nourriture et en eau à Volantis.

— Par terre ou par mer, il y a bien des lieues entre Meereen et Volantis, fit observer Tyrion.

— Cinq cent cinquante, à vol de dragon, à travers des déserts, des montagnes, des marais et des ruines hantées par les démons. Tant et plus périront, mais ceux qui survivront seront plus forts en atteignant Volantis... où ils vous trouveront, avec Griff, à les attendre, avec des forces fraîches et assez de navires pour tous les transporter de l'autre côté de la mer à Westeros. »

Tyrion médita sur ce qu'il savait de Volantis, la plus ancienne et la plus orgueilleuse des neuf Cités libres. Quelque chose clochait dans l'histoire. Même avec un demi-nez, il le sentait. « On dit qu'à Volantis, il y a cinq esclaves pour chaque homme libre. Pourquoi les triarques viendraient-ils en aide à une reine qui a brisé le commerce des esclaves ? » Il tendit le doigt vers Illyrio. « Et d'ailleurs, pourquoi le feriez-vous, vous ? L'esclavage peut bien être proscrit par les lois de Pentos, mais vous trempez vous aussi dans ce négoce. Au moins le doigt, sinon toute la main. Et pourtant, vous conspirez en faveur de la reine dragon, et non contre elle. Pourquoi ? Qu'espérez-vous gagner de la reine Daenerys ?

— Nous y voilà donc revenus ? Vous êtes un petit homme obstiné. » Illyrio poussa un rire et se claqua la bedaine. « Comme vous voulez. Le Roi Gueux a juré que je serais son maître des finances, et lord de plein droit, par-dessus le marché. Une fois qu'il porterait sa couronne d'or, je devais avoir mon choix d'un château... Même Castral Roc, si tel était mon désir. »

Le vin de Tyrion lui remonta par le moignon balafré qui avait été son nez. « Mon père aurait été ravi d'entendre cela.

— Le seigneur votre père n'aurait eu nulle cause d'émoi. Que voudrais-je d'un roc ? Ma demeure est assez vaste pour un seul homme, et plus confortable que vos châteaux ouestriens si pleins de courants d'air. Grand Argentier, en revanche... » Le pansu écala un nouvel œuf. « J'aime la monnaie. Y a-t-il son aussi doux que le tintement de l'or contre l'or ? »

Les hurlements d'une sœur. « Êtes-vous bien certain que Daenerys tiendra les promesses de son frère ?

— Elle les tiendra ou pas. » Illyrio sectionna l'œuf en deux d'un coup de dents. « Je vous l'ai dit, mon petit ami, tous les actes d'un homme ne visent pas le profit. Croyez ce qu'il vous plaira, mais même de vieux imbéciles gras tels que moi ont des amis, et des dettes d'affection à payer. »

Menteur, songea Tyrion. *Il y a dans cette entreprise quelque chose qui vaut pour toi plus que de l'or ou des châteaux.* « On rencontre tellement peu de gens qui placent l'amitié au-dessus de l'or, de nos jours.

— Ce n'est que trop vrai, répondit le pansu, sourd à son ironie.

— Comment se fait-il que l'Araignée vous soit devenu si cher ?

— Nous avons été jeunes ensemble, deux jouvenceaux à Pentos.

— Varys est originaire de Myr.

— Certes. Je l'ai rencontré peu de temps après son arrivée, avec quelques pas d'avance sur les négriers. Le jour, il dormait dans les égouts ; la nuit, il rôdait comme un chat sur les toits. J'étais presque aussi pauvre, un spadassin en soies crasseuses, vivant de ma lame. Peut-être avez-vous eu l'occasion de remarquer la statue près de mon bassin ? Pytho Malanon l'a sculptée lorsque j'avais seize années. Une œuvre charmante, même si je pleure, de nos jours, en la regardant.

— L'âge nous délabre tous. Je porte toujours le deuil de mon nez. Mais Varys...

— À Myr, c'était un prince des voleurs, jusqu'à ce qu'un larron concurrent le dénonce. À Pentos, son accent le trahissait, et une fois qu'on a su qu'il était eunuque, on l'a méprisé et battu. Pourquoi il m'a choisi pour le protéger je ne le saurai sans doute jamais, mais nous avons conclu un arrangement. Varys

surveillait les petits voleurs et s'appropriait leurs larcins. J'offrais mon secours à leurs victimes, en promettant de recouvrer leurs objets précieux, pour un salaire. Très vite, quiconque avait subi une perte sut qu'il fallait venir me voir, tandis que les malandrins et les vide-gousset de la cité allaient trouver Varys... Une moitié pour lui trancher la gorge, l'autre pour lui vendre ce qu'ils avaient volé. Nous nous sommes tous deux enrichis, et plus encore quand Varys a formé ses souris.

— À Port-Réal, il avait des oisillons.

— Il les appelait des souris, à l'époque. Les voleurs plus âgés étaient des imbéciles qui ne réfléchissaient pas plus loin que pour troquer une nuit de butin contre du vin. Varys préférait les orphelins et les jeunes filles. Il choisissait les plus menus, ceux qui étaient vifs et silencieux, et leur apprenait à escalader les murs et à descendre par les cheminées. Il leur enseignait également à lire. Nous laissons l'or et les bijoux aux voleurs ordinaires. Nos souris volaient plutôt des lettres, des registres, des cartes... Par la suite, ils les ont lus et laissés en place. *Les secrets ont plus de prix que l'argent ou les saphirs*, affirmait Varys. Précisément. Je suis devenu tellement respectable qu'un cousin du prince de Pentos m'a laissé épouser sa pucelle de fille, tandis que la rumeur du talent d'un certain eunuque franchissait le détroit pour parvenir aux oreilles d'un certain roi. Un roi fort inquiet, qui ne se fiait pas absolument à son fils, ni à sa femme, ni à sa Main, un ami de jeunesse devenu arrogant et trop orgueilleux. Je crois bien que vous connaissez le reste de l'histoire, n'est-ce pas ?

— En grande partie, reconnut Tyrion. Je constate que vous êtes un peu plus qu'un marchand de fromages, finalement. »

Illyrio inclina la tête. « C'est aimable de votre part de dire cela, mon petit ami. Et, pour ma part, je vois que vous êtes aussi vif que lord Varys l'affirmait. » Il sourit, exposant tous ses chicots jaunes et tordus, et demanda en criant une autre amphore de feuvin myrien.

Quand le maître sombra dans le sommeil avec l'amphore de vin près de son coude, Tyrion avança à croupetons sur les cousins pour l'extraire de sa prison de chair et s'en verser une coupe. Il la vida, bâilla, et remplit de nouveau sa coupe. *Si je bois assez de feuvin*, se dit-il, *peut-être rêverai-je de dragons*.

Lorsqu'il était encore un enfant solitaire dans le tréfonds de Castral Roc, il avait maintes fois chevauché des dragons au fil

des nuits, se prenant pour un jeune prince targaryen perdu, ou un seigneur des dragons valyrien planant haut au-dessus des prairies et des montagnes. Un jour que ses oncles lui avaient demandé quel cadeau il voulait pour son anniversaire, il les supplia de lui offrir un dragon. « Point besoin qu'il soit grand. Il pourrait être tout petit, comme moi. » Son oncle Gerion estima qu'il n'avait jamais rien entendu de plus drôle, mais son oncle Tygett lui expliqua : « Le dernier dragon est mort il y a un siècle, mon garçon. » L'injustice lui avait paru si monstrueuse que le garçonnet s'était endormi en pleurant, cette nuit-là.

Et pourtant, s'il fallait en croire le seigneur des fromages, la fille du Roi Fou avait fait éclore trois dragons vivants. *Deux de plus qu'il n'était nécessaire, même pour une Targaryen.* Tyrion regrettait presque d'avoir tué son père. Il aurait aimé voir la trogne de lord Tywin en apprenant qu'une reine targaryen faisait route vers Westeros avec trois dragons, soutenue par un eunuque machiavélique et un marchand de fromages gros comme la moitié de Castral Roc.

Le nain était tellement repu qu'il dut lâcher sa ceinture et le lacet supérieur de ses chausses. Les vêtements de garçonnet dont l'avait revêtu son hôte lui donnaient l'impression d'être une saucisse de dix livres engoncée dans une peau de cinq. *Si nous nous empiffrons de la sorte tous les jours, j'aurai les mensurations d'Illyrio avant de rencontrer cette reine dragon.* À l'extérieur de la litière, la nuit était tombée. À l'intérieur, tout était noir. Tyrion perçut les ronflements d'Illyrio, le grincement des sangles de cuir, le lent martèlement des sabots ferrés de l'équipage sur la solide route valyrienne, mais son cœur écoutait battre le cuir de grandes ailes.

À son réveil, l'aube était venue. Les chevaux avançaient toujours, la litière craquant et tanguant entre eux. Tyrion écarta le rideau d'un pouce ou deux pour jeter un coup d'œil au-dehors, mais il n'y avait pas grand-chose à voir, sinon l'ocre des champs, des ormes nus et bruns et la route elle-même, une large chaussée empierrée qui courait, droite comme une lance, jusqu'à l'horizon. Ses lectures lui avaient parlé des routes valyriennes, mais c'était la première qu'il voyait. L'emprise des Possessions s'était exercée jusqu'à Peyredragon, jamais sur le continent de Westeros proprement dit. *Curieux, ça. Peyredragon n'est qu'un caillou. Les richesses se trouvaient plus loin à l'ouest, mais ils avaient des dragons. Assurément, ils devaient connaître leur présence.*

Il avait trop bu, la soirée précédente. Sa tête cognait et même le doux balancement de la litière suffisait à lui mettre le cœur au bord des lèvres. Bien qu'il n'ait pas proféré un mot de plainte, sa détresse avait dû apparaître clairement à Illyrio Mopatis. « Allons, trinquez avec moi, proposa le pansu. Il faut reprendre une écaille au dragon qui vous a brûlé, comme on dit. » D'une carafe, il versa pour eux deux un cru de fumevigne si sucré qu'il attirait plus de mouches que le miel. Tyrion les chassa du revers de la main et lampa une longue gorgée. Le goût en était si écœurant qu'il eut grand mal à ne pas le rendre. La deuxième coupe passa plus facilement, toutefois. Quand bien même, il n'avait aucun appétit et lorsque Illyrio lui proposa un bol de mûres à la crème, il le repoussa d'un geste. « J'ai rêvé de la reine, confia-t-il. J'étais agenouillé devant elle, lui jurant allégeance, mais elle m'a confondu avec mon frère Jaime, et m'a donné à dévorer à ses dragons.

— Espérons que le rêve n'était pas prophétique. Vous êtes un habile lutin, ainsi que Varys l'affirmait, et Daenerys aura besoin de s'entourer d'hommes habiles. Ser Barristan est un chevalier vaillant et loyal ; mais nul, ce me semble, ne l'a jamais accusé de ruse.

— Les chevaliers ne connaissent qu'une méthode pour résoudre un problème. Ils abaissent leurs lances et chargent. Un nain porte sur le monde un point de vue différent. Mais qu'en est-il de vous ? Vous êtes habile homme, vous aussi.

— Vous me flattez. » Illyrio agita la main. « Hélas, je ne suis pas bâti pour les voyages, aussi dois-je vous envoyer à Daenerys en remplacement de moi. Vous avez rendu à Sa Grâce un signalé service en tuant votre père, et j'ai bon espoir que vous lui en rendrez bien d'autres. Daenerys n'est pas l'imbécile qu'était son frère. Elle saura vous employer à bon escient. »

Comme petit bois ? se demanda Tyrion en affichant un aimable sourire.

Ils ne changèrent d'attelage qu'à trois reprises ce jour-là, mais semblaient s'arrêter au moins deux fois par heure pour qu'Illyrio puisse descendre de la litière et pisser son content. *Notre seigneur des fromages a beau avoir la taille d'un éléphant, sa vessie est grosse comme une cacahuète*, jugea le nain. Au cours d'une halte, il mit son temps à profit pour inspecter la route de plus près. Tyrion savait ce qu'il allait trouver : non point de la terre damée, ni briques, ni pavés, mais un ruban de pierre fondue

surhaussé d'un pied au-dessus du sol pour laisser les pluies et l'eau de fonte des neiges s'écouler sur les accotements. À la différence des sentiers bourbeux qui tenaient lieu de routes dans les Sept Couronnes, les routes valyriennes étaient assez larges pour que trois chariots y passent de front, et ne subissaient l'outrage ni du temps ni de la circulation. Elles résistaient, immuables, quatre siècles après que Valyria elle-même avait affronté son Fléau. Il chercha des ornières et des fissures, mais ne trouva qu'un tas de crottin chaud déposé par un des chevaux.

Le crottin lui fit penser au seigneur son père. *Êtes-vous au fond de quelque enfer, Père ? Un gentil petit enfer glacé d'où vous pouvez lever les yeux pour me voir aider à réinstaller la fille d'Aerys le Fol sur le Trône de Fer ?*

Quand ils reprirent leur voyage, Illyrio présenta un sac de marrons grillés et se remit à parler de la reine dragon. « Nos dernières nouvelles sur la reine Daenerys sont anciennes et rassises, je le crains. Désormais, elle a dû quitter Meereen, nous devons le supposer. Elle dispose enfin de son ost, une armée dépenaillée d'épées-louées, de seigneurs des chevaux dothrakis et d'infanterie d'Immaculés, et elle va certainement les mener vers l'ouest, pour reprendre le trône de son père. » Maître Illyrio dévissa le couvercle d'un pot d'escargots à l'ail, les renifla et sourit. « À Volantis, vous aurez des nouvelles fraîches de Daenerys, il nous faut l'espérer, dit-il en aspirant un hors de sa coquille. Tant dragons que jeunes filles sont des créatures capricieuses, et il se pourrait que vous ayez besoin de rajuster vos plans. Griff saura quoi faire. Voulez-vous un escargot ? L'ail vient de mes propres jardins. »

Je pourrais chevaucher un escargot et abattre plus de route que ta litière. Tyrion refusa le mets d'un geste. « Vous placez bien de la confiance en ce Griff. Un autre de vos amis d'enfance ?

— Non. Une épée-louée, diriez-vous, mais ouestrien de naissance. Daenerys a besoin d'hommes dignes de sa cause. » Illyrio éleva la main. « Je sais ! *Les épées-louées placent l'or avant l'honneur*, vous dites-vous. *Ce Griff va me vendre à ma sœur.* Point du tout. Je donne à Griff la confiance que j'accorderais à un frère. »

Nouvelle erreur fatale. « Alors, j'en ferai de même.

— La Compagnie Dorée marche sur Volantis en ce moment même, pour y attendre notre reine arrivée d'Orient. »

Sous l'or, l'aire acier. « J'avais entendu dire que la Compagnie Dorée était sous contrat avec une des Cités libres.

— Myr. » Illyrio eut un sourire goguenard. « Les contrats se rompent.

— Il y a plus d'argent à gagner en négociant des fromages que je l'imaginai. Comment avez-vous réussi ce tour ? »

Le maître agita ses doigts boudinés. « Certains contrats sont écrits à l'encre, et d'autres avec du sang. Je n'en dirai pas plus. »

Le nain médita la remarque. La Compagnie Dorée avait la réputation d'être la plus grande des compagnies libres, fondée un siècle plus tôt par Aigracier, un bâtard d'Aegon l'Indigne. Lorsqu'un autre des Grands Bâtards d'Aegon tenta d'arracher le Trône de Fer à son demi-frère de naissance légitime, Aigracier se joignit à la révolte. Daemon Feunoyr avait péri sur le champ de bataille d'Herberouge, toutefois, et sa rébellion avec lui. Ceux qui avaient suivi le Dragon Noir et survécu à la bataille, mais qui refusaient toujours de plier le genou, furent de l'autre côté du détroit ; parmi eux, les fils cadets de Daemon, Aigracier et des centaines de seigneurs sans terre et de chevaliers qui se virent vite contraints de louer leur épée pour pouvoir manger. Certains se rangèrent sous l'Étendard en Loques, d'autres avec les Puînés ou les Hommes de la Pucelle. Aigracier voyait la puissance de la maison Feunoyr s'égailler aux quatre vents, aussi constitua-t-il la Compagnie Dorée afin de lier ensemble les exilés.

Depuis ce jour, les hommes de la Compagnie Dorée avaient vécu et péri dans les Terres Disputées, combattant pour Myr, Lys ou Tyrosh dans leurs absurdes petites guerres, et rêvant du pays qu'avaient perdu leurs pères. Ils étaient des exilés et des fils d'exilés, sans biens ni pardon... Et cependant toujours de formidables combattants.

« J'admire vos capacités de persuasion, confia Tyrion à Illyrio. Comment avez-vous convaincu la Compagnie Dorée de soutenir la cause de notre douce reine alors qu'ils ont passé l'essentiel de leur histoire à se battre *contre* les Targaryen ? »

Illyrio chassa l'objection comme on le fait d'une mouche. « Noir ou rouge, un dragon reste un dragon. La mort de Maelys le Monstrueux sur les Degrés de Pierre a mis un terme à la lignée mâle de la maison Feunoyr. » Le marchand de fromages sourit dans sa barbe fourchue. « Et Daenerys donnera aux exilés ce qu'Aigracier et les Feunoyr n'ont jamais pu leur offrir. Elle les ramènera chez eux. »

Avec le feu et l'épée. Voilà le genre de retour à la maison que Tyrion désirait aussi. « Dix mille épées représentent un don princier, je vous l'accorde. Sa Grâce devrait être très satisfaite. »

Le maître opina modestement du chef, ses mentons ballotant. « Je ne me permettrais pas de préjuger de ce qui pourrait satisfaire Sa Grâce. »

Voilà qui est prudent de ta part. Tyrion avait tant et plus d'expérience de la gratitude des rois. Pourquoi devrait-il en aller différemment des reines ?

Avant peu, le maître dormit à poings fermés, laissant Tyrion méditer seul. Il se demanda ce que Barristan Selmy dirait de chevaucher à la bataille avec la Compagnie Dorée. Durant la guerre des Rois à Neuf Sous, Selmy s'était ouvert un chemin sanglant à travers leurs rangs pour abattre le dernier des prétendants Feunoyr. *La rébellion met dans le même lit d'étranges compagnons. Nul couple plus étrange que ce pansu et moi.*

Le marchand de fromages s'éveilla lorsqu'ils firent halte pour changer de chevaux, et demanda un nouveau panier. « Où en sommes-nous arrivés ? » s'enquit le nain tandis qu'ils s'empiffraient de chapon froid assorti d'un condiment composé de carottes, de raisins secs et de fragments de citron vert et d'orange.

« Nous sommes à Andalos, mon ami. Le pays d'où sont venus vos Andals. Ils l'ont pris aux hommes velus qui vivaient là avant eux, cousins des hommes velus d'Ib. Le cœur de l'ancien royaume d'Hugor s'étend au nord d'ici, mais nous traversons ses marches méridionales. À Pentos, on les appelle les Basses Landes. Plus loin à l'est se dressent les Collines de Velours, notre destination. »

Andalos. La Foi enseignait que les Sept en personne avaient jadis foulé les collines d'Andalos sous forme humaine. « Le Père tendit sa main vers les cieux pour en décrocher sept étoiles, récita Tyrion de mémoire, et une par une il les déposa sur le front d'Hugor de la Colline pour forger une lumineuse couronne. »

Maître Illyrio lui jeta un curieux regard. « Je n'imaginai pas mon petit ami si dévot. »

Le nain haussa les épaules. « Un vestige de mon enfance. Je savais que je ne serais jamais chevalier, aussi ai-je décidé de devenir Grand Septon. La couronne de cristal ajoute un bon pied à la stature d'un homme. J'ai étudié les saints Écrits et prié

jusqu'à avoir des cals aux deux genoux, mais ma quête a connu une fin tragique. J'ai atteint l'âge fatal et je suis tombé amoureux.

— Une pucelle ? Je connais cela. » Illyrio plongea sa main droite dans sa manche gauche et en tira un médaillon d'argent. À l'intérieur se trouvait le portrait peint d'une femme aux grands yeux bleus et à la chevelure d'un blond pâle strié d'argent. « Serra. Je l'ai découverte dans une maison de plaisir lysienne et je l'ai ramenée chez moi pour réchauffer ma couche, mais en fin de compte je l'ai épousée. Moi, dont la première épouse avait été une cousine du prince de Pentos. Dès lors, les portes du palais m'ont été fermées, mais je m'en moquais. C'était un prix assez mince à payer, pour Serra.

— Comment est-elle morte ? » Tyrion savait qu'elle était morte ; personne ne parlait avec tant de tendresse d'une femme qui l'aurait abandonné.

« Une galéasse de commerce braavienne a fait escale à Pentos à son retour de la mer de Jade. Le *Trésor* transportait des clous de girofle et du safran, du jais et du jade, du samit écarlate et de la soie émeraude... Et la mort grise. Nous avons abattu ses rameurs quand ils ont débarqué à terre et nous avons incendié le navire à l'ancre, mais les rats étaient descendus le long des rames et ont trottiné jusqu'au quai sur des pattes en pierre froide. La peste a emporté deux mille personnes avant de s'épuiser. » Maître Illyrio referma le médaillon. « Je conserve ses mains dans ma chambre à coucher. Ses mains qui étaient si douces... »

Tyrion songea à Tysha. Il jeta un coup d'œil à l'extérieur sur ces champs qu'avaient autrefois foulés les dieux. « Quelle sorte de dieu faut-il être pour créer les rats, les épidémies et les nains ? » Un autre passage de *L'Étoile à Sept branches* lui revint. « La Jouvencelle lui présenta une pucelle aussi souple que le saule, avec des yeux comme de profonds bassins bleus, et Hugor déclara qu'il la prendrait pour épouse. Aussi la Mère la rendit-elle fertile, et l'Aïeule prédit-elle qu'elle donnerait au roi quarante et quatre fils vaillants. Le Guerrier donna force à leurs bras, tandis que le Forgeron façonnait pour chacun une armure de plaques de fer.

— Votre Forgeron devait être rhoynar, plaisanta Illyrio. Les Andals ont appris des Rhoynars qui vivaient sur les bords du fleuve l'art de travailler le fer. C'est connu.

— Pas de nos septons. » Tyrion indiqua d'un geste les champs. « Qui peuple vos Basses Landes ?

— Serfs et laboureurs, enchaînés à la terre. Il y a des vergers, des fermes, des mines... Je possède moi-même un peu de tout cela, mais je le visite rarement. Pourquoi devrais-je perdre mon temps ici, avec la myriade de plaisirs de Pentos si proche ?

— Une myriade de plaisirs. » *Et ses énormes remparts bien épais.* Tyrion fit tourner son vin dans sa coupe. « Nous n'avons plus vu de ville depuis Pentos.

— Il y a des ruines. » Illyrio agita une cuisse de poulet en direction des rideaux. « Les seigneurs des chevaux viennent par ici, chaque fois qu'un *khal* se met en tête de contempler la mer. Les Dothrakis n'aiment guère les villes, vous devez le savoir, même à Westeros.

— Abattez-vous sur un de ces *khalasars* et détruisez-le, et vous pourriez constater que les Dothrakis sont moins enclins à franchir la Rhoïne.

— Il coûte moins cher de payer le départ des ennemis avec de la nourriture et des cadeaux. »

Si seulement j'avais eu l'idée d'emporter un bon fromage, lors de la bataille de la Néra, je posséderais peut-être encore mon nez dans son intégralité. Lord Tywin avait toujours tenu les Cités libres en grand mépris. *Ils se battent avec des pièces au lieu d'épées,* disait-il. *L'or a son emploi, mais c'est le fer qui remporte les guerres.* « Donnez de l'or à un ennemi, et il reviendra simplement en réclamer davantage, disait toujours mon père.

— C'est bien le père que vous avez assassiné ? » Illyrio jeta son os de poulet hors de la litière. « Les épées-louées ne tiennent pas face aux gueulards dothrakis. Cela a été prouvé à Qohor.

— Pas même votre vaillant Griff ? se moqua Tyrion.

— Griff est différent. Il a un fils dont il est fou. Griff le Jeune, le garçon s'appelle. Jamais il n'y a eu plus noble jeune homme. »

Le vin, la chère, le soleil, le balancement de la litière, le bourdonnement des mouches, tout conspirait à rendre Tyrion somnolent. Et donc il somnola, s'éveilla, il but. Illyrio rendit coupe pour coupe. Et tandis que le ciel virait à un mauve crépusculaire, le pansu se mit à ronfler.

Cette nuit-là, Tyrion Lannister rêva d'une bataille qui teignait les collines de Westeros d'un rouge de sang. Il se trouvait en plein milieu, octroyant la mort avec une hache aussi grande que lui, combattant aux côtés de Barristan le Hardi et d'Aigracier

tandis que tournoyaient des dragons au-dessus d'eux dans les cieux. Dans le rêve, il avait deux têtes, toutes deux dépourvues de nez. Son père menait l'ennemi, aussi le tua-t-il une fois de plus. Puis il tua son frère Jaime, le frappant au visage jusqu'à ce que n'en reste que ruines sanglantes, riant à chaque coup qu'il portait. Ce ne fut qu'une fois le combat terminé qu'il s'aperçut que sa seconde tête pleurait.

Quand il s'éveilla, ses jambes rabougries étaient raides comme du fer. Illyrio picorait des olives. « Où sommes-nous ? lui demanda Tyrion.

— Nous n'avons pas encore quitté les Basses Landes, mon impatient ami. Bientôt notre route nous conduira dans les Collines de Velours. Là débute notre ascension vers Ghoyan Drohe, sur la Petite Rhoyné. »

Ghoyan Drohe avait été une cité rhoynar jusqu'à ce que les dragons de Valyria la réduisent à une désolation embrasée. *Je parcours les années en même temps que les lieux*, songea Tyrion, *en remontant l'histoire jusqu'à l'époque où les dragons dominaient la Terre.*

Tyrion dormit, s'éveilla et se rendormit, et jour ou nuit semblait sans importance. Les Collines de Velours se révélèrent décevantes. « La moitié des putains de Port-Lannis ont des seins plus gros que ces collines, déclara-t-il à Illyrio. Vous devriez les appeler les tétines de velours. » Ils virent un cercle de pierres dressées dont Illyrio affirma qu'elles avaient été mises en place par des géants, et plus tard un lac profond. « Ici se situait un repaire de brigands qui s'en prenaient à tous ceux qui passaient par ici, raconta Illyrio. On prétend qu'ils vivent toujours sous l'eau. Ceux qui pêchent dans le lac sont entraînés sous les flots et dévorés. » Le soir suivant, ils arrivèrent devant un énorme sphinx valyrien accroupi au bord de la route. Il avait un corps de dragon et un visage de femme.

« Une reine dragon, fit remarquer Tyrion. Agréable présage.

— Son roi a disparu. » Illyrio indiqua le piédestal de pierre lisse sur lequel se dressait jadis le second sphinx, désormais couvert de mousse et de lianes en fleur. « Les seigneurs des chevaux ont construit au-dessous des roues de bois pour le tirer jusqu'à Vaes Dothrak. »

Encore un présage, songea Tyrion, *mais pas aussi encourageant.*

Cette nuit-là, plus soûl qu'à l'ordinaire, il se lança subitement dans une chanson :

Le trône de fer

*Il chevauchait par les rues de la cité,
Descendu du haut de sa citadelle,
Par les tours, les détours, les marches et pavés,
Il allait vers un soupir de sa belle.
Car elle était son trésor secret,
Honte autant que joie de l'âme.
Chaîne et donjon sont lors frivolité,
Comparés aux baisers d'une femme.*

Il ne connaissait que ces paroles, hormis le refrain. *Des mains d'or sont toujours froides, mais chaudes sont celles d'une femme.* Les mains de Shae l'avaient martelé tandis que les mains d'or s'enfonçaient dans sa gorge. Il ne se souvenait pas si elles avaient été chaudes ou pas. Plus ses forces la quittaient, et plus ses coups devenaient papillons, qui voletaient autour du visage de Tyrion. Chaque fois qu'il donnait un tour supplémentaire à la chaîne, les mains d'or s'enfonçaient un peu plus. *Chaîne et donjon sont lors frivolité, comparés aux baisers d'une femme.* Lui avait-il donné un dernier baiser, une fois morte ? Il ne parvenait pas à se souvenir... Mais il se rappelait encore leur premier, dans sa tente sur les rives de la Verfurque. Que le goût de sa bouche avait été doux.

Il se souvenait également de sa première fois avec Tysha. *Elle ne savait pas y faire, pas plus que moi. Nous n'arrêtons pas de nous cogner le nez, mais quand j'ai touché sa langue de la mienne, elle a frémi.* Tyrion ferma les yeux pour invoquer son visage dans son esprit, mais il vit à la place son père, accroupi sur une chaise percée, sa chemise de nuit remontée autour de sa taille. « Où vont les putes », déclara lord Tywin, et l'arbalète vrombit.

Le nain se retourna, pressant un demi-nez dans les profondeurs des oreillers de soie. Le sommeil s'ouvrit sous lui comme un puits, et il s'y jeta avec décision et laissa les ténèbres le dévorer.

LE DOMESTIQUE DU MARCHAND

L'*Aventure* puait.

Il s'enorgueillissait de soixante rames, d'une seule voile et d'une longue coque mince, promesse de vitesse. *Petit, mais ça pourrait faire l'affaire*, avait songé Quantyn en le voyant. Toutefois, c'était avant de monter à bord et de bien le humer. *Des cochons*, avait-il d'abord pensé, mais après avoir reniflé une deuxième fois, il se ravisa. L'odeur des pourceaux était plus propre. Ici régnait un remugle de pisse et de viande en putréfaction, d'excréments, une infection de chair de cadavre et de plaies purulentes, de blessures gangrenées, d'une telle puissance qu'elle couvrait l'air marin et l'odeur de poisson du port.

« J'ai envie de vomir », confia-t-il à Gerris Boisleau. Ils attendaient qu'apparaisse le maître à bord, transpirant sous la chaleur tandis que les relents immondes montaient du pont sous leurs pieds.

« Si le capitaine pue autant que son navire, il risque de prendre votre vomi pour du parfum », répliqua Gerris.

Quantyn allait suggérer d'essayer un autre bâtiment lorsque le commandant fit enfin son apparition, flanqué de deux membres d'équipage d'aspect crapuleux. Gerris l'accueillit avec un sourire. Malgré une maîtrise du volant inférieure à celle de Quantyn, leur ruse exigeait qu'il parlât pour eux deux. À Bourg-Cabanes, Quantyn avait joué les marchands de vin, mais cette comédie l'avait irrité, si bien qu'en changeant de bateau à Lys, les Dorniens avaient par la même occasion interverti les rôles. À bord de la *Sternelle*, Cletus Ferboys était devenu le marchand,

et Quentyn le valet ; à Volantis, avec Cletus mort, Gerris avait endossé le rôle du maître.

Grand et blond, avec des yeux bleu-vert, des cheveux pâles éclaircis par le soleil, et un corps mince et agréable, Gerris Bois-leau marchait avec un air conquérant, une assurance qui confinait à l'arrogance. Jamais il ne donnait l'impression d'être mal à l'aise et même lorsqu'il ne parlait pas la langue du cru, il savait se faire comprendre. Quentyn avait piteuse mine, en comparaison – jambes courtaudes et carrure râblée, massive, avec des cheveux bruns comme la terre fraîchement retournée. Il avait le front trop haut, la mâchoire trop carrée, le nez trop épaté. *Un brave et honnête visage*, l'avait décrit un jour une fille, *mais vous devriez sourire davantage*.

Les sourires n'étaient jamais venus aisément à Quentyn Martell, non plus qu'au seigneur son père.

« Quelle vitesse peut atteindre votre *Aventure* ? » s'enquit Gerris dans une approximation trébuchante du haut valyrien.

Le maître de l'*Aventure* reconnut l'accent et répondit dans la Langue Commune de Westeros. « Il en est pas de plus véloce, honorable seigneur. L'*Aventure* peut distancer le vent même. Dites-moi où vous avez l'intention de naviguer, et promptement je vous y mènerai.

— Je cherche à traverser jusqu'à Meereen, pour moi et deux domestiques. »

Cela fit réfléchir le capitaine. « Meereen m'est certes pas étrangère. Je pourrais retrouver la cité, oui... Mais pourquoi ? On vend pas d'esclaves à Meereen, aucun bénéfice à en tirer. La reine d'argent a mis un terme à tout cela. Elle a même fermé les arènes de combat, si bien qu'un pauvre matelot peut même pas se distraire en attendant de remplir ses cales. Dites-moi, ami ouestrien, qu'y a-t-il à Meereen qui vous donne envie d'y aller ? »

La plus belle femme du monde, songea Quentyn. *Ma future épouse, si les dieux sont bons*. Parfois la nuit, il restait éveillé à imaginer son visage et son corps, et à se demander pourquoi une femme pourrait même avoir envie de l'épouser, lui, entre tous les princes de ce monde. *Je suis Dorne*, se répéta-t-il. *De Dorne, elle voudra*.

Gerris répondit par le conte qu'ils avaient échafaudé. « Notre famille fait le négoce du vin. Mon père possède à Dorne

d'immenses vignobles et souhaite que je trouve d'autres marchés. Il faut espérer que le bon peuple de Meereen accueillera avec faveur ce que j'ai à vendre.

— Du vin ? Du vin *de Dorne* ? » Le capitaine n'était pas convaincu. « Les cités esclavagistes sont en guerre. Se pourrait-il que vous l'ignoriez ?

— Les combats opposent Yunkaï et Astapor, à ce que nous avons entendu dire. Meereen n'est pas concernée.

— Pour le moment, non. Un émissaire de la Cité Jaune visite Volantis en ce moment même, pour engager des épées. Les Longues Lances ont déjà mis les voiles pour Yunkaï, et les Erre-*au-Vent* et la Compagnie du Chat suivront, une fois qu'ils auront fini d'étoffer leurs rangs. La Compagnie Dorée marche également vers l'est. Tout ceci est connu.

— Si vous le dites. Je m'occupe de vin, pas de guerres. Les vins ghiscaris sont de mauvaise qualité, tout le monde s'entend là-dessus. Les Meereeniens paieront un bon prix pour mes excellents crus dorniens.

— Les morts se fichent bien du vin qu'ils boivent. » Le maître de l'*Aventure* tripotait sa barbe. « M'est avis que je suis pas le premier capitaine que vous approchez. Ni même le dixième.

— Non, reconnut Gerris.

— Combien, alors ? Cent ? »

Pas loin, songea Quentyn. Les Volantains aimaient à se vanter, disant qu'on pouvait engloutir les cent îles de Braavos dans le profond de leur rade sans laisser de traces. Quentyn n'avait jamais vu Braavos, mais il voulait bien le croire. Riche, mûre et gâtée, Volantis enveloppait l'embouchure de la Rhoyme comme un grand baiser humide, s'étendant sur les collines et les marais des deux côtés du fleuve. Partout, des navires, qui descendaient le fleuve ou prenaient la mer, occupant les quais et les pontons, chargeant ou déchargeant leurs cargaisons : des bâtiments de guerre et des baleiniers, des galéasses de commerce, des caraques et des yoles, des cogues grandes et petites, des drakkars et des bateaux-cygne, des navires de Lys, de Tyrosh et de Pentos. Des vaisseaux d'épice qarthiens vastes comme des palais, des bateaux de Tolos, de Yunkaï et des Basilics. Tellement nombreux qu'en découvrant le port du pont de la *Sternelle*, Quentyn avait annoncé à ses amis qu'ils ne s'attarderaient pas ici plus de trois jours.

Vingt avaient passé, pourtant, et ils étaient encore là, et toujours sans bateau. Les capitaines de la *Mélangine*, de la *Fille du*

Triarque et du *Baiser de la Sirène* leur avaient tous dit non. Le second du *Hardi Voyageur* leur avait ri au nez. Le maître du *Dauphin* les avait rabroués de lui faire perdre son temps, et le propriétaire du *Septième fils* les avait accusés d'être des pirates. Et tout cela, le premier jour.

Seul le capitaine du *Faon* leur avait donné les raisons de son refus. « C'est vrai, je fais voile vers l'est, leur avait-il dit, tandis qu'ils buvaient du vin coupé. Au sud pour contourner Valyria et, de là, vers le soleil levant. Nous chargerons de l'eau et des vivres à la Nouvelle-Ghis, pour faire ensuite force de rames vers Qarth et les Portes de Jade. Tout voyage a ses périls, et les longs plus que les autres. Pourquoi devrais-je m'en ajouter en entrant dans la baie des Serfs ? Le *Faon* est mon seul moyen de subsistance. Je ne vais pas le mettre en danger pour conduire trois cinglés de Dorniens au beau milieu d'une guerre. »

Quentyn commençait à se dire qu'ils auraient mieux fait de s'acheter un navire à Bourg-Cabanes. Toutefois, cela aurait attiré une attention indésirable. L'Araignée avait des espions partout, même dans les palais de Lancehélion. « Le sang de Dorne coulera si vos buts sont dévoilés », l'avait mis en garde son père tandis qu'ils regardaient les enfants s'ébattre dans les bassins et fontaines des Jardins aquatiques. « Ne t'y trompe pas, nous sommes en train de commettre une trahison. Ne te fie qu'à tes compagnons, et efforcez-vous de ne pas attirer les regards. »

Et donc, Gerris Boisleau adressa au capitaine de l'*Aventure* son plus désarmant sourire. « Pour parler franc, je n'ai pas tenu le décompte de tous les poltrons qui ont refusé, mais au Comptoir des Marchands, j'ai entendu dire que vous étiez un individu d'une trempe plus hardie, du genre à tout risquer pour une quantité suffisante d'or. »

Un contrebandier, songea Quentyn. C'était ainsi que les autres négociants lui avaient décrit le maître de l'*Aventure*, au Comptoir des Marchands. « C'est un contrebandier et un trafiquant d'esclaves, moitié pirate et moitié maquereau, mais il pourrait bien représenter votre meilleur espoir », leur avait déclaré l'aubergiste.

Le capitaine frotta ensemble son pouce et son index. « Et combien d'or jugeriez-vous suffisant pour un tel voyage ?

— Trois fois votre prix habituel pour un passage vers la baie des Serfs.

— Pour chacun de vous ? » Le capitaine découvrit ses dents d'une façon qui pouvait vouloir représenter un sourire, mais

dotait son visage étroit d'une expression animale. « Il se peut. Au vrai, je suis plus audacieux que la moyenne. Quand voudriez-vous partir ?

— Demain ne serait pas trop tôt.

— Marché conclu. Revenez une heure avant le point du jour, avec vos amis et vos vins. Mieux vaut prendre la mer tant que Volantis dort, pour que personne pose de questions indiscrètes sur notre destination.

— Comme vous dites. Une heure avant l'aube. »

Le sourire du capitaine s'élargit. « Heureux de pouvoir vous aider. Nous ferons bon voyage, hein ?

— J'en suis certain », répondit Gerris. Le capitaine commanda alors de la bière, et ils burent tous deux à leur entreprise.

« Un homme délicieux », déclara Gerris ensuite, tandis qu'il regagnait avec Quentyn la base de la jetée où attendait leur *hathay* de louage. L'air était chaud et lourd, et le soleil si éclatant que les deux hommes plissaient les yeux.

« Toute la ville est délicieuse », acquiesça Quentyn. *Tellement qu'on s'y pourrait les dents*. On cultivait des profusions de betterave sucrière, dans la région, et on en servait presque à chaque repas. Les Volantains la préparaient en soupe froide, aussi épaisse et riche que du miel mauve. Leurs vins également étaient délicieux, et très sucrés. « Je crains toutefois que notre beau voyage ne soit bref. Ce délicieux personnage n'a aucune intention de nous emmener à Meereen. Il a accepté ton offre trop rapidement. Il va encaisser le triple du prix habituel, sans aucun doute, et, une fois que nous serons à bord et la terre hors de vue, il va nous couper la gorge et récupérer le reste de notre or, par-dessus le marché.

— Ou nous enchaîner à un banc de nage, à côté de ces pauvres diables dont nous humions les relents. Il faudrait trouver un contrebandier de plus haute volée, à mon avis. »

Leur conducteur les attendait auprès de son *hathay*. À Westeros, on aurait parlé de char à bœuf, même si le véhicule était considérablement plus orné que n'importe quelle carriole que Quentyn avait eu l'occasion de voir à Dorne, et dépourvu de bœuf. Le *hathay* était tracté par un éléphant nain au cuir couleur de neige sale. Les artères de l'antique Volantis étaient remplies de ses congénères.

Quentyn aurait préféré marcher, mais ils se trouvaient à des milles de leur auberge. D'ailleurs, l'aubergiste du Comptoir des

Marchands l'avait mis en garde : aller à pied risquait de les déprécier à la fois aux yeux des capitaines étrangers et des Volantains de souche. Les gens de qualité se déplaçaient en palanquin, ou à l'arrière d'un *hathay*... Et, tenez, justement, l'aubergiste avait un cousin qui possédait plusieurs de ces véhicules et se ferait un plaisir de se mettre à leur service en ce domaine.

Leur conducteur était un des esclaves du cousin, un petit bonhomme portant une roue tatouée sur la joue, vêtu uniquement d'un pagne et d'une paire de sandales. Il avait la peau couleur de teck, les yeux en éclats de silex. Après les avoir aidés à se hisser sur le banc capitonné placé entre les deux énormes roues de bois, il grimpa sur le dos de l'éléphant. « Le Comptoir des Marchands, lui indiqua Quentyn. Mais en suivant les quais. » Au-delà du front de mer et de ses brises, les rues et ruelles de Volantis étaient assez torrides pour vous noyer dans votre propre sueur, du moins sur cette rive du fleuve.

Le conducteur cria quelque chose à son éléphant dans la langue du cru. L'animal se mit en marche, balançant sa trompe d'un côté à l'autre. Le chariot s'ébranla à sa suite, le conducteur hurlant indifféremment aux matelots et aux esclaves de dégager le passage. Distinguer les uns des autres ne présentait guère de difficultés. Les seconds arboraient tous des tatouages : un masque de plumes bleues, un éclair qui courait de la mâchoire au front, une pièce sur une joue, des taches de léopard, un crâne, une cruche. D'après mestre Kaedry, Volantis comptait cinq esclaves pour un homme libre, mais il n'avait pas vécu assez longtemps pour vérifier son assertion. Il avait péri le matin où des corsaires avaient pris la *Sternelle* à l'abordage.

Quentyn avait perdu deux amis, ce même jour – William Puits, avec ses taches de rousseur et ses dents en désordre, intrépide avec une lance, et Cletus Ferboys, bel homme malgré son strabisme, toujours à courir, toujours à rire. Cletus avait été l'ami le plus cher de Quentyn pendant une moitié de sa vie, un frère à tous égards, sinon par le sang. « Donne un baiser à ta femme pour moi », lui avait chuchoté Cletus, juste avant de mourir.

Les corsaires avaient lancé l'abordage dans les ténèbres qui précèdent l'aube, alors que la *Sternelle* flottait à l'ancre au large des Terres Disputées. L'équipage les avait repoussés, au prix de douze vies. Les marins avaient ensuite dépouillé les cadavres des

corsaires de leurs bottes, de leurs ceinturons et de leurs armes, partagé le contenu de leurs bourses, arraché les pierres précieuses à leurs oreilles et les bagues à leurs doigts. Un des corps était tellement obèse que le coq du navire avait dû lui trancher les doigts au couperet afin de s'emparer de ses bagues. Il avait fallu trois hommes pour rouler le cadavre à la mer. On avait précipité les autres pirates à sa suite, sans prières ni cérémonie.

Ils avaient traité leurs propres morts avec plus de tendresse. Les marins avaient cousu les corps à l'intérieur de toiles, lestées de pierres en ballast, afin qu'ils coulent plus vite. Le capitaine de la *Sternelle* avait prononcé une prière avec son équipage pour l'âme de leurs amis défunts. Puis il s'était tourné vers ses passagers dorniens, les trois rescapés sur les six qui étaient montés à bord à Bourg-Cabanes. Même le mastodonte avait émergé, pâle, verdâtre, le pied vacillant, quittant les profondeurs de la cale pour rendre un dernier hommage. « L'un d'entre vous devrait dire quelques mots pour vos trépassés, avant que nous les donnions à la mer », suggéra le capitaine. Gerris s'en était chargé, mentant un mot sur deux, puisqu'il ne pouvait pas révéler la vérité sur leur compte, ni la raison de leur voyage.

Les choses n'auraient pas dû s'achever ainsi, pour eux. « Ce sera une histoire à raconter à nos petits-enfants », avait décrété Cletus le jour où ils avaient quitté le château de son père. Will avait fait une grimace en entendant ces mots et répondu : « Une histoire à raconter aux serveuses, tu veux dire, dans l'espoir qu'elles troussent leurs jupons. » Cletus lui avait flanqué une claque dans le dos. « Pour avoir des petits-enfants, faut des enfants. Pour avoir des enfants, faut trousser quelques jupons. » Plus tard, à Bourg-Cabanes, les Dorniens avaient bu à la santé de la future épouse de Quentyn, ri de quelques ribauderies sur sa future nuit de noces, et parlé des merveilles qu'ils allaient voir, des exploits qu'ils allaient accomplir, de la gloire qu'ils allaient remporter. *Tout ce qu'ils y avaient gagné, c'était un sac en toile de voile lesté de pierres pour ballast.*

Malgré tout le chagrin qu'il ressentait pour Will et Cletus, c'était la perte du mestre qui affectait le plus vivement Quentyn. Kaedry parlait couramment les langues de toutes les cités libres, et même le ghiscari abâtardi qu'emploient les hommes sur les côtes de la baie des Serfs. « Mestre Kaedry vous accompagnera, lui avait déclaré son père, la nuit de leur départ. Écoute ses avis. Il a consacré la moitié de sa vie à l'étude des neuf Cités libres. »

Quentyn se demandait si leur situation n'aurait pas été facilitée avec lui, ici, pour les guider.

« Je vendrais ma mère pour un souffle de brise, se plaignit Gerris tandis qu'ils roulaient à travers la foule des quais. Pas encore midi, et il fait moite comme dans le con de la Pucelle. Je déteste cette ville. »

Quentyn partageait son sentiment. La morne touffeur de Volantis sapait ses forces et le laissait avec une impression de crasse. Le pire, c'était de savoir que la nuit n'apporterait aucun soulagement. Dans les hautes pâtures au nord des domaines de lord Ferboys, l'air était frais et sec en permanence après la tombée de la nuit, si chaud qu'ait pu être la journée. Pas ici. À Volantis, la nuit était presque aussi étouffante que le jour.

« Demain, la *Déesse* prend la mer pour la Nouvelle-Ghis, lui rappela Gerris. Ça nous rapprocherait un peu.

— La Nouvelle-Ghis est une île, et un port bien plus petit qu'ici. Nous serions plus près, certes, mais nous pourrions nous y retrouver bloqués. Et la Nouvelle-Ghis s'est alliée aux Yunkaïis. » La nouvelle n'avait pas surpris Quentyn. La Nouvelle-Ghis et Yunkaï étaient deux cités ghiscaries. « Si Volantis se mêlait de les rejoindre...

— Nous devons trouver un navire ouestrien, suggéra Gerris, un marchand de Port-Lannis ou de Villevieille.

— Il en vient peu jusqu'ici, et ceux qui le font chargent leurs cales de soie et d'épices de la mer de Jade, avant de rentrer chez eux.

— Un navire braavien, peut-être ? On a signalé des voiles pourpres jusqu'à Asshaï et aux îles de la mer de Jade.

— Les Braaviens descendent d'esclaves évadés. Ils ne commercent pas dans la baie des Serfs.

— Aurait-on assez d'or pour *acheter* un navire ?

— Et qui le pilotera ? Toi ? Moi ? » Les Dorniens n'avaient jamais été un peuple de marins, pas depuis que Nymeria avait brûlé ses dix mille vaisseaux. « Les mers qui entourent Valyria sont dangereuses, et grouillent de corsaires.

— Les corsaires, j'en ai eu mon content. N'achetons pas de navire. »

Ce n'est toujours qu'un jeu, pour lui, s'aperçut Quentyn, sans différence avec la fois où il mena six d'entre nous dans les montagnes trouver l'ancien repaire du Roi Vautour. Il n'était pas dans la nature de Gerris Boisleau d'imaginer qu'ils puissent échouer,

et moins encore qu'ils puissent périr. Même la perte de trois amis n'avait pas réussi à l'assagir, apparemment. *Il me laisse ce soin. Il sait que je suis aussi prudent de nature qu'il est téméraire.*

« Peut-être que le mastodonte a raison, suggéra ser Gerris. La mer, je lui pisse dessus ! On peut achever le voyage par voie de terre.

— Tu sais bien pourquoi il dit ça. Il préférerait mourir que de poser à nouveau le pied sur un bateau. » Le mastodonte avait souffert du vert-mal chaque jour de leur voyage. À Lys, il avait mis quatre jours pour recouvrer ses forces. Ils avaient dû prendre une chambre à l'auberge afin que mestre Kaedry puisse le caler dans un lit de plume et lui donner la becquée de bouillons et de potions jusqu'à ce que le rose lui revienne aux joues.

On pouvait atteindre Meereen par voie de terre, certes. Les anciennes routes valyriennes les y conduiraient. *Les routes des dragons*, appelait-on les grandes voies empierrées des Possessions, mais celle qui courait vers l'est de Volantis à Meereen avait gagné un nom plus sinistre : *la route des démons*.

« La route des démons est dangereuse, et trop *lente*, répondit Quentyn. Tywin Lannister enverra ses propres hommes contre la reine dès que la nouvelle de son existence parviendra à Port-Réal. » Son père en avait eu la conviction. « Ils arriveront l'arme au poing. S'ils l'atteignent les premiers...

— Espérons que ses dragons les renifleront et les dévoreront, répliqua Gerris. Bon, s'il n'y a pas moyen de trouver de bateau et que vous refusez que nous partions à cheval, autant prendre la mer et retourner à Dorne. »

Rentrer tout piteux à Lancehélion, la queue entre les jambes ? Jamais Quentyn ne pourrait affronter la déception de son père, et les Aspics des Sables l'écraseraient de leur mépris. Doran Martell avait placé entre ses mains le destin de Dorne ; il ne pouvait pas échouer, pas tant qu'il vivait encore.

Des ondulations de chaleur montaient de la rue tandis que le *hathay* grinçait et cahotait sur ses roues cerclées de fer, parant leur environnement d'un caractère onirique. Parmi les entrepôts et les quais, des boutiques et des étals de maintes sortes encombraient le front de mer. Ici on pouvait acheter des huîtres fraîches, là des fers et des menottes, là des pièces de *cyvosse* sculptées dans l'ivoire et le jade. Il y avait aussi des temples, où les marins venaient sacrifier à des dieux étrangers, côte à côte avec des maisons de plaisir où les femmes hélaient depuis leurs

balcons les hommes de passage en contrebas. « Regardez-moi celle-là, le pressa Gerris, alors qu'ils longeaient un tel établissement. Je crois qu'elle en pince pour vous. »

Et combien coûte l'amour d'une putain ? À vrai dire, les filles désarçonnaient Quentyn, surtout lorsqu'elles étaient jolies.

En arrivant à Ferboys, il s'était amouraché d'Ynys, l'aînée des filles de lord Ferboys. Bien qu'il n'ait jamais soufflé mot de ses sentiments, il avait caressé ce rêve des années... jusqu'au jour où on l'avait envoyée épouser ser Ryon Allyrion, l'héritier de la Gracedieu. La dernière fois qu'il l'avait vue, elle avait un garçon qui lui tétait le sein et un autre qui s'agrippait à ses jupes.

Après Ynys, il y avait eu les jumelles Boisleau, deux jeunes pucelles aux cheveux fauves qui adoraient chasser au faucon et à courre, escalader les rochers et faire rougir Quentyn. L'une des deux lui avait donné son premier baiser, mais il n'avait jamais su laquelle. Comme filles d'un chevalier fieffé, les jumelles étaient de trop basse naissance pour se marier avec lui, mais Cletus n'avait pas estimé cette raison suffisante pour cesser de les embrasser. « Une fois marié, tu pourras en prendre une comme maîtresse. Voire les deux, pourquoi pas ? » Mais Quentyn avait vu plusieurs raisons pour ne pas le faire, aussi s'était-il efforcé par la suite d'éviter les jumelles, et il n'y avait jamais eu de second baiser.

Plus récemment, la benjamine de lord Ferboys s'était mis en tête de le suivre à travers tout le château. Gwyneth n'avait que douze ans, une petite fluette dont les yeux sombres et les cheveux bruns la singularisaient dans cette maison de blonds aux yeux bleus. Mais elle était fine, aussi vive avec les mots qu'avec ses mains, et aimait affirmer à Quentyn qu'il devait patienter, le temps qu'elle s'épanouisse, afin qu'elle puisse l'épouser.

Cela, c'était avant que le prince Doran le convoque dans les Jardins Aquatiques. Et à présent, la plus belle femme du monde attendait à Meereen, et il avait l'intention d'accomplir son devoir et de la prendre pour femme. *Elle ne refusera pas. Elle honorera l'accord.* Daenerys Targaryen aurait besoin de Dorne pour remporter les Sept Couronnes, et cela signifiait qu'elle aurait besoin de lui. *Mais cela ne veut pas dire qu'elle m'aimera pour autant. Je pourrais même lui déplaire.*

La rue tournait à la rencontre du fleuve et de la mer, et là, le long du virage, divers vendeurs d'animaux étaient agglutinés ensemble, proposant des lézards joyaux, des serpents corail

géants et d'agiles petits singes avec des queues annelées et d'habiles mains roses. « Peut-être qu'un singe plairait à ta reine d'argent », suggéra Gerris.

Quentyn n'avait aucune idée de ce que Daenerys Targaryen pourrait aimer. Il avait promis à son père de la ramener à Dorne, mais se demandait de plus en plus s'il était à la hauteur de la tâche.

Je n'ai jamais voulu ça, se dit-il.

De l'autre côté du vaste flot de la Rhoyme, il voyait le Mur Noir édifié par les Valyriens à l'époque où Volantis n'était qu'une colonie de leur empire : un grand ovale de pierre fondue haut de deux cents pieds et si large que six chariots à quatre chevaux pouvaient galoper de front au sommet, comme ils le faisaient chaque année, lors des courses commémorant la fondation de la cité. Ni les étrangers ni les affranchis n'avaient l'autorisation de pénétrer dans l'enceinte du Mur Noir sinon sur l'invitation de ceux qui y vivaient, les fils de l'Ancien Sang qui pouvaient remonter leur lignée jusqu'à Valyria elle-même.

Par ici, la circulation était plus dense. Ils approchaient de l'extrémité ouest du Long Pont, qui réunissait les deux moitiés de la ville. Charrettes, carrioles et *hathays* congestionnaient les rues, empruntant tous le pont dans les deux sens. Partout une foison d'esclaves, comme des cafards, galopèrent aux affaires de leurs maîtres.

Pas loin de la place des Poissonniers et du Comptoir des Marchands, des cris jaillirent d'une rue adjacente, et une dizaine de piqueurs immaculés en armure ouvragée et manteau en peau de tigre semblèrent surgir de nulle part, écartant tout le monde à grands signes de bras pour que le triarque puisse circuler au sommet de son éléphant, un géant à peau grise, caparaçonné d'une armure émaillée qui battait doucement au rythme de ses mouvements, le castel sur son dos si haut qu'il frôlait le faite de l'arche de pierre ornementale sous laquelle il passait. « Les patriarches sont considérés comme des êtres d'un statut si élevé que leurs pieds ne doivent pas toucher le sol au cours de leur année de service, expliqua Quentyn à son compagnon. Ils se déplacent partout à dos d'éléphant.

— En bloquant les rues et en laissant le commun des mortels que nous sommes se dépêtrer de leurs piles de bouse, commenta Gerris. Pourquoi Volantis a besoin de trois princes alors que Dorne se débrouille avec un seul, je ne le comprendrai jamais.

— Les triarques ne sont ni des rois ni des princes. Volantis est une Possession, comme l'antique Valyria. Tous les propriétaires terriens libres en partagent le gouvernement. Même les femmes ont le droit de vote, à condition de posséder une terre. Les trois triarques sont choisis parmi les nobles familles capables de prouver une descendance ininterrompue depuis l'ancienne Valyria, pour servir jusqu'au premier jour de l'an. Et tout cela, tu le saurais si tu t'étais donné la peine de lire le livre que mestre Kaedry t'a offert.

— Il n'y avait pas d'illustrations.

— Il y avait des cartes.

— Ça ne compte pas, les cartes. S'il m'avait dit que ça parlait de tigres et d'éléphants, j'aurais pu m'y risquer. J'ai soupçonné son bouquin d'être une chronique historique. »

Lorsque leur *hathay* atteignit la limite de la place des Poissonniers, leur éléphant leva sa trompe et produisit un son de cor, comme une énorme oie blanche, rechignant à plonger dans l'encombrement de charrettes, de palanquins et de piétons devant lui. Leur conducteur l'encouragea du talon et le maintint en mouvement.

Les poissonnières étaient présentes en force, criant la prise du matin. Au mieux, Quantyn comprenait un mot sur deux, mais point besoin de connaître la langue pour identifier les poissons. Il vit de la morue, du voilier et des sardines, des barils de moules et de praires. Le long d'un étal étaient accrochées des anguilles. Un autre exposait une tortue géante, suspendue par les pattes au bout de chaînes de fer, lourde comme un cheval mort. Des crabes se démenaient dans des tonneaux de saumure et d'algues. Plusieurs vendeurs faisaient frire des portions de poisson avec des oignons et des betteraves, ou vendaient un ragoût de poisson poivré dans de petits pots en fer.

Au centre de la place, sous la statue fissurée et décapitée d'un défunt triarque, une foule avait commencé à s'assembler autour de nains en représentation. Les petits hommes étaient affublés d'armures de bois, chevaliers miniatures se préparant pour une joute. Quantyn en vit un enfourcher un chien, tandis que l'autre sautait sur le dos d'un cochon... pour glisser et tomber tout de go, salué par des rires épars.

« Ils ont l'air comique, jugea Gerris. On s'arrête pour les regarder se battre ? Cela vous ferait du bien de rire, Quant. Vous avez la tête d'un vieillard qui n'a pas été à la selle depuis six mois. »

J'ai dix-huit ans, six de moins que toi, songea Quentyn. *Je ne suis pas un vieillard*. À voix haute, il répondit : « Je n'ai nul besoin de nains comiques. Sauf s'ils possèdent un navire.

— Un tout petit, je dirais. »

Haut de trois étages, le Comptoir des Marchands dominait les quais, les débarcadères et les entrepôts qui l'entouraient. Ici, des négociants de Villevieille et Port-Réal se mêlaient à leurs collègues de Braavos, Pentos et Myr, avec des Ibbéniens velus, de pâles voyageurs de Qarth, des Estiviens d'un noir de charbon avec leurs manteaux de plumes typiques des îles d'Été, et même des ensorceleurs d'ombres d'Asshaï-lès-l'Ombre.

Quand Quentyn descendit du *hathay*, il sentit sous ses pieds la chaleur des pavés, même à travers le cuir de ses bottes. Devant le Comptoir des Marchands on avait dressé à l'ombre, sur des tréteaux, une table décorée avec des fanions rayés bleu et blanc qui frémissaient à chaque souffle d'air. Quatre épées-louées au regard dur traînaient autour de la table, hélant tous les hommes et les garçons qui passaient. *Des Erre-au-Vent*, reconnut Quentyn. Les sergents cherchaient de la chair fraîche pour garnir leurs rangs avant de prendre la mer pour la baie des Serfs. *Et chacun de ceux qui signent avec eux représente une autre épée pour Yunkai, une autre lame visant à boire le sang de ma future*.

Un des Erre-au-Vent les interpella. « Je ne parle pas votre langue », lui répondit Quentyn. Certes, il savait lire et écrire le haut valyrien, mais le pratiquait peu à l'oral. La pomme volante avait roulé loin de son arbre valyrien d'origine.

« Ouestriens ? » riposta l'homme, dans la Langue Commune.

— Dorniens. Mon maître vend du vin.

— Ton maître ? Envoie-le se faire foutre. T'es esclave ? Viens chez nous, tu s'ras ton propre maître. Tu veux pas crever dans ton lit ! Nous, on t'enseignera l'épée et la lance. T'iras à cheval à la bataille, auprès du Prince en Guenilles, et tu rentreras chez toi plus riche qu'un lord. Les garçons, les filles, l'or, tout c' que tu voudras, si t'as les couilles pour le crocher. On est les Erre-au-Vent et la déesse massacre, on l'encule ! »

Deux des mercenaires entonnèrent une chanson, beuglant les paroles d'un air de marche. Quentyn en comprit assez long pour saisir l'idée générale. *On est les Erre-au-Vent*, chantaient-ils. *Vent, souffle-nous vers l'Orient, et la baie des Serfs, le Roi Boucher, on le tuera, la Reine Dragon, on la baisera*.

« Si nous avions encore Cletus et Will avec nous, nous pourrions revenir avec le mastodonte et les tuer tous », commenta Gerris.

Cletus et Will sont morts. « Ne fais pas attention à eux », fit Quentyn. Les mercenaires lancèrent des quolibets dans leur dos tandis qu'ils poussaient les portes du Comptoir des Marchands, les narguant en les traitant de poltrons avec du jus de navet dans les veines et de fillettes effrayées.

Le mastodonte les attendait dans leurs appartements au premier étage. Même si l'auberge leur avait été chaudement recommandée par le maître de la *Sternelle*, cela ne voulait pas dire que Quentyn était disposé à laisser leurs biens et leur or sans surveillance. Il y avait des voleurs, des rats et des putains dans tous les ports, et à Volantis plus que dans la plupart.

« J'étais prêt à partir à votre recherche », leur annonça ser Archibald Ferboys en faisant coulisser la barre pour les laisser entrer. C'était son cousin Cletus qui avait commencé à l'appeler *le mastodonte*, surnom amplement mérité. Arch mesurait six pieds et demi, avait une large carrure, une énorme bedaine et des jambes massives comme des troncs d'arbre, des mains grandes comme des jambons et, pour ainsi dire, pas de cou. Une maladie d'enfance avait fait tomber tous ses cheveux. Son crâne chauve évoquait à Quentyn un rocher rose et lisse. « Alors, demanda-t-il, il a dit quoi, le contrebandier ? On l'a, not' bateau ?

— Navire, rectifia Quentyn. Oh certes, il nous prendra à bord, mais uniquement jusqu'au plus proche enfer. »

Gerris s'assit sur un lit avachi et retira ses bottes. « Les charmes de Dorne me paraissent sans cesse plus séduisants.

— Je continue à dire qu'on ferait mieux de suivre la route des démons, riposta le mastodonte. Y a peut-être pas tant de risques qu'on le raconte. Et puis, si y en a, ça n'en rapportera que plus de gloire à ceux qui s'y aventurent. Qui oserait s'en prendre à nous ? Le Buveur avec son épée, moi avec ma masse, c'est plus qu'un démon pourrait digérer.

— Et si Daenerys était morte avant que nous parvenions jusqu'à elle ? insista Quentyn. Il nous faut un navire. Même si c'est l'*Aventure*. »

Gerris se mit à rire. « Daenerys doit vraiment vous allécher plus que je ne le savais, si vous êtes prêt à endurer des mois une telle puanteur. Au bout de trois jours, je les implorerais de m'achever. Non, mon prince, de grâce, pas l'*Aventure*.

Le domestique du marchand

- Tu as un meilleur moyen ? s'enquit Quentyn.
- Oui. Il m'est tout juste venu à l'idée. Il comporte des risques, et ce n'est pas ce qu'on pourrait trouver de plus honorable, je vous l'accorde... Mais il vous mènera à votre reine plus vite que la route des démons.
- Explique », demanda Quentyn Martell.

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EUCN000664.N001
Dépôt légal : novembre 2014